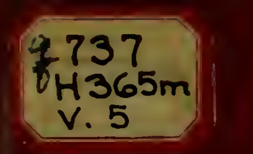
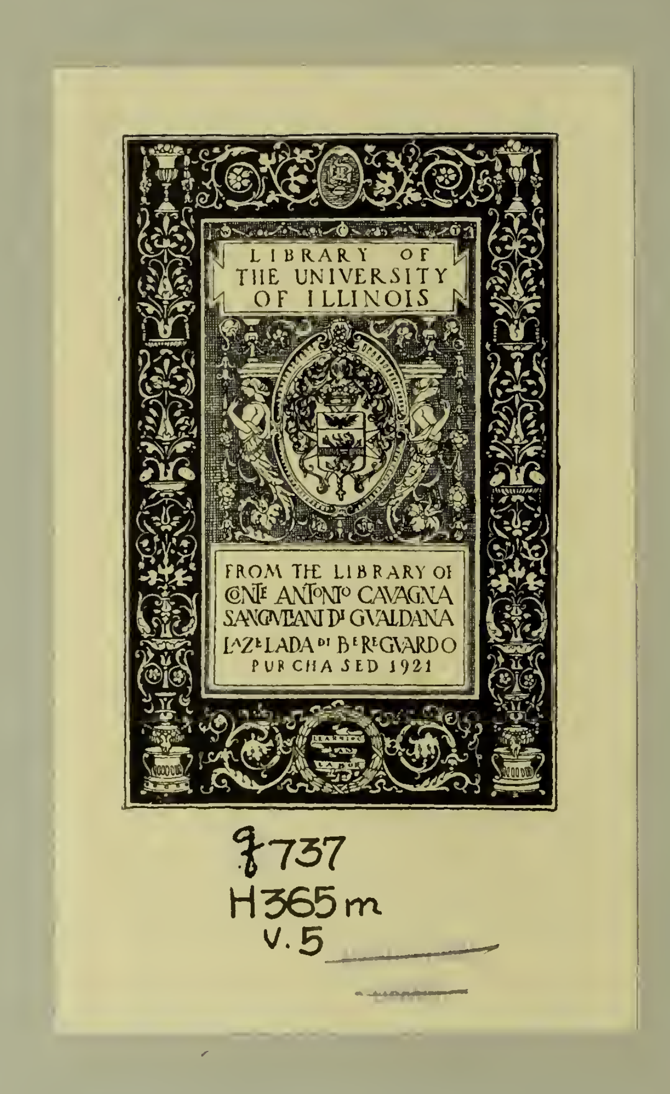



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921



LES MÉDAILLEURS

DE

LA RENAISSANCE

NICCOLÓ SPINELLI

ANTONIO DEL POLLAIUOLO, ETC.

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19



MAHOMET II — PORTRAIT D'APRÈS NATURE PAR GENTILE BELLINI.
(Collection de Sir Henri Layard.)

LES MÉDAILLEURS

DE

LA RENAISSANCE

PAR

ALOÏSS HEISS

Avec 11 *Phototypographies inaltérables et* 100 *Vignettes*

NICCOLÓ SPINELLI

———

ANONYMES

D'ALPHONSE Ier D'ESTE

DE CHARLES VIII

ET D'ANNE DE BRETAGNE

———

GIOVANNI DELLE CORNIOLE

GENTILE BELLINI



ANTONIO DEL POLLAIUOLO

———

ANONYMES

DE LUCRÈCE BORGIA

DE LAURENT-LE-MAGNIFIQUE

ET DE MAHOMET II

———

LES DELLA ROBBIA, BERTOLDO

COSTANZO

PARIS

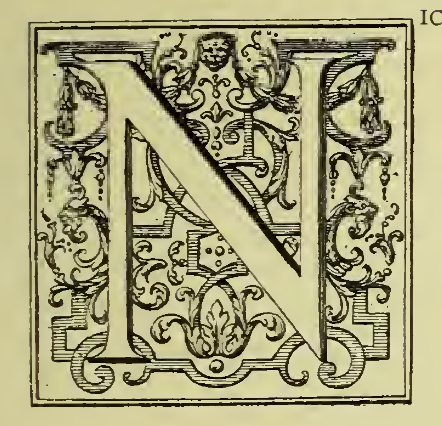
J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1885

NICOLAS DE FLORENCE

1430 † 1499



Niccoló Fiorentino, de son vrai nom Spinelli, serait né à Florence vers 1430[1], de Forzore Spinelli, orfèvre, mort en 1477, neveu du célèbre peintre Spinelli d'Arezzo, dont Vasari a raconté la vie et qui vécut de 1333 à 1410. Forzore s'était marié deux fois, d'abord avec une Maddalena...? puis avec Ginevra d'Orlandino Buonaccolti, sans qu'on sache laquelle des deux fut la mère de Niccoló.

Dans les comptes des ducs de Bourgogne, le nom de Nicolas Spinelli se trouve mentionné, en 1468, avec la qualification de « tailleur et de graveur des sceaux de Mgr le duc de Bourgogne »[2].

Les archives de la ville de Lyon renferment des documents qui le concernent depuis l'année 1485 jusqu'à celle de sa mort arrivée en 1499[3].

Il était établi définitivement à Lyon en 1493 et y avait épousé la fille de l'orfèvre *Loys le Père*. Les magistrats consulaires confièrent au gendre et au beau-père plusieurs pièces d'orfèvrerie qui devaient être offertes à Charles VIII et à sa femme Anne de Bretagne, lors de leur entrée dans cette ville[4].

1. — M. G. Milanesi, dans sa dernière édition de Vasari, tome III, page 29, note 1, fait naître Niccoló Fiorentino vers 1450 et lui donne pour père Spinello, fils naturel de Forzore; mais dans une note adressée à M. Armand, depuis la publication de ce troisième volume, M. G. Milanesi dit, qu'après un plus mûr examen, il a acquis la certitude que le médailleur Niccoló était né en 1430, de l'orfèvre Forzore, fils de Niccoló frère du peintre Spinelli, mort en 1410. (Communiqué par M. Armand.)

2. — La *Revue numismatique belge*, 1860, page 186, contient un article de M. Alexandre Pinchart dans lequel sont cités deux documents concernant Nicolas de Florence; l'un est un reçu daté du 28 mai 1468 pour l'or à employer dans la confection du sceau secret du duc de Bourgogne, et l'autre constate un payement en janvier 1468 (nouveau style) de 120 livres, pour avoir gravé le sceau du duc de Bourgogne. Ce sceau est gravé dans les « Sceaux des comtes de Flandres » par Olivier de Wrie, folio 36; il a été reproduit photographiquement dans l'« Inventaire des sceaux de la Flandre », par M. G. Demay, t. I, n° 107. Cf. aussi Julius Friedlænder, *Die italienischen Schaumünzen des fünfzehnten Jahrhunderts*, in-folio, Berlin, 1880-1883, page 209, pl. XLII.

3. — « Nous n'avons pu suivre Niccoló di Forzore Spinelli, dans les documents, que de 1485 à 1499, année de sa mort. Il est décédé à Lyon. » (Natalis Rondot, *Jean Marende et la médaille de Philibert le Beau*, page 38, note 5.)

4. — Les magistrats de la ville résolurent d'offrir au roi et à la reine, comme présent de bienvenue, cent médailles d'or aux effigies des deux souverains.

Voici, d'après une communication de M. Natalis Rondot, l'extrait de la délibération consulaire du 19 février 1493 (vieux style) qui explique de quelle façon les médailles ont été offertes : « A ceste cause, après tous advis et oppinions, la matière bien discutée, a esté con-

Niccoló Fiorentino n'a signé, à notre connaissance, que cinq médailles; ce sont les suivantes :

1. Silvestre, évêque de Chioggia : OPVS · NICOLAI · FORZORII · FLORENTINI · MCCCCLXXXV.
2. Alphonse I[er] d'Este : OPVS · NICOLAI FLORENTINI · MCCCCLXXXXII.
3. Antoine Geraldini : OPVS · NICOLAI · FORZORII SPINELLI FILII.
4. M. Ant. de la Lecia : NICOLAI · FORZORII · FLORENTINI (OPVS).
5. Laurent de Médicis : OPVS · NICOLAI · FORZORII SPINELLI.

Il est très probable que le fils de Sforzore a fait d'autres médailles que celles qui portent son nom, aussi serait-on disposé à lui attribuer un grand nombre de pièces anonymes de même style et de facture semblable si, après son décès, des bronzes d'un aspect tout à fait identique n'avaient été émis.

Ainsi que l'a fait remarquer M. Armand, « la plupart de ces médailles anonymes appartiennent incontestablement à une même école florentine, dont notre Spinelli faisait partie; elles semblent être de la main des peintres qui ont exécuté à Florence et à la même époque les admirables fresques où sont représentés tant de personnages contemporains. Comme le Pisanello, ils maniaient sans doute, tour à tour et aussi habilement, l'ébauchoir que le pinceau »[1].

Il paraît donc presque certain que Nicolas de Florence est l'auteur des grands portraits en bronze de Charles VIII et des principaux seigneurs qui l'accompagnèrent dans son expédition d'Italie et qui se trouvaient à Lyon en 1494.

Cette opinion est fondée non seulement sur la fabrique tout italienne de ces médailles, mais aussi et principalement sur la présence à Lyon de l'artiste à cette époque. La réputation qu'il s'était acquise depuis longtemps en Italie, en Bourgogne et en France, lui avait déjà valu d'être choisi une première fois pour représenter les traits du roi et de la reine sur les cent pièces d'or qui leur furent offertes lors de leur entrée solennelle dans la ville de Lyon[2].

Nous avons divisé l'œuvre de Nicolas de Florence en deux suites :

« clud et délibéré qu'on ne pourroit faire chose plus « propre en ayant regart à la nominacion de la dicte « ville que ung beau lyon d'or bien fait et bien tiré, as- « sis sur ses fesses et de ses deux plotes devant tenant « une belle coppe d'or à la façon ancienne, telle qu'on la « peint ès Trois Roys (les *trois Roys* sont les rois « Mages dont l'un est toujours représenté avec une coupe « à la main) et cent belles pièces d'or faictes en façon « de métailles comme dict est, dedans la dite coppe et « une belle targuette (la *targuette* était un petit bou- « clier) çainte sur son costé d'une belle çainture d'or, ès « armes de la Royne. »

Les noms des artistes employés à ces travaux se trouvent dans le document suivant également mis au jour par M. Rondot :

« A Loys Le Père et à *Nicolas* son gendre qui ont fait « les coings des dites pièces et deux fois le coing de la « Royne, et pour la façon du dit lyon, de la couppe et « de la targuète et escu aux armes de la Royne et la « couronne dessus, à une sainture qui le pourtoit, la « somme de cinquante-cinq livres tournois et par ce « moyen on leur donne unze deniers d'or qu'ils avoient « moins livré au dict lyon, pour ce ladite somme de — « lv. L. t.

« Et laquelle somme de lv. L. t. a esté mandée payer « par Estienne Groslier et Anthoine Peyron, receveurs à « la porte devers le Royaume, audicts Le Père et Nico- « las, par brevet de maistre George (ce maître Georges « était le substitut du procureur de la ville, *George de « la Noyerie*) du xviij mars l'an iiij[xx] et treize. »

1. — A. Armand, *les Médailleurs des* xv[e] *et* xvi[e] *siècles*, t. I, p. 92.

2. — Voir la note n° 4 ci-dessus.

1° Les pièces signées;

2° Celles qu'il aurait exécutées à Lyon pendant le séjour de la cour de Charles VIII dans cette ville.

Quant aux portraits de personnages italiens qu'on croit devoir lui attribuer avec plus ou moins de vraisemblance, nous avons préféré ne pas les détacher des médailles anonymes de l'école florentine émises à la fin du XVe siècle, que nous nous proposons de publier prochainement.



Sigillum Karoli, Dei gracia Burgundie, Lotharingie, Brabancie, Limburgie et Lucemburgie ducis, Flandrie, Arthesii, Burgundie palatini, Hannonie, Hollandie, Zeelandie et Namurci comitis, Sacri Imperii marchionis, domini Frisie, de Salinis et de Mechlinia.

Sceau de Charles le Téméraire (1467 † 1477).

MÉDAILLES SIGNÉES DE NICCOLÓ SPINELLI
DE FLORENCE

I. — SILVESTRE DUZIARI
ÉVÊQUE DE CHIOGGIA
(....? † 1487?)



ILVESTRE DUZIARI, d'après les séries des évêque catholiques du père Boniface Gams, fut consacré évêque de Chioggia le 3 avril 1480 et mourut probablement en 1487. Le dernier document qui le concerne est daté du 12 juin 1485.

Chiozza ou Chioggia est, comme on le sait, située dans une petite île près des Lagunes; elle possède un évêché suffragant de Venise. C'est l'ancienne Fossa Claudia, appelée au moyen âge Clogia et Clugia.

MÉDAILLE DE SILVESTRE DUZIARI

1. SILVESter · EPiscopvS · CLVGIENsis · Buste, tête nue à gauche.
℟. OPVS · NICOLAI · FORZORII · FLORENtini · MCCCCLXXXV. Un globe posé sur un cippe avec l'inscription en deux lignes : VARI-ETAS.
D. 59. Br. Pl. I, 1. (Cabinet de Vienne.)

Ce bronze d'une admirable conservation est, au point de vue épigraphique, le plus intéressant de tous ceux que nous venons de décrire.

Il ne laisse aucun doute sur les noms de notre médailleur ; il rectifie l'arbre généalogique des Spinelli dressé par M. G. Milanesi et confirme la note adressée par cet érudit à M. Armand. (Voir plus haut page 5, note 1.)

Nous devons la communication de la médaille de Duziari à M. le docteur F. Kenner, directeur du Cabinet de Vienne[1].

Le revers de la médaille de l'évêque de Chioggia est, comme tous ceux des pièces signées de Niccoló Spinelli, imité des monnaies antiques.

1. — Un des derniers écrits du regretté M. Julius Friedlænder est une notice sur la pièce que nous venons de décrire.



Revers d'un petit bronze à l'effigie de Crispus César (317 † 326).

II. — ALPHONSE Ier D'ESTE

IIIe DUC DE FERRARE

(1476-1505 † 1534)



LPHONSE Ier d'Este naquit le 21 juillet 1476 d'Hercule Ier d'Este et d'Éléonore d'Aragon; le nom d'Alphonse lui fut donné en souvenir de son bisaïeul maternel Alphonse V d'Aragon, roi de Naples [1]. Il fut reconnu duc de Ferrare le jour de la mort de son père, le 25 janvier 1505. A son avènement, deux fléaux sévissaient dans ses États : la famine et la peste. Par ses soins et son activité, les grains arrivèrent de toutes parts en assez grandes quantités pour faire cesser la famine et, par suite, l'épidémie dont elle était cause en partie.

L'année suivante, Ferdinand, son frère légitime et Jules, son frère naturel, attentèrent à sa vie et à celle de son autre frère légitime le cardinal Hippolyte d'Este; découverts au moment de mettre leur projet à exécution, ils furent arrêtés et condamnés à mort. Arrivés au pied de l'échafaud, Alphonse commua leur peine en celle de la réclusion perpétuelle [2]; leurs complices, parmi lesquels se trouvaient Albertino Boschetti, comte de S. Cesario et Gherardo Roberti, furent décapités.

A partir de cet évènement, Alphonse se mit résolument à la tête de son gouvernement. Jusque-là il s'était montré assez indifférent aux affaires d'État; le temps qui n'était pas occupé par ses plaisirs, il l'employait volontiers à différents travaux manuels dans lesquels il excellait. Habile tourneur et modeleur, il établit, à Florence même, des fabriques de faïence où il déploya les aptitudes d'un remarquable céramiste. Il était passé maître dans l'art de fondre les canons; son artillerie nombreuse et bien servie lui avait acquis une grande célébrité parmi les princes de son temps [3].

Il entra avec Jules II dans la ligue de Cambrai (décembre 1508) et fut créé, le 19 avril suivant, gonfalonier de l'Église. L'année précédente, le Souverain Pontife lui avait envoyé la Rose d'or. En 1510, Jules II, ayant abandonné la ligue, voulut forcer le duc de Ferrare à rompre avec elle; sur son refus, il l'excommunia par une bulle datée du 9 août 1510 et le déclara déchu de tous les États qu'il tenait en fief du Saint-Siège. Il perdit coup sur coup Modène, le Polesin, Reggio, Brescello et plusieurs autres places que lui enlevèrent les troupes papales et les Vénitiens. En 1512, le 11 avril, jour de Pâques, les Français gagnèrent la bataille de Ravenne, et ce fut l'artillerie commandée par Alphonse qui décida de la victoire [4]. Désireux de se récon-

1. — G.-B. PIGNA, *Hist. de princ. di Este*. Venise, 1572, page 798 à la fin du VIIIe et dernier livre.

2. — Ferdinand mourut en prison le 22 février 1540 et Jules se trouva libre en 1559, à l'occasion de l'avènement d'Alphonse II, son neveu, au trône ducal; il décéda le 24 mars 1561.

3. — Alphonse, du vivant de son père et au commencement de son règne, se retirait volontiers dans un endroit écarté du palais où se trouvaient divers ateliers et laboratoires; il était habile à tourner le bois et l'ivoire, à modeler en terre des vases et des plats, à imiter les majoliques de Pesaro et les poteries de Faenza; dès 1495 il avait fait venir de cette dernière ville un *Fra Melchiore Maestro di lavori de terra* qu'on retrouve en 1502, établi à Ferrare, avec ses fils tous potiers, *tutti boccalari* et par ordre du duc exempts d'impôts. C'est à ce prince qu'on doit la découverte du *bianco allattato*, blanc laiteux, faussement nommé *bianco faentino*, blanc de Faenza; enfin Alphonse Ier était regardé comme passé maître dans l'art de fondre des pièces d'artillerie et de fabriquer d'excellent acier.

Cf. VINCENZO BELLINI, *op. cit.*, p. 169; L.-N. CITADELLA, *Notizie relative a Ferrara*, t. I, p. 673; FRIZZI, t. IV, p. 222, id. 2o; MARRYAT, *Histoire des poteries, faïences et porcelaines*, trad. D'ARMAILLÉ et SALVETAT, t. I, p. 188; GRUNDISS DE KERAOUD, Stuttgard, 1879, p. 339, 569; *A descriptive catalogue, etc.*, SOUTH KENSINGTON MUSEUM, 1873, p. 371; WILLAMS CHAFFERS, *Marks and monograms and pottery and porcelaine*, Londres, 1876, p. 178; A. DARCEL, *Musée de la Renaissance. série G, notice des faïences peintes italiennes, etc.*, 1864, p. 324; JACQUEMART, *Histoire de la céramique, etc.*, Paris, 1875, p. 333; JACQUEMART, *les Merveilles de la céramique* (Occident), pages 219, 220, 223, 224, 226, 229; A. DEMMIN, *Guide de l'amateur de faïences et de porcelaines, etc.*, Paris, 1873, p. 439. (Communic. de M. de Liesville, conservateur au musée Carnavalet.)

4. — C'est à cette bataille que périt Gaston de Foix, neveu de Louis XII.

cilier avec le pape, il obtint un sauf-conduit et se rendit à Rome. Jules II, après quelques pourparlers, voulut s'emparer de sa personne; grâce aux Colonna, il parvint à s'échapper et à rentrer à Ferrare [1]. Le duc d'Urbin reçut l'ordre de réunir toutes ses forces pour assiéger cette ville; mais, avant qu'il pût mettre son projet à exécution, Jules II mourut le 21 février 1513 [2]. Alphonse, au commencement d'avril, alla féliciter, à Rome, le successeur de Jules II, Léon X. Le nouveau pape leva tous les interdits et, le 11 avril, pendant la cérémonie du couronnement, Alphonse, en habit ducal, porta, en qualité de gonfalonier de l'Église, l'étendard pontifical. Il retourna ensuite dans ses États, avec la promesse formelle de Léon X d'être remis promptement en possession de Modène et de Reggio. Loin de lui restituer ces places, le Souverain Pontife chercha par surprise à s'emparer de sa capitale, mais sans y réussir; puis, le 8 mai 1521, ligué secrètement



Alphonse Ier, duc de Ferrare, d'après le portrait du Titien. (Galerie Pitti, à Florence.)

avec l'Empereur et les Florentins, fit une seconde et infructueuse tentative contre Ferrare. Après ce nouvel échec, Léon X excommunie Alphonse, et meurt le 1er décembre de la même année [3]. Aussitôt le duc de Ferrare entre en campagne avec cent hommes d'armes, trois cents chevaux et mille hommes de pied; il recouvre en peu de temps Lugo, Cottignola, la Romagne, le Finale, San Felice et le Bondeno. Il apprit, de retour à Ferrare, l'avènement du cardinal Adrien, évêque de Tortosa et précepteur de Charles-Quint, au

1. — No ostante il salvo condotto, si meditava dal Papa di far in Roma arrestare il Duca; del che avveduti si i Colonnesi, ed avvisatone Alfonso, seppe egli prendere col loro ajuto così giuste misure, che gli riuscì di fuggire travestido da Roma, e di deludere ancora la diligenza di coloro, che a bella posta spediti furono per farlo arrestare nel viaggio, vestandosi ora da Frate, ora da Servo, ed ora da Cacciatore, tantochè nel dì 14 d'Ottobre giunse felicemente in Ferrara, accolto con grande allegrezza dal Popolo. (V. Bellini, *op. cit.*, p. 180.)

2. — Alphonse profita de cet évènement pour récupérer Lugo, Bagnacavallo et d'autres places comme Cento, Pieve, etc. (*Id.*, *ibid.*)

3. — Alphonse fit alors frapper une monnaie à son effigie, dont le revers représentait un homme retirant un agneau de la gueule d'un lion et autour : DE MANV LEONIS.

trône pontifical sous le nom d'Adrien VI. Il envoie en Espagne un ambassadeur [1] pour le reconnaître en son nom et le mettre au courant de ses réclamations. Arrivé à Rome dans les derniers jours d'août 1522, le pape reçoit le prince d'Este, Hercule, fils aîné d'Alphonse, âgé seulement de quatorze ans, qui plaida avec tant d'éloquence en plein consistoire la cause de son père, que le pape, après l'avoir complimenté et embrassé, lui concéda tout ce qu'Alphonse demandait ; il leva les interdits, confirma la possession des terres et places reconquises et s'engagea à lui faire restituer Modène et Reggio; la mort qui l'enleva le 24 septembre 1523 l'empêcha d'accomplir ces dernières promesses. Il eut pour successeur le cardinal Jules de Médicis, élu le 19 novembre, sous le nom de Clément VII. Ce pape se montra l'ennemi acharné du duc de Ferrare, qui n'en prit pas moins possession de Reggio le 29 septembre 1523 et embrassa le parti de Charles-Quint dans sa campagne contre le Saint-Siège.

Cependant, lorsque Clément VII fut incarcéré dans le château Saint-Ange [2], Alphonse crut devoir abandonner le parti de l'Empereur et prendre la défense du chef de l'Église qui lui prouva sa reconnaissance l'année suivante en cherchant à lui enlever Ferrare et à le faire assassiner [3]. Pendant les fêtes du couronnement de Charles-Quint à Bologne en février 1530, l'empereur fut choisi pour arbitre entre le duc et le pape. La sentence, rendue le 21 décembre, fut seulement publiée le 21 avril 1531 ; elle décidait qu'Alphonse remettrait au Saint Père, en une seule fois, cent mille ducats d'or et, comme cens de Ferrare, sept mille autres ducats annuels ; que le pape donnerait au duc l'investiture de Ferrare ; que Modène et Reggio, comme terres d'empire, resteraient également à Alphonse, et enfin que lui et sa postérité posséderaient en toute propriété le château de Rubbiera et la place de Cottignola. Clément VII, trouvant ces conditions préjudiciables aux intérêts du Saint-Siège, refusa de les accepter, et jusqu'à sa mort, arrivée le 26 septembre 1534, employa tous les moyens en son pouvoir pour perdre Alphonse. Le duc de Ferrare ne vit pas sans une grande satisfaction la tiare passer sur la tête de Paul III Farnèse, ami reconnu de la maison d'Este; mais il survécut peu de temps au pape défunt, il expira le 31 octobre 1534, un peu plus d'un mois après Clément VII.

Son corps repose dans l'église du couvent des RR. MM. del corpo di Cristo.

Il avait épousé :

1° Anne, le 22 janvier 1491 ; elle était fille de Galéas-Marie Sforza et mourut enceinte le 30 novembre 1497 : elle repose dans l'église des RR. MM. de San Vito;

2° Lucrèce Borgia, le 29 décembre 1501 ; son père, le pape Alexandre VI, l'avait mariée une première fois avec un gentilhomme espagnol; en 1493, elle épousa en secondes noces Jean Sforza, fils naturel de Costanzo, seigneur de Pesaro, et en troisièmes noces, l'an 1498, Alphonse d'Aragon, prince de Salerne, marquis de Bisceglia, étranglé le 18 août 1500 par l'ordre de César Borgia, frère de Lucrèce. Elle mourut le 23 juin 1519.

3° Laura Eustochia Dianti, sa maîtresse, dont il avait eu deux fils : *Alfonsino*, né... ? † 10 août 1547; *Alfonso*, né le 10 mars 1517, † 1[er] novembre 1587, que l'empereur légitima, mais la cour de Rome ne voulut pas les reconnaître. Laura Eustochia mourut le 27 juin 1573.

Lucrèce Borgia lui avait donné quatre enfants :

Hercule, qui lui succéda, né le 4 avril 1508, † le 3 octobre 1559 ;

Hippolyte, cardinal sous Paul III, né le 25 août 1509 ;

François, tige des marquis de Massa, né le 1[er] novembre 1516, marié en 1540 avec Marie de Cardona, et mort le 23 février 1578 ;

Éléonore, née le 3 juillet 1515, morte le 15 juillet 1575.

1. — Lodovico Cato, célèbre jurisconsulte, dont il existe une médaille que nous donnerons plus tard.

2. — Après le siège de Rome prise d'assaut le 6 mai 1527, Clément VII se renferma dans le château Saint-Ange avec treize cardinaux et n'en sortit que six mois plus tard moyennant une rançon de quatre cent mille ducats d'or.

3. — Le 15 novembre suivant (1527) il (Alphonse) entre, malgré lui, dans la ligue formée par le Sacré Collège, les rois de France et d'Angleterre, le duc de Milan, les républiques de Venise et de Florence, contre l'empereur Charles-Quint, pour la délivrance du pape Clément VII. Ce pontife fut si peu reconnaissant de ce service, que l'année d'après il tendit au duc diverses embûches pour lui enlever ses États et même le priver de la vie. (*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 699.)

MÉDAILLE D'ALPHONSE Ier D'ESTE, IIIe DUC DE FERRARE

2. ALFONSVS · ESTENSIS · Buste à droite, imberbe, les cheveux longs et coiffé d'un bonnet.
℞. OPVS · NICOLAI · FLORENTINI . MCCCCLXXXXII . Alphonse tenant une épée et un tronçon de lance, assis sur un char de triomphe attelé de quatre chevaux galopant à droite.
D. 70. Br. Pl. 1, 2. (Cabinet de France.)

Le quadrige est copié presque servilement sur le célèbre camée du Musée de Naples signé Athenion et représentant Jupiter, armé du sceptre et de la foudre, venant de foudroyer deux géants.

Si Niccoló Fiorentino a modernisé le char antique du camée il n'a rien changé au mouvement des quatre chevaux, comme on peut s'en convaincre par la gravure ci-dessous.

Les quadriges empreints sur les monnaies de Sicile ne lui ont pas servi de modèles, c'est le camée d'Athenion seul qu'il a imité [1].



Gigantomachos dans un quadrige, camée d'Athenion.
(Musée de Naples.)

III. — ANTOINE GERALDINI

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

(1456 † 1489)



ANTOINE GERALDINI D'AMÉLIA [2] naquit en 1456; il s'adonna avec succès aux belles-lettres et surtout à la poésie latine. Il fut couronné poète lauréat à vingt-deux ans et parvint à la dignité de notaire apostolique. Il écrivit en vers élégiaques, sous le titre de *Fasti,* les vies des saints et des martyrs. Il demeura longtemps à Naples et mourut en Andalousie en 1489, âgé seulement de trente-trois ans. Il était frère d'Alexandre Geraldini d'Amélia, évêque de Volturara [3] de 1496 à 1516, et le premier prélat de cette dignité envoyé en Amérique, où il mourut à soixante-dix ans, en 1525, en odeur de sainteté, après avoir occupé pendant cinq ans le siège épiscopal de Saint-Domingue.

1. — Ce même quadrige se trouve sur la cuirasse de la statue d'Auguste trouvée en 1864 près de Rome, et dont le Père Raffaele Garrucci a donné, la même année, une remarquable description.

2. — Amélia (*Ameria*), ancienne ville d'Italie, dans le duché de Spolète, avec un évêché suffragant du Saint-Siège; c'est la patrie de Sextus Roscius que défendit Cicéron.

3. — Volturara (Vulutaria), petite ville d'Italie, dans le royaume de Naples, dans la Capitanate, avec un évêché suffragant de Bénévent.

MÉDAILLE D'ANTOINE GERALDINI

3. ANTONIVS · GERALDINVS · PONTIFICIVS · LOGOTHETA · FASTORVM · VATES · (Antoine Geraldinus, notaire apostolique, poète des *Fastes.*) Buste à droite.

℞. SANCTA · RELLIGIO. Femme debout, tenant une corne d'abondance et un encensoir.

A l'exergue : OPvs · NIcolai · FOrzorii · SPinelli · FIlii ·

D. 67. Br. Pl. 1, 3. (Musée de Florence.)

Le type de ce revers est imité de l'antique; on peut s'en convaincre en le comparant à celui que nous avons fait graver ci-dessous d'après un grand bronze de Balbin.



Grand bronze de l'empereur Balbin (237 † 238).

IV. — MARC-ANTOINE DE LA LECIA, FLORENTIN

(Vivait probablement dans la seconde moitié du xve siècle.)

Nous ne savons absolument rien relativement à l'existence de Marc-Antoine de La Lecia, dont Niccolò Fiorentino nous a transmis les traits dans une de ses plus belles médailles.

Le type du revers : Diomède enlevant le Palladium et au bas duquel on lit : MERCVRIO, donnerait à penser que La Lecia pourrait avoir été un riche négociant, un orateur renommé, ou un ambassadeur.

MÉDAILLE DE MARC-ANTOINE DE LA LECIA

4. Marco · ANTONIO · DE LA · LECIA · FLOrentino · Buste à gauche coiffé d'un bonnet.

℞. Diomède assis à droite sur un autel d'où il vient d'arracher le Palladium qu'il tient dans sa main gauche, sa main droite est armée d'un glaive à un seul tranchant. Dans le champ : NIcolai · Forzorii · FLOrentini · (opus).

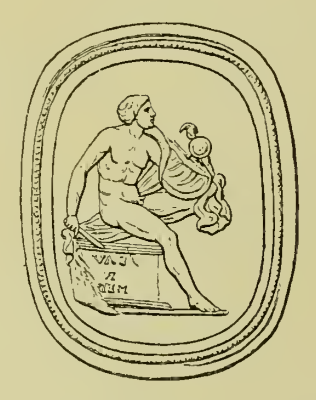
A l'exergue : MERCVRIO ·

D. 89. Br. Pl. 1, 4. (Cabinet A. Armand.)

Le type du revers est copié d'après un bas-relief que Donatello (1386-1466) aurait exé-



L'Enlèvement du Palladium par Diomède, médaillon de Donatello.
(Florence, Palais Riccardi.)



Pierre gravée de la collection de Laurent le Magnifique,
copiée par Donatello et Niccolo Fiorentino.

cuté pour le *Cortile* du palais de Côme de Médicis, aujourd'hui Riccardi, d'après une intaille antique[1] actuellement au Musée de Naples.

1. — « Cette intaille célèbre avait d'abord fait partie du cabinet de Niccoli. Donatello, qui avait eu l'occasion de l'y admirer, la copia textuellement dans un de ses médaillons du palais des Médicis. » (EUG. MÜNTZ, *les Précurseurs de la Renaissance*, page 184.)

On voit au même musée « un bas-relief antique rappelant, écrit M. Müntz[1], de la manière la plus frappante, le camée qui a servi de modèle à Donatello ; le sujet représenté est Oreste à Delphes ».



Oreste à Delphes après avoir assassiné sa mère Clytemnestre.
Bas-relief antique en marbre, provenant des fouilles d'Herculanum et à présent au Musée de Naples.

L'enlèvement du Palladium a été reproduit fréquemment par les artistes anciens, il est le type du revers d'une drachme frappée à Argos en Argolide, environ trois siècles avant notre ère.

1. — Eug. Müntz, *op. cit.*, page 70, note 2.



Revers d'une drachme d'Argos en Argolide,
ayant pour type l'enlèvement du Palladium par Diomède. (Cabinet de France.)

O. Muller a publié le dessin d'une intaille représentant le Palladium troyen enlevé par Diomède, qui a dû faire partie des collections de Laurent le Magnifique[1].

Nous donnons de plus ici une intaille antique dont le sujet est divisé en deux compartiments, celui de gauche nous montre un Diomède avec le Palladium identique à celui de la fameuse pierre du Musée de Naples, qui fut copiée par Donatello ; la partie de droite représente Ulysse.



Vase d'argent antique trouvé en mars 1830 à Villeret, arrondissement de Bernay (Eure). Sur le col est représenté l'enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède. (Cabinet de France.)



Intaille antique représentant l'enlèvement du Palladium par Diomède ayant dû appartenir à Laurent le Magnifique.

Enfin, la même scène décore le col du vase d'argent antique provenant du trésor de Bernay et conservé au Cabinet de France[2].

1. — O. Muller, *Manuel d'archéol.*, atlas, pl. XIX, n° 2.

2. — Après... vint Pythéas, dont un ouvrage pesant



Intaille antique représentant l'enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède. (Cabinet de France.)

V. — LAURENT DE MÉDICIS, LE MAGNIFIQUE

(1448-1472 † 1492)



AURENT DE MÉDICIS, né le 1er janvier 1448 de *Pierre de Médicis*, fils aîné de Côme l'Ancien et de *Lucrezia Tornabuoni*, une des femmes les plus éclairées de son temps, perdit son père le 2 décembre 1469; chef officiel de la République, Pierre, constamment malade, abandonnait le soin du gouvernement à quelques-uns de ses partisans dont l'incapacité et l'ambition causèrent les plus grands désordres, c'étaient Thomas Soderini, André des Pazzi, Louis Guicciardini. Matteo Palmieri et Pierre Minerbetti. A la mort de Pierre, Thomas Soderini présenta Laurent et son frère Julien, de cinq ans plus jeune, aux ambassadeurs étrangers, aux magistrats et aux premiers citoyens de la faction dominante. Ces deux jeunes gens, trop occupés de leurs plaisirs, laissèrent la conduite de l'État entre les mains des cinq citoyens qui avaient eu la confiance de Pierre de Médicis [1]. Peu de mois avant la mort de son père, au mois de juin 1469, Laurent avait épousé Clarisse Orsini, fille d'un patricien romain, à laquelle il avait été fiancé dès le mois de décembre de l'année précédente.

Après la mort de Paul II, 28 juillet 1471, Laurent fut envoyé à Rome par la ville de Florence pour complimenter Sixte IV sur son avènement; le pape le reçut avec de grandes marques d'honneur et revêtit Jean Tornabuoni, son oncle maternel, de l'office de trésorier du Saint-Siège [2]. Il rapporta de la Ville éternelle des bustes, des gemmes, des vases et des médailles antiques qui enrichirent considérablement ses collections [3].

Il rétablit l'ancienne université de Pise et n'épargna aucune dépense pour y attirer les savants les plus célèbres [4]. Vers la fin de 1474, les Milanais, les Vénitiens et les Florentins se liguèrent pour mettre un terme aux déprédations commises par les fils ou les neveux de Sixte IV que le roi de Naples était soupçonné de

deux onces se vendit dix mille sesterces. C'était une plaque d'argent, un cartouche de rapport destiné à une *Phiale*, où était représenté l'enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède. (PLINE, XXXIII, 55, 3.)

De la petite Iliade de Leschès, l'aventure de l'enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède est venue à Virgile (*Énéide*, II, v. 162 et suiv.), lequel n'a eu garde d'oublier ce qui concernait le Palladium de Troie, devenu le palladium romain. Cette aventure a passé dans un bas-relief du palais Spada, après avoir fourni le sujet d'un des tableaux qui ornaient la galerie de peintures des Propylées. (PAUSANIAS, I, 22, 6.) Le bas-relief paraît provenir aussi d'une autre source, *les Lacédémoniennes*, tragédie perdue de Sophocle. (J.-J. AMPÈRE, *l'Histoire romaine à Rome*, t. III, p. 447.)

L'enlèvement du Palladium par Ulysse et Diomède, ciselé sur la coupe d'argent dont parle Pline est également figuré sur un des vases d'argent de la trouvaille de Bernay.

Diomède était représenté dans l'Acropolis d'Athènes emportant le Palladium de Troie. Polygnote l'avait aussi représenté dans la Lesché de Delphes. Sur des gemmes on le voit en costume étolien, la chlamyde roulée autour du bras gauche. (*Dict. myth.*, du Dr E. JACOBI, 1863, in-8, page 142, col. 1.)

1. — Cf. SISMONDE DE SISMONDI, *Hist. de la Liberté en Italie*, t. II, p. 88.

2. — Cet arrangement contribua singulièrement à enrichir l'oncle maternel de Laurent, qui eut alors l'occasion d'acheter de Sixte IV une partie des joyaux qui avaient été rassemblés par Paul II et de les revendre ensuite avec un profit considérable aux divers souverains de l'Europe. (Cf. W. ROSCOE, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, p. 174.)

3. — Di settembre 1471 fui eletto imbasciatore in Roma per l'incoronazione di papa Sisto IV, done fui molto onorato, e di quindi portai le due teste di marmo antiche dell' immagine di Augusto e di Agrippa, le quali mi donò detto papa, è più portai, la scodella nostra di Calcidonio intagliata, con molti altri cammei e medaglie, che si comprarono allora fra le altre il Calcidonio. (Ricordi di Lorenzo.) La scodella est la « Tazza Farnese » du Musée de Naples. (Cf. aussi EUG. MÜNTZ, *op. cit.*, p. 182).

4. — François Accolti, professeur de droit civil ecclésiastique, touchait 1,440 florins par an.

Socini, sans égard pour le *droit des gens*, qu'il était chargé d'enseigner, tenta d'emporter avec lui, à Venise, une grande quantité de livres et d'autres objets appartenant à l'Université. Arrêté pour ce fait et conduit à Florence il y fut condamné à la peine de mort. Laurent empêcha l'exécution de cette sentence. Non seulement Socini échappa au supplice, mais il fut rétabli dans sa place trois ans après, avec un salaire de 1,000 florins. (W. ROSCOE, *Vie de Laurent de Médicis*, tome I, p. 181, notes 1 et 2.)

protéger [1]. Le 26 avril 1478 éclata à Florence la conjuration dite des Pazzi, dans laquelle Julien perdit la vie et Laurent fut seulement blessé. Cette conspiration, qui malgré le meurtre de Julien n'aboutit pas, affermit le pouvoir de Laurent.

Le pape, furieux de l'insuccès de l'entreprise des Pazzi, excommunia Laurent par une bulle datée du 1er juin 1478, et en même temps publia la ligue qu'il avait formée contre Florence avec Ferdinand de Naples

PORTRAIT DE LAURENT LE MAGNIFIQUE



MINIATURE DU CABINET DE M. A. ARMAND

et la République de Sienne. Les troupes liguées étaient commandées par Frédéric de Montelfeltro, duc

1. — Sixte IV avait plusieurs enfants qui passaient pour ses neveux et auxquels il confia les charges les plus importantes, les plus hautes dignités de l'Église. L'impudeur, écrit W. Roscoe, avec laquelle Sixte prodiguait aux fruits illégitimes de ses débauches les trésors du Saint-Siège, pouvait seule être égalée par la profusion avec laquelle ils les dissipaient. Pierre Riario, qui réunissait dans sa personne les dignités de cardinal de Saint-Sixte, de patriarche de Constantinople et d'archevêque de Florence, dépensa en une seule fois 20,000 ducats pour une fête qu'il donnait à la duchesse de Ferrare, et parcourut ensuite l'Italie avec une suite si nombreuse et un train si brillant, que le Pape aurait eu peine à déployer plus de magnificence. (Muratori, *Ann.*, vol. IX, p. 515.)

Jérôme son frère fut créé comte, le pape acheta pour

d'Urbin. Le 7 septembre 1479, les Florentins furent défaits au Poggio Imperiale par le duc de Calabre [1] et leurs plus fortes places tombèrent au pouvoir de leurs ennemis. Pour mieux perdre Laurent, le pape et le roi de Naples déclaraient ne pas faire la guerre aux Florentins, mais à Laurent seul. Il se sentait perdu. Montefeltro lui tendit une branche de salut, en l'avertissant que le roi de Naples et Ludovic le More étaient disposés à s'entendre avec lui, et lui conseilla de se rendre en personne à Naples. Quoiqu'il connût le caractère cruel et perfide de Ferdinand et qu'il comprît le danger qui le menaçait en se mettant entre les



Vue de la Villa Careggi, où mourut Laurent le Magnifique.

mains de celui qui avait juré sa perte, il n'en suivit pas moins ce conseil et quitta Florence le 5 décembre 1479.

Il fut très bien accueilli par le roi de Naples et, le 6 mars 1480, moyennant la promesse de ne pas empêcher le duc de Calabre de se rendre maître de la République de Sienne, Laurent signa un traité de paix avec Ferdinand.

Sienne au pouvoir des Napolitains, la Toscane entière ne pouvait pas tarder à être subjuguée. Heureusement pour elle et pour Laurent qu'un évènement imprévu [2], la prise d'Otrante par les troupes de Mahomet II, le 28 juillet 1480, força Ferdinand, frappé de terreur, à rappeler à la hâte son fils et son armée pour défendre son propre territoire. Le 3 décembre de la même année, le Saint-Siège et la seigneurie de Florence se réconcilièrent. Sixte IV mourut le 13 août 1484. Son successeur, Innocent VIII, après avoir d'abord guerroyé

lui, à la famille Manfredi, moyennant 40,000 florins, le territoire d'Imola, auquel on ajouta plus tard celui de Forli. La ville de Castelli, appartenant à Niccolò Vitelli, lui fut prise de force par un neveu équivoque de Sixte IV, Julien de La Rovère, qui depuis fut pape sous le nom de Jules II, et qui, soldat et cardinal tout à la fois, avait depuis peu saccagé Spolète, et en avait fait passer tous les habitants au fil de l'épée. (Ammirato, *Ist. Fior.*, vol. III, p. 113. — W. Roscoe, *loc. cit.*, p. 186.)

1. — On attribue au Guacciolotti une médaille commémorative du succès remporté par le duc de Calabre au Poggio Imperiale. D'un côté est le buste du prince, sur l'autre côté on lit : SVPER.MONTE.IMPERIALI.VI. EXPVGNATO.SACRVM MARTI; le type est un sacrifice au dieu Mars. Nous reproduirons cette pièce dans l'œuvre d'Andrea Guaccialotti.

2. — On se rappelle les bonnes relations de Mahomet II avec Laurent. Après la conspiration des Pazzi, Bernardo Bandini l'un des conjurés, celui qui avait assassiné Julien de Médicis, s'était réfugié à Constanti-

contre les Florentins et les Napolitains, fit la paix avec eux le 11 août 1486 et maria l'année suivante son fils Franceschetto Cibo avec une fille de Laurent, Maddalena, dont le frère, Jean de Médicis, plus tard Léon X, fut créé cardinal en 1489.

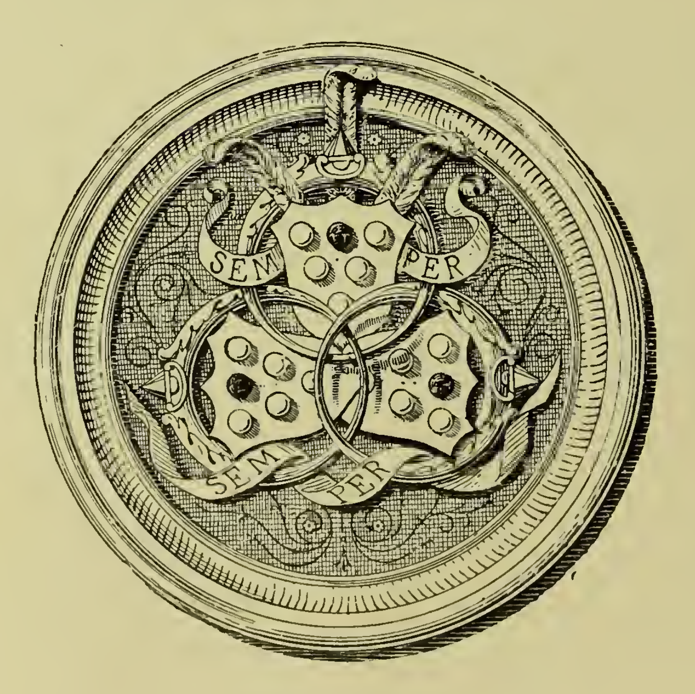
Pendant que Laurent se livrait tout entier à la politique, à son goût pour les fêtes publiques, qu'il rassemblait de coûteuses collections, qu'il se montrait d'une générosité sans bornes envers les savants, les poètes et les artistes, sa maison de banque périclitait et il arriva un moment où l'intervention de l'État et d'une partie des citoyens put seule le sauver de la banqueroute [1]. Au commencement de 1492, atteint d'une fièvre lente et souffrant cruellement de la goutte, maladie héréditaire dans sa famille, il se retira dans une de ses villas, à Careggi; il y mourut le 8 avril 1492, âgé de quarante-quatre ans [2].

De Clarisse Orsini, il laissa trois fils et quatre filles : *Pierre*, né le 15 février 1471, mort noyé dans le Carigliano le 28 décembre 1503; *Jean*, né le 11 décembre 1475, créé cardinal en octobre 1489, élu souverain-pontife le 15 mars 1513; mort le 1er décembre 1521. Son tombeau est dans le chœur de l'église de la Minerve, à Rome; *Julien*, né en 1478, épousa en 1515 Philiberte, fille de Philippe II, duc de Savoie et sœur de Louise de Savoie, mère de François Ier; à l'occasion de ce mariage, le roi de France le créa duc de Nemours. Il mourut le 17 mars 1516, avant d'avoir accompli sa trente-septième année. Son tombeau, œuvre de Michel-Ange, est dans l'église de San Lorenzo, à Florence; *Lucrèce*, femme de Jacques Salviati, mère de Jean Salviati, cardinal en 1517; *Madeleine*, mariée avec François Cibo, comte d'Aguilar, fils d'Innocent VIII; morte en 1519; *Contessina*, née en ?; mariée à Pierre Ridolfi, décapité à Florence en 1497; morte en 1515; *Louise*, dont on ignore la date de la naissance et celle de la mort.

nople. Mahomet II le renvoya à Florence chargé de chaînes. Plus d'un historien n'a pas craint d'avancer que le débarquement des troupes ottomanes à Otrante avait été conseillé par Laurent afin d'obliger le roi de Naples à retirer ses troupes de la Toscane.

1. — L'intérêt de la dette publique fut réduit de 3 pour 100 à 1 et demi. On mit la main sur les fondations pieuses, on altéra les monnaies. Quand, par de tels moyens, ses créanciers furent satisfaits, Laurent dégoûté du négoce, acheta des terres avec les fonds qu'il put recouvrer. (C. de Cherrier, *op. cit.*, page 306.)

2. — On imputa sa mort à la sottise de Pierre Leoni, célèbre médecin de Spolète, qu'on avait fait venir pour le traiter. Ce docteur, entêté de l'astrologie judiciaire, avait prédit qu'il guérirait sans le secours des remèdes, et en conséquence ne lui en avait administré aucun. L'évènement ayant démenti sa prédiction, Pierre de Médicis vengea la mort de son père, en précipitant le médecin dans un puits. C'est ainsi que Leoni vérifia son horoscope qu'il avait tiré lui-même, et qui lui annonçait qu'il serait noyé par un accident imprévu. (*Art de vérifier les dates*, III.) Laurent de Médicis était petit de taille, d'apparence chétive et d'une figure peu avantageuse; cependant on assure qu'il était habile à tous les exercices du corps, excellent cavalier, et que, dans les tournois auxquels il aimait à prendre part, peu d'hommes pouvaient lutter avantageusement avec lui.



Armes des Médicis.

MÉDAILLES DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

5. **MAGNVS · LAVRENTIVS · MEDICES ·** Buste à gauche, tête nue.

℟. **TVTELA · PATRIAE.** La ville de Florence, assise à droite, sous un laurier et tenant trois fleurs de lis; en bas : **FLORENTIA** ; au-dessous, à gauche : OPVS · NICOLAI · FORZORII · SPINELLI ·

D. 86. Br. Pl. II, 1. (Cabinet Armand.)

6. Sans légende. Buste à gauche, tête nue.

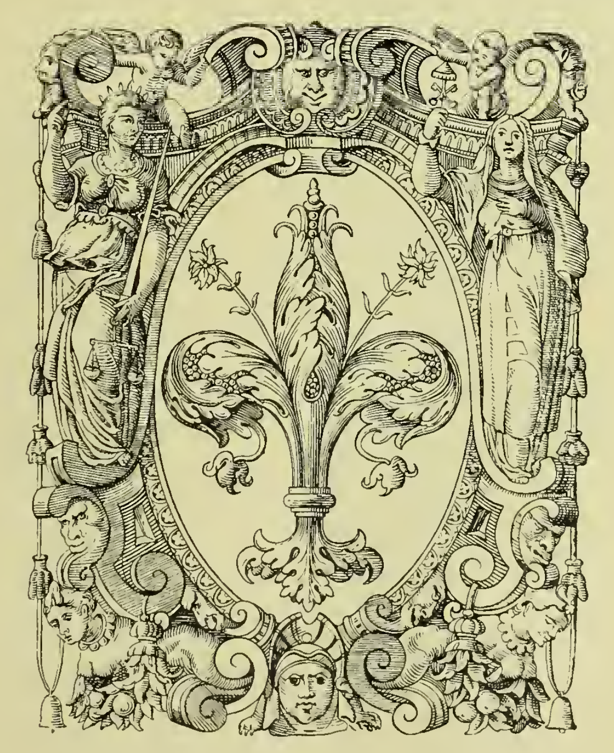
Sans revers.

D. 35. Br. Pl. II, 2. (Collection G. Dreyfus.)

Ce buste, réduction de la médaille précédente, semble être du même artiste.

La légende de l'avers du n° 5 se continue sur le revers : *Le grand Laurent de Médicis protecteur de la patrie.* On sait que les fleurs de lis sont le type des monnaies appelées *florins,* frappées pour la première fois à Florence [1] et imitées depuis par presque tous les États de l'Europe. D'après l'âge qu'il paraît avoir sur sa médaille, elle aurait été exécutée vers les derniers temps de sa vie, c'est-à-dire lorsqu'il avait environ quarante-quatre ans ; cependant, comme ses traits fortement accentués n'avaient jamais été beaux, que la maladie constitutionnelle à laquelle il finit par succomber avait de bonne heure amaigri et ridé son visage, on ne peut guère déterminer à quel âge le représente notre bronze.

1. — Les premiers florins furent émis à Florence dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, suivant Matteo Villani et Le Blanc. Leur titre très élevé les faisait rechercher; aussi ne tardèrent-ils pas à être imités par tous les États de l'Europe. « La fleur de Florence, dit Lelewel, et Saint-Jean-Baptiste, furent les coins de la monnaie d'or de France, d'Allemagne et de Pologne ; des empereurs rois, ducs, évêques, comtes et villes libres. Ces monnaies d'or avec ces types apparurent en France en 1302 ; elles furent imitées rapidement de tous côtés pendant le XIV[e] siècle. »



Armoiries de la ville de Florence.

MÉDAILLES DE PERSONNAGES FRANÇAIS

EXÉCUTÉES A LYON EN 1494 ET ATTRIBUÉES

A NICCOLÓ SPINELLI DE FLORENCE

I. — CHARLES VIII, ROI DE FRANCE

(1470-1483 † 1498)



CHARLES VIII, fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie [1], naquit au château d'Amboise le samedi 30 juin 1470 [2]. Il succéda, le 30 août 1483, à son père, sous la tutelle de sa sœur aînée, Anne de Beaujeu [3]. Déclaré majeur par les États assemblés à Tours, du 15 janvier au 14 mars 1480, il est sacré à Reims le 30 mai suivant par l'archevêque Pierre de Laval et, le 6 juillet, fait son entrée à Paris.

Le duc d'Orléans, premier prince du sang, le comte de Dunois et d'autres seigneurs, jaloux d'Anne de Beaujeu, qui continuait à gouverner depuis la majorité du roi, s'unirent au duc de Bretagne, François II, et formèrent une ligue féodale, semblable à celle du *Bien public* sous Louis XI; ils levèrent une armée qui fut complètement battue à Saint-Aubin du Cormier, le 26 juillet 1488, par les troupes royales commandées par Louis II de La Trémouille. François signa le traité de paix qu'on lui imposa le 21 août et mourut trois semaines après, le 9 septembre, à Chambon, près de Nantes. Anne de Bretagne, sa fille et son héritière, voulut continuer la guerre, qui se termina par son mariage avec Charles VIII, le 6 décembre 1491, au château de Langeais en Touraine, quoiqu'elle eût déjà épousé par procuration l'archiduc d'Autriche Maximilien dont la fille, Marguerite d'Autriche, issue de sa première femme, Marie de Bourgogne, morte le 27 mars 1482, avait été fiancée à Charles VIII, alors Dauphin, le 23 juin de la même année. Marguerite résidait depuis cette époque à la cour de France [4].

Maximilien, humilié de se voir enlever sa femme et rendre sa fille, se ligue avec le roi d'Angleterre Henri VII et porte la guerre en France; par le traité d'Étaples, signé le 3 novembre 1492, la paix ayant été

1. — Charlotte de Savoie, seconde femme de Louis XI, mourut le 1er décembre 1483, âgée de quarante-quatre ans. Mariée en mars 1451, elle eut quatre fils : *Joachim*, *François* et *Louis*, morts en bas âge, CHARLES dont nous décrivons les médailles, et deux filles : *Anne*, née en 1461, mariée en 1474 avec Pierre II de Bourbon sire de Beaujeu, morte le 14 novembre 1522 au château de Chantelle, en Bourbonnais; et *Jeanne*, duchesse de Berry, née en 1464, mariée en 1476 à Louis duc d'Orléans, plus tard Louis XII, et morte le 4 février 1504, séparée de son mari depuis l'année 1498.

2. — Le cardinal de Bourbon le baptisa; il fut tenu sur les fonts par le prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, et par Jeanne de France, duchesse de Bourbon et sœur du roi.

3. — Anne de Beaujeu avait alors vingt-deux ans et possédait les aptitudes gouvernementales de son père qui disait d'elle : « Anne est la moins folle femme du monde car, de femme sage il n'y en a pas. »

4. — Marguerite d'Autriche, née à Bruxelles le 10 janvier 1480, fiancée au dauphin de France, Charles, en 1482; répudiée en 1493, épouse en 1497 le prince Jean, fils des Rois catholiques; veuve la même année, elle retourne en Flandres en 1499, et se marie, en 1501, avec Philibert le Beau, duc de Savoie, qui meurt en 1504. Son neveu Charles-Quint lui confia le gouvernement des Flandres qu'elle conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er décembre 1530 à Malines.

conclue avec l'Angleterre, Maximilien, isolé et sans ressources, dut consentir à une trêve d'un an, qui fut remplacée, le 23 mai 1493, par un traité de paix définitif qui lui assurait le Charolais et la Franche-Comté.

Mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne (Tapisserie de Bruges.)

Peu de mois auparavant, le 19 janvier 1493, Charles VIII rendait à Ferdinand le Catholique le Roussillon et la Cerdagne, sans exiger les trois cent mille écus prêtés par Louis XI à Jean II d'Aragon, père de Ferdinand, et dont ces provinces étaient le gage, à la condition que le roi Catholique n'enverrait aucun secours à son parent Ferdinand Ier, roi de Naples, dont Charles VIII revendiquait le royaume.

Louis XI avait hérité de Charles du Maine, mort sans postérité, le Barrois, la Provence et les droits éventuels à la couronne de Naples que lui avait légués son oncle René Ier d'Anjou, roi de Sicile. S'il avait annexé à son royaume le Barrois et la Provence, Louis XI n'avait jamais rencontré l'occasion de faire valoir avec chance de succès ses prétentions à la succession napolitaine de la maison d'Anjou.

Charles VIII, dont les idées chevaleresques et chimériques étaient entretenues par ses deux conseillers intimes : Guillaume Briçonnet, d'ancien marchand devenu évêque de Saint-Malo, et Étienne de Vere, son ancien valet de chambre, créé sénéchal de Beaucaire, était résolu de tenter la conquête du royaume de Naples. Briçonnet avait reçu du pape Innocent VIII la promesse formelle du chapeau cardinalice, s'il amenait son maître en Italie, et De Vere entrevoyait les riches dépouilles des provinces ultramontaines.

Le duc d'Orléans, plus tard Louis XII, espérait bien profiter de cette expédition pour s'emparer du duché de Milan, dont il se regardait comme légitime héritier, de par son aïeule paternelle Valentine Visconti, sœur du dernier duc de la maison de Visconti, Philippe-Marie, décédé sans enfants légitimes.

Plusieurs grands seigneurs napolitains, anciens partisans de la maison d'Anjou ou ennemis du roi actuel, engageaient également le roi de France à pénétrer en Italie.

Ludovic Sforce (le More) gouvernait l'État de Milan au détriment de son neveu Jean-Galéas-Marie, qu'il tenait enfermé à Pavie avec sa femme Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse II de Naples. Il convoitait ses États et préparait sa mort, mais il avait à redouter la vengeance du beau-père du jeune duc, aussi cherchait-il à se faire un allié du roi de France en lui offrant des troupes, des vaisseaux et de l'argent, afin de lui faciliter les moyens d'enlever le trône de Naples au plus puissant de ses ennemis.

Le successeur d'Innocent VIII, Alexandre VI, par un bref daté du 1er janvier 1494, engageait aussi le roi de France à venir en Italie; il défendait aux populations de se montrer contraires à l'armée française et de prêter secours à leurs ennemis.

La reine, les Beaujeu et quelques anciens conseillers de son père cherchaient en vain à détourner le jeune roi de ses projets aventureux; la paix avec l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne étant assurée, Charles VIII ne s'occupa plus que de créer une armée formidable. Pour en surveiller les préparatifs de plus



Charles VIII.
Buste du Musée national, à Florence.

près, il vint s'établir à Lyon avec la reine et toute sa cour dès les premiers jours du mois de mars 1494 [1].

Il partit de Lyon le 22 août, séjourna du 23 au 29 à Grenoble, où la reine prit congé de lui et s'en retourna au château d'Amboise. A Turin, où il entra le 5 septembre, il emprunta, pour les mettre en gage, les joyaux de Blanche de Montferrat, duchesse de Savoie [2]; le 9, il rencontre, à Asti, Ludovic le More et son beau-père Hercule I[er] d'Este, duc de Ferrare. Le 13, il tombe malade de la petite vérole, le 21 il est guéri et le 6 octobre se rend à Casal, où il est reçu par la veuve du marquis Boniface de Montferrat; il admire ses pierreries, les lui demande et emprunte dessus douze mille écus [3].

Le 11 octobre il arrive à Vigevano, ville du duché de Milan, où l'attendaient Ludovic le More et sa femme Béatrix d'Este. Le 14 il visite à Pavie Jean-Galéas-Marie et Isabelle d'Aragon [4]. Il quitte Pavie le 17 et le lendemain rejoint son armée à Plaisance. Le 21, le jeune duc de Milan expirait, et, deux jours après, Ludovic s'était fait proclamer son successeur.

Le 30, Pierre de Médicis vient trouver le roi devant Sarzane qu'il assiégeait; il conclut avec lui un traité par lequel il lui abandonne Sarzane, Sarzanella, Pietra Santa, Libra Fretta, Pise et Livourne, places qui ne devaient être rendues aux Florentins qu'après la conquête de Naples; en outre, les Florentins devaient avancer au roi deux cent mille ducats.

Le lendemain Ludovic, pour prix de ses services, crut pouvoir demander à Charles VIII les places stipulées dans le traité qui venait d'être passé avec Pierre de Médicis. Le roi s'y refusa et, le 3 novembre, le nouveau duc de Milan se retira, calme en apparence; mais depuis, les Français qu'il avait attirés en Italie n'eurent pas de plus grand ennemi. D'ailleurs Venise, le Saint-Siège et même le roi de Naples venaient de le reconnaître comme duc de Milan, le roi de France ne lui était donc plus utile.

Le 8 novembre, Charles VIII arrive à Pise, déclare cette ville affranchie du joug des Florentins et, pour la défendre, renforce la citadelle de trois cents hommes d'armes commandés par d'Entragues.

Le dimanche soir 14, il entre à Florence, où il se présente plutôt comme un conquérant que comme un allié [5]. Il y reste jusqu'au 28 et se remet en route après avoir obtenu un subside de cent vingt mille ducats, contre la promesse de rendre aux Florentins, à la fin de la guerre de Naples, les forteresses livrées par Pierre de Médicis.

Après s'être reposé deux jours à Sienne, il arrive le 6 décembre à Aquapendente, première ville de l'État pontifical; il continue ensuite sur Viterbe, où il reste quatre jours, du 11 au 15; de là, il se rend à Népi. Le 19 ses troupes traversent le Tibre et commencent à ravager la campagne de Rome. Le pape se décide enfin à autoriser l'accès de la Ville éternelle à l'armée française pour le 1[er] janvier 1495; mais Charles VIII voulut y faire son entrée solennelle le soir du 31 décembre, le matin du même jour les troupes napolitaines en étaient sorties par la porte de Saint-Sébastien [6].

Le roi logea au palais Saint-Marc et le pape s'enferma dans le château Saint-Ange, qu'il refusa de remettre entre les mains des Français. Quelques coups de canon tirés sur la forteresse le décidèrent à négocier, et, le 11 janvier, il soumit à Charles VIII un traité dont les principales dispositions étaient : le

1. — Il avait auprès de lui le duc d'Orléans, le duc et la duchesse de Bourbon, le comte de Bresse, Briçonnet, récemment promu à l'évêché de Saint-Malo, Jean de Châlon II, prince d'Orange, le sénéchal de Beaucaire, Béraud Stuart d'Aubigny, le maréchal Philippe de Crèvecœur des Querdes, Antoine, le Grand Bâtard de Bourgogne, Jean Matharon de Salignac, Jean Du Mas, seigneur de Lisle, etc.

2. — Comines, liv. VII, ch. vi, p. 166.

3. — Marie, fille du despote de Savoie et veuve du marquis Boniface de Montferrat, gouvernait cet État comme tutrice de son fils Guillaume-Jean, âgé de huit ans. (Cf. Comines, liv. VII, ch. vi et vii, p. 166 et 176.)

4. — Charles VIII le visita dans le château de Pavie, où il était enfermé avec sa femme, Isabelle d'Aragon, un fils âgé de cinq ans et deux filles en bas âge. Le jeune duc présenta son fils au roi en l'adjurant de le protéger comme devant être bientôt orphelin. Isabelle prit ensuite son fils par la main et, se jetant aux pieds de Charles VIII, le supplia de prendre pitié de cet enfant et d'épargner son père, son frère et la maison d'Aragon. (De Cherrier, *Histoire de Charles VIII,* tome I, p. 462.)

5. — Armé de toutes pièces, la lance sur la cuisse et ses troupes en bataille. (Cf. Paul Jove, *Hist.*, lib. II, p. 33.)

6. — Le 31 décembre 1494, à trois heures de l'après-« midi, l'armée de Charles VIII entra dans Rome et le « défilé se prolongea dans la nuit, aux flambeaux. Les « Italiens contemplèrent, non sans terreur, cette pre-« mière apparition de la France, entrevoyant chez les « *barbares* un art, une organisation nouvelle de la « guerre qu'ils ne soupçonnaient pas... L'armée, forte « de soixante mille hommes au passage des Alpes, ayant « laissé des corps détachés sur tout son chemin, n'en « comptait guère à Rome plus de trente mille. Mais « c'était le nerf même, les plus lestes et les mieux armés; « dégagée des faibles et des traînards, elle n'en était que « plus redoutable.

« En tête marchait, au bruit du tambour, le bataillon « barbare des Suisses et Allemands, bariolés de cent « couleurs, en courts jupons et pantalons serrés. Beau-« coup étaient de taille énorme, et pour se rehausser « encore, ils se mettaient au casque de grands panaches. « Ils avaient généralement, avec l'épée, des lances ai-

libre passage et les vivres pour l'armée, Civita-Vecchia au pouvoir du roi jusqu'à la fin de la campagne, ainsi que Césène et d'autres places de la Marche d'Ancône et du patrimoine de Saint-Pierre.

César Borgia, cardinal de Valence, sous le titre de légat *a latere*, resterait en otage auprès du roi pendant quatre mois et plus, s'il était nécessaire. Djem-Sultan était remis au roi, mais à la condition de le rendre une fois l'expédition de Naples terminée [1].

Le 16 janvier, Briçonnet reçut le chapeau de cardinal en présence du roi. Le 28, Charles VIII sort de Rome. Alphonse II, roi de Naples, avait abdiqué le 21 en faveur de son fils Ferdinand II. Dans la nuit du 31 janvier, César Borgia s'échappa de Velletri, où le roi venait de s'établir, s'enfuit à Rome, et le pape son père le tint caché [2]. Aussitôt après son départ Djem tomba malade. Le 7 février, Montpensier prend d'assaut Monte San Giovanni et en massacre tous les habitants. Après avoir traversé sans obstacle San Germano, Capoue et s'être reposé à Poggio Reale, le samedi 21, Charles VIII entra à Naples. Le 25, Djem expirait au château de Capuana, et Sa Sainteté gagnait ainsi les trois cent mille écus que Bajazet II lui avait promis pour prix de la mort de son frère.

Ferdinand II s'était retiré dans l'île d'Ischia, laissant des garnisons dans les deux forteresses qui défendent Naples : le Château-Neuf, qui se rendit le 7 mars, et celui de l'Œuf, qui capitula le 20.

Le roi séjourna dans sa nouvelle capitale jusqu'au 20 mai; il y était entré triomphalement huit jours auparavant, le mardi 12, la couronne des empereurs d'Orient sur la tête [3].

Il laissa, comme gouverneur de Naples, Gilbert de Montpensier, avec un petit nombre de troupes.

« gués de frêne; un quart d'entre eux portaient une hallebarde; chaque millier de soldats avait cent fusiliers. « Ces Suisses méprisaient la cuirasse; le premier rang « seulement avait des corselets de fer.

« Derrière ces géants suisses, venaient cinq ou six « mille petits hommes noirs et brûlés, à méchantes mi« nes, les Gascons, les meilleurs marcheurs de l'Europe, « pleins de feu, d'esprit, de ressources, d'une main leste « et vive qui tirait dix coups pour un seul.

« Les gens d'armes suivaient à cheval, deux mille cinq « cents, couverts de fer, ayant chacun derrière son page « et deux varlets; plus six mille hommes de cavalerie « légère.

« Les gros chevaux de cette cavalerie, taillés à la mode « française, sans queue et sans oreilles, étonnaient fort « les Italiens et leur semblaient des monstres.

« Les chevau-légers portaient le grand arc anglais d'A« zincourt et de Poitiers, qui, bandé au rouet, dardait de « fortes flèches. Les Français avaient ainsi adopté les « moyens de leurs ennemis.

« Autour du roi marchaient à pied, avec la garde « écossaise, trois cents archers et deux cents chevaliers « tout or et pourpre; sur l'épaule des masses de fer.

« Trente-six canons de bronze, pesant chacun six « mille, puis de longues coulevrines, une centaine de « fauconneaux venaient ensuite lestement, non traînés « par des bœufs à l'italienne, mais chaque pièce tirée « par un rapide attelage de six chevaux, avec affûts mo« biles, qui, pour le combat, laissaient leur avant-train, « et sur-le-champ étaient en batterie.

« Tout cela se dessinait, aux flambeaux, sur les palais « de Rome et dans la profondeur des longues rues, avec « des ombres fantastiques, plus grandes que la réalité, « d'un effet sinistre et lugubre. Tout le monde compre« nait que c'était là une grande révolution et plus que « le passage d'une armée; qu'il en adviendrait non seule« ment les tragédies ordinaires de la guerre, mais un « changement général, décisif, dans les mœurs et les « idées mêmes. Les Alpes étaient abaissées pour toujours.

« Ce qu'il y avait de moins imposant dans l'armée, « c'était sans contredit le roi Charles VIII, jeune homme « faible et relevé naguère de maladie, petit, la tête « grosse, visiblement crédule et sans méchanceté; il « était tout entouré de cardinaux, généraux, grands sei« gneurs. Mais les vrais rois, les conseillers intimes, « étaient son valet de chambre De Vere et un ancien « marchand, Briçonnet; l'un déguisé en sénéchal, l'autre « en prélat. C'étaient eux qui depuis dix ans animaient « le jeune homme, le préparaient à cette expédition, « malgré sa sœur Anne de France et tous les vieux con« seillers de Louis XI. A quatorze ans, il demandait « qu'on lui fît venir un portrait de Rome. » (Michelet, « *Renaissance*, pages 1 à 5.)

1. — Djem ou Djim, fils de Mahomet II, avait pour frère aîné Bajazet, né avant l'avènement de son père à l'empire. Djem prétendait, étant venu au monde lorsque son père était empereur, devoir lui succéder comme fils de l'empereur, tandis que Bajazet n'était que le fils d'un simple particulier. Lorsque Bajazet II eut été proclamé empereur, Djem marcha contre son frère; défait une première fois par un lieutenant de Bajazet II, il se réfugia en Égypte. Il leva une armée en Cilicie et livra une bataille à son frère qui le défit complètement. Il demanda asile au grand maître de Rhodes, qui l'accueillit en juillet 1482, et l'envoya en France le 1er septembre 1482. Il demeura six ans dans la commanderie de Bourganeuf. Charles VIII le livra au pape Innocent VIII en 1489. Le Souverain Pontife accepta de Bajazet II cent vingt mille écus d'or pour ne pas relâcher son prisonnier. Nous avons vu que Charles VIII l'avait redemandé au successeur d'Innocent VIII, Alexandre VI, qui le lui remit « ce disait-on empoisonné ». (Comines, liv. VII, ch. xvii, p. 232.)

2. — César se tenait caché, à Rome, dans la maison de l'auditeur de rote. Charles VIII demanda des explications au pape, déclarant la paix rompue si Borgia ne revenait pas. Le Saint-Père prétendit être étranger à cette fuite qu'il ignorait. L'évêque de Népi et l'auditeur de rote, chez lequel César était caché, présentèrent les excuses d'Alexandre VI au roi. Mais Borgia ne reparut point. (De Cherrier, *op. cit.*, t. II, 117. — Cf. Burchard, complété et annoté par L. Thuasne, 1884. Paris. E. Leroux, t. II, p. 240.)

3. — Après avoir entendu la messe à l'Annonciade.

Stuart d'Aubigny commandait en Calabre ; De Vere, avec soixante lances, tenait Gaëte ; de Silli, Tarente ; le bailli de Vitry, Aquila; enfin, le maréchal de Champaroux, Otrante.

Il s'en retournait en France, en se proposant de passer par les mêmes villes qu'il avait traversées en venant à Naples; le 1er juin il entrait à Rome par la porte Latine, le pape s'en était sauvé le 27 mai.

Du 13 au 17 juin, le roi demeura à Sienne; à Poggibonsi, Savonarole vint lui demander, de la part des Florentins, la restitution de Pise; il la refusa, et, arrivé à Pise, il renforça la garnison, toujours commandée par d'Entragues [1].

Le 28, il s'empara de Pontremoli, dont tous les habitants furent tués par les Suisses.



Portrait de Charles VIII en costume d'Empereur d'Orient, d'après une miniature de Gaignères. (Bibliothèque nationale.)

Le dimanche 5 juillet, il rejoignit son avant-garde à Fornoue; il établit son camp sur les bords du Taro, qu'il franchit le lendemain au point du jour. L'armée italienne, sous les ordres de Jean-François II de Gonzague, IVe marquis de Mantoue, était rangée sur la rive droite du Taro; elle était forte d'environ quinze mille fantassins et douze mille chevaux, dont deux mille trois cents lances complètes, les meilleures de l'Italie, quinze cents chevau-légers et huit cents Stradiotes. Charles VIII n'avait à opposer que neuf mille hommes, en comptant les valets.

« Cette bataille, écrit Michelet, fut la dérision de la prudence humaine; tout ce qu'on pouvait faire de fautes, les Français le firent, et ils vainquirent. » Les Italiens perdirent trois mille cinq cents hommes, parmi lesquels dix-huit généraux. Les Français, peut-être moins de mille, et seulement deux personnages de marque. Le bâtard Matthieu de Bourbon fut pris en combattant en avant du roi. Après cette victoire, Charles VIII ne rencontra plus d'obstacle à son retour; il arriva le 15 à Asti, où il resta jusqu'au 27 pour se ravitailler. Le 12 septembre, il s'établit à Verceil, délivra par un traité avec Ludovic le More, signé le 9 octobre, le duc d'Orléans, assiégé dans Novare, et, le 7 du mois suivant, était de retour à Lyon.

On sait qu'après le départ de Charles VIII de Naples, Ferdinand II ne tarda pas à récupérer toutes les places qui lui avaient été enlevées, et que le traité signé à Atella, le 29 juillet 1496, entre Montpensier et Ferdinand II, rendit à ce dernier l'intégrité de son royaume.

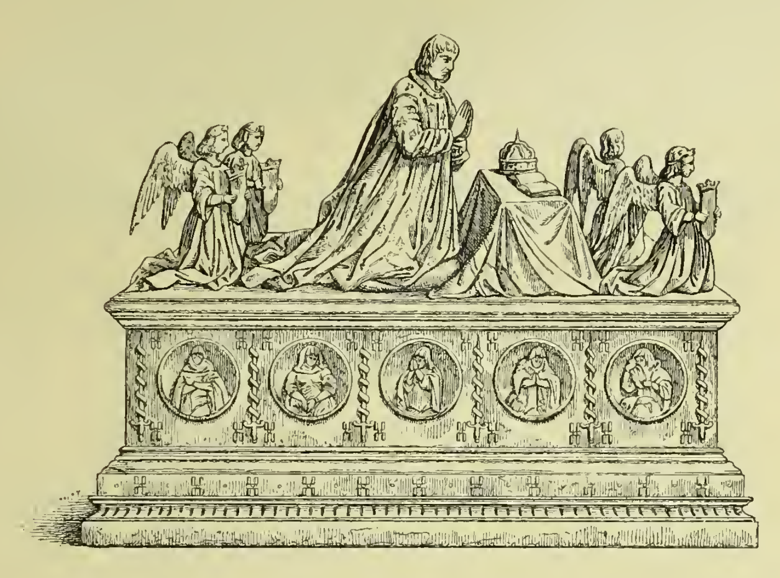
Pendant que Charles VIII se divertissait au milieu des fêtes, des joutes et des tournois, et qu'il perdait

le roi se rendit à Poggio Reale, où les princes et les seigneurs français et italiens l'attendaient. On se mit en marche quatre heures avant la nuit. Les quatre cents archers et les deux cents arbalétriers de la garde venaient les premiers. Le plus petit de ces archers, de vrais géants, n'avait pas moins de neuf palmes de haut. L'ancien valet de chambre, Étienne de Vere, aujourd'hui grand chambellan, tenait l'épée du grand connétable en l'absence de d'Aubigny, retenu en Calabre. En avant du roi marchaient Gilbert de Montpensier, son lieutenant général; le grand justicier en simarre rouge, le grand amiral, prince de Palerme, et le prévôt de l'hôtel avec ses archers. Charles VIII était à cheval, sous un riche dais porté par de grands seigneurs napolitains. Il avait une couronne fermée sur la tête, le sceptre dans la main droite, un globe d'or dans l'autre main. Son manteau d'écarlate était fourré et moucheté d'hermine. (La raison qui porta Charles VIII à contrefaire ainsi l'empereur d'Orient est que, par traité du 6 septembre précédent, ce monarque avait acquis d'André Paléologue, dernier empereur de Constantinople, tous ses droits sur l'Empire grec. (*Art de vérifier les dates*, I, 627.) A sa suite venaient le comte de Bresse, son oncle; les comtes de Foix, de Ligny, de Vendôme, puis les officiers de sa maison et une multitude de nobles et de chevaliers français et italiens. Il se rendit à l'église cathédrale. L'archevêque le conduisit devant le maître-autel, où était exposé le chef de saint Janvier. Charles VIII fit ses oraisons, prit les ornements royaux et prononça le serment habituel de bien gouverner ses sujets. Dans la même journée, il reçut le serment de fidélité qu'on devait à chaque nouveau roi. Pendant plusieurs jours la ville et la cour furent en fête. (De Cherrier, *op. cit.*, t. II, p. 176.)

1. — Trois mois plus tard, d'Entragues, malgré l'ordre formel de Charles VIII, refusa de remettre Pise aux Florentins. Le sieur de l'Isle, parent de Briçonnet et commissaire royal, se présenta en vain aux portes de Pise; d'Entragues refusa d'obéir sans un ordre exprès du comte de Ligny. Le 21 décembre, d'Entragues vendit la forteresse aux Pisans moyennant vingt mille ducats, et le 1er janvier 1496 la garnison française l'évacua après l'avoir occupée quatorze mois. Il y eut des réjouissances publiques dans la ville pendant plusieurs jours et l'on frappa des monnaies au coin de Charles VIII. (Cf. De Cherrier, *op. cit.*, t. II, p. 201 et Michelet, *op. cit.*, p. 57.)

ses conquêtes d'Italie aussi rapidement qu'il les avait faites, son premier né, le dauphin Charles Orland, mourait à Amboise au commencement de janvier; il était venu au monde le 10 octobre 1492 aux Montils, près de Blois.

Malgré les tristes succès de son expédition, Charles VIII semblait décidé à en tenter une seconde; il s'y préparait, contre les avis de Guillaume Briçonnet qui, ayant obtenu ce qu'il désirait, la dignité cardinalice, ne trouvait plus d'intérêt pour lui dans de nouvelles aventures. Charles VIII n'attendait plus que les sommes néces- saires pour reconstituer une nouvelle armée; l'Italie entière était inquiète, lorsque la mort le frappa inopinément, le 7 avril 1498. D'Amboise, son corps fut porté à Saint-Denis, où il fut inhumé le 30 du même mois [1]. Il avait eu d'Anne de Bretagne trois fils et une fille, qui moururent avant lui.



Tombeau de Charles VIII, autrefois à Saint-Denis. (Collection Hennin, Bibliothèque nationale.)

Charles VIII cessa de vivre à l'âge de vingt-sept ans neuf mois et six jours, après un règne de quatorze ans sept mois et neuf jours. Avec lui finissait la ligne directe des Valois, qui avait duré cent dix-neuf ans, et comptait sept rois : Philippe VI (1328†1350), Jean le Bon (1350†1364), Charles V (1364†1380), Charles VI (1380†1422), Charles VII (1422†1461), Louis XI (1461†1483) et Charles VIII (1483†1498).

La couronne échut à la branche des Valois-Orléans dans la personne de Louis XII (1498†1515). Dix-sept ans plus tard, elle devait passer à une autre branche, celle des Valois-Angoulême, qui la conserva

1. — Le 7 avril 1498, veille de Pâques fleuries, Charles VIII étant à Amboise voulut, après son dîner, descendre avec la Reine dans les fossés du château, pour y voir jouer à la paume. Ils passèrent par une galerie qui était, au dire de Comines, « rompue à l'entrée et le lieu le plus déshonnête de céans ». La porte en était très basse, et quoique le roi fût de petite taille, il s'y heurta le front. Un peu étourdi de ce coup, sans toutefois s'arrêter, il regarda longtemps les joueurs et parla même à plusieurs personnes. Mais, vers deux heures après midi, en traversant ce passage, on l'entendit dire qu'il avait espérance de ne faire jamais péché mortel ni véniel; puis au même instant, frappé d'apoplexie, il tomba à la renverse, perdit la parole et le sentiment. On le coucha sur une pauvre paillasse, d'où il ne bougea plus. On l'y laissa neuf heures durant, sans que personne parût songer à le transporter dans un lieu moins immonde. Trois fois ce malheureux prince put prononcer quelques mots : « Mon Dieu et la glorieuse Vierge Marie, dit-il d'une voix presque éteinte, monseigneur saint Claude et monseigneur saint Blaise me soient en aide! » Vers neuf heures il expira.

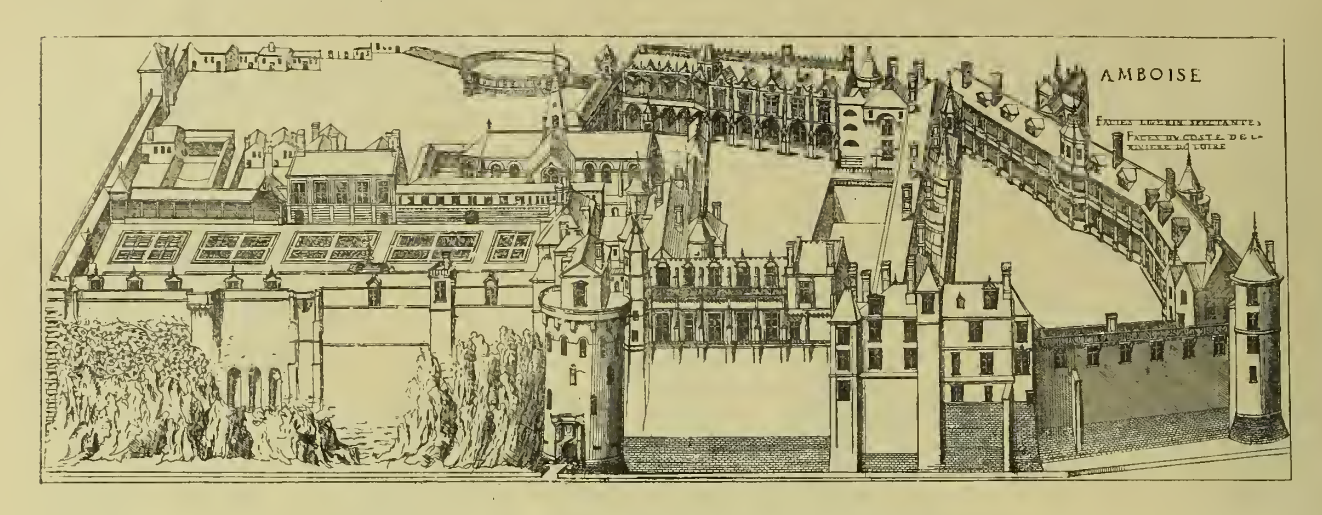
Anne de Bretagne montra une douleur si excessive, qu'on put croire qu'il y avait de l'exagération. Elle voulut porter en noir le deuil de cet époux très peu fidèle, alors que c'était l'usage que les reines le portassent en blanc.

Quatre mois après, le 10 août, elle signait une promesse de mariage avec Louis XII, qui devait recevoir son accomplissement aussitôt qu'il serait possible.

La dépouille mortelle de Charles VIII demeura huit jours à Amboise, dans une chapelle ardente, où jour et nuit des prêtres et des moines se tenaient en prière s pendant que les officiers de la maison royale y étaient de garde. Ce temps écoulé, le corps fut transporté en grand appareil à Saint-Denis.

Le convoi arriva le dimanche 9 avril à Paris. Le corps fut conduit à Notre-Dame, et le lendemain on se rendi à Saint-Denis. Le cardinal de Luxembourg officia, l'évêque d'Angers prononça son oraison funèbre, puis on fit à l'inhumation les cérémonies accoutumées. (De Cherrier, *op. cit.*, t. II, p. 422.)

jusque vers la fin du XVIe siècle, sous cinq rois : François Ier (1515†1547), Henri II (1547†1559), François II (1559†1560), Charles IX (1560†1574) et Henri III (1574†1589).



Le Château d'Amboise, d'après J.-A. Du Cerceau (1576).

MÉDAILLES DE CHARLES VIII

1. FELIX · FORTVNA · DIV · EXPLORATVM · ACTVLIT · 1493. Buste à droite de Charles VIII, imberbe et couronné, portant le collier de Saint-Michel. Le champ est semé de fleurs de lis.

℟. Res : Pvblica : LVGDVNENsis : ANNA : REGNANTE : CONFLAVIT. Buste à droite d'Anne de Bretagne portant une couronne; ses cheveux, noués à la hauteur du cou, tombent en une seule tresse sur ses épaules. Le champ est semé à gauche de fleurs de lis et, à droite, d'hermines. Sous le buste un petit lion.

D. 42. Or. Pl. II, 3. (Cabinet de France.)

Cette pièce qui, par son peu de relief, a plus d'analogie avec une monnaie qu'avec une médaille, est cependant qualifiée de *médaille* dans la délibération consulaire du 19 février 1493, vieux style, que nous avons rapportée plus haut page 5, note 4.

Nous avons vu qu'elle est due à la collaboration de Nicolas de Florence et de son beau-père Louis (Loys) le Père.

2. KAROLVS · OCTAVVS · FRANCORVM · IERVSALEN · ET · CICILIE · REX. Buste à gauche de Charles VIII, coiffé d'un bonnet à oreillettes, barbe naissante, cheveux longs et portant le collier de Saint-Michel.

℟. VICTORIAM · PAX · SEQVETVR. Victoire ailée tenant une épée et une palme sur un bige au galop allant à droite et précédé de la Paix portant un rameau d'olivier.

D. 95. Br. Pl. II, 4. (Cabinet A. Armand.)

2bis. CAROLVS · VIII · FRANCORVM · IERVSAL · ET · SICIL · REX · Même buste que celui du n° 2.

℟. Femme debout, de face près d'une colonne, ayant un chien couché à ses pieds et se perçant le sein. (Sans légende.)

D. 40. Ar. (Cabinet de France.)

Nous reproduisons le dessin donné par le *Trésor de numismatique;* cette médaille est une réduction relativement moderne du n° 2 pour l'avers. Le revers qu'on voit sur l'exemplaire du Cabinet de France, n'a probablement aucun rapport avec la pièce à laquelle il se trouve accolé.




Trésor de numismatique, Méd. ital., II, XIX, 6.

La première monnaie royale, portant une légende française, est un carlin frappé par la ville d'Aquila, chef-lieu de l'Abruzze-Ultérieure, au nom de Charles VIII.

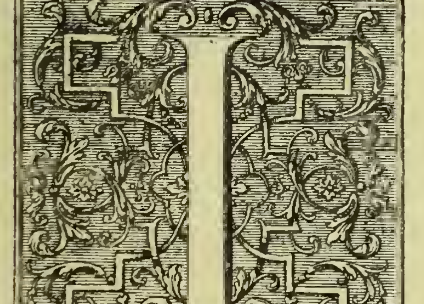

Argent (Collection Fabre).


Carlin frappé par la ville d'Aquila au nom de Charles VIII pendant l'Occupation française.

II. — JEAN DU MAS, SEIGNEUR DE L'ISLE

CONSEILLER ET CHAMBELLAN DU ROI CHARLES VIII; GRAND MAITRE DES EAUX ET FORÊTS

(.... † 1495)



JEAN DU MAS jouit de la confiance d'Anne de Beaujeu et de son mari Pierre II de Bourbon, sire de Beaujeu.

Avant la mort du duc Jean de Bourbon, en 1488, Du Mas fut envoyé à Lyon par la régente, pour amener l'archevêque Charles de Bourbon à céder ses droits à son frère Pierre. — Du Mas séjourna à Lyon avec Charles VIII, en 1494, et s'arrêta dans cette ville à son retour d'Italie en 1495. — D'après une note de M. N. Rondot, le nom de Du Mas figure au bas de plusieurs ordonnances que le roi rendit à Lyon en 1494 et 1495.

Jean Du Mas était apparenté aux Briçonnet. En septembre 1495, un seigneur de l'Isle fut envoyé à Pise en qualité de commissaire royal, pour ordonner à d'Entragues de remettre la forteresse aux Florentins. On sait que d'Entragues refusa d'obéir et que, le 21 décembre suivant, il la vendit aux Pisans, moyennant vingt mille ducats. Il l'évacua le 1er janvier 1496, après l'avoir occupée pendant quatorze mois. Jean Du Mas était décédé le 13 juillet 1495. (Cf. DE CHERRIER, *Charles VIII*, t. II, p. 201; MICHELET, *Hist. de France*, t. VIII, p. 57, et le P. ANSELME, t. VIII, p. 899.)

MÉDAILLE DE JEAN DU MAS

3. IOHANNES · DVMAS · CHEVALIER · SEIGNEVR · DE · LISLE · ET · DE · BANNEGON · CHAMBELLAN · DV · ROY. Buste à gauche, tête nue.

R/. PRESIT DECVS. Jean Du Mas en armure, tenant le bâton de commandement, sur un cheval allant à gauche, armé et couvert d'un caparaçon orné de l'écu des seigneurs de l'Isle.

D. 88. Br. Pl. II, 5. (Collection P. Valton.)

III. — JEAN MATHARON DE SALIGNAC

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE PROVENCE

(.... † 1495)



JEAN MATHARON de Salignac naquit probablement à Aix en Provence [1] de Michel de Matharon et d'Annonini Boutarelle ou Boutaric.

Par ses talents d'homme d'État et son éloquence, il rendit d'importants services au roi de Sicile René Ier d'Anjou, dont il devint le confident le plus intime. A la mort de René, son neveu Charles du Maine lui confirma ses titres et dignités; mais ce dernier décéda un an après son oncle, en 1481, et ses États de Provence, ainsi que le Barrois, furent annexés au royaume par Louis XI. Matharon ayant suivi le parti du duc de Lorraine, ses biens furent saisis et ses charges lui furent retirées. Mais, à l'avènement de Charles VIII, il récupéra les uns et les autres et la régente Anne de Beaujeu l'admit au nombre de ses conseillers d'État. En 1487, il fut créé grand président de Provence et chambellan du roi en 1489. Charles VIII, au moment d'entreprendre son expédition d'Italie, l'envoya plusieurs fois auprès des Florentins pour traiter du passage de son armée et contracter avec eux une nouvelle alliance. Il était en ambassade à Rome lorsqu'il mourut au mois de février 1495 et, à ce que l'on a cru, empoisonné par les Florentins, qui redoutaient son influence auprès du Saint-Siège. Il fut enseveli dans la chapelle des ambassadeurs de l'église de la Minerve.

De sa femme Louise d'Ortigue il eut deux fils : René et Charles de Matharon.

Ses armes étaient, selon Robert de Briançon [2] : « D'azur, à une voile en poupe d'argent, attachée à une antenne posée en fasce d'or, liée de gueules et accompagnée en pointe d'un rocher d'or sur une mer de pourpre. »

Il avait pour cimier « Un pupitre d'or à trois faces, chargé de trois livres ouverts d'argent, surmonté d'un bras armé d'argent, tenant une épée de même garnie d'or, avec cette devise d'un côté : SELON LE VENT, et de l'autre les mots latins : DITAT SERVATA FIDES ».

Et, d'après Nostradamus [3] : « D'azur à un rocher d'argent sur une mer de pourpre, et une voile enflée d'or, telles qu'on peut les voir dans leur chapelle, de fort belle et noble marque, dans l'église des Jacobins d'Aix, avec cette devise : *Ditat servata fides*, et cette autre servant d'âme au corps de l'écu, venue en force de proverbe : *Selon les vents, la voile.* »

1. — Michel de Matharon est cité dans les comptes du roi René de 1447 à 1448, sous le nom de *Michiel Matharon d'Aix*.

2. — ROBERT DE BRIANÇON, *l'État de la Provence dans sa noblesse*.

3. — NOSTRADAMUS, *Histoire et chronique de Provence*.

MÉDAILLE DE JEAN MATHARON

3. IO · MATHAROM · DE · SALIGNACO · EQVES · IVRIS · VTRIVSQVE · DOCTOR · COMES · PALATINVS · Buste à gauche, coiffé d'un mortier et portant un collier avec la croix de Lorraine [1].

℟. CANBELLANVS · REGIVS · MAGNVS · IN · PROVINCIA · PRAESIDENS CONSILLIARIVS · Matharon debout, de face, tenant une épée et un livre ; à droite, un lis couronné, entouré de la devise : FIDES · SERVATA · DITAT · ; à gauche, les armes des Matharon surmontées d'un casque avec cimier.

D. 89. Br. Pl. III, 1. (Cabinet de France.)

Le titre de comte palatin lui fut octroyé par Sixte IV par une bulle en date du 8 février 1474, en même temps qu'il le fit chevalier de Saint-Jean-de-Latran. Six ans auparavant Galéas-Marie Sforce l'avait nommé chevalier de son ordre et autorisé à écarteler ses armes avec les siennes.

La devise *Fides servata ditat* se trouve également sur le volet du diptyque que le roi René lui avait donné.

(Cf. *Trésor de numismatique,* Méd. françaises, t. I, pl. LVIII, 1 ; *Comptes et mémoriaux du roi René,* nos 344 et 347, publiés en 1872 par M. A. LECOY DE LA MARCHE ; G. Vallier, *Numismatique du roi René et de sa famille.* Aix, 1880.)

IV. — BÉRAUD STUART D'AUBIGNY

(.... † 1507)



STUART (Béraud), seigneur d'Aubigny, etc., chevalier de l'ordre de Saint-Michel, était fils de Jean Stuart d'Aubigny, capitaine de la garde écossaise en France, et de Béatrix d'Apchet. Il accompagna Charles VIII en Italie, mais ne revint pas avec lui ; resté pour défendre les Calabres, il fut fait connétable du royaume de Naples. Il mourut en juin 1507.

Anne, sa fille, dame d'Aubigny, épousa Robert Stuart, comte de Beaumont-le-Roger, mort maréchal de France en 1543.

MÉDAILLE DE BÉRAUD STUART D'AUBIGNY

4. BERAVD · STVART · CHEVALIER · DE · LORDRE · DV · ROI · TRES · CRESTIEN · SEIGNEVR · DAVBIGNI · Buste à gauche, orné du collier de Saint-Michel.

Sans revers.

D. 88. Br. Pl. III, 2. (Collection T. W. Greene, à Winchester.

1. — Suivant M. G. Vallier (*Iconographie numismatique du roi René.* Aix, 1880), ce collier serait celui de l'ordre de Saint-Jean-de-Latran, qui lui fut conféré par Sixte IV avec la dignité de comte palatin ; il lui donna, en même temps, le pouvoir de créer dix bacheliers, licenciés ou docteurs en l'un et l'autre Droit... de légitimer des bâtards de toute sorte ; de créer dix notaires, d'avoir un autel portatif, etc., d'après deux bulles en date du huitième jour avant les calendes de février 1474. (Cf. BOUCHE, *Hist. chron. de Provence*, t. II, p. 471.)

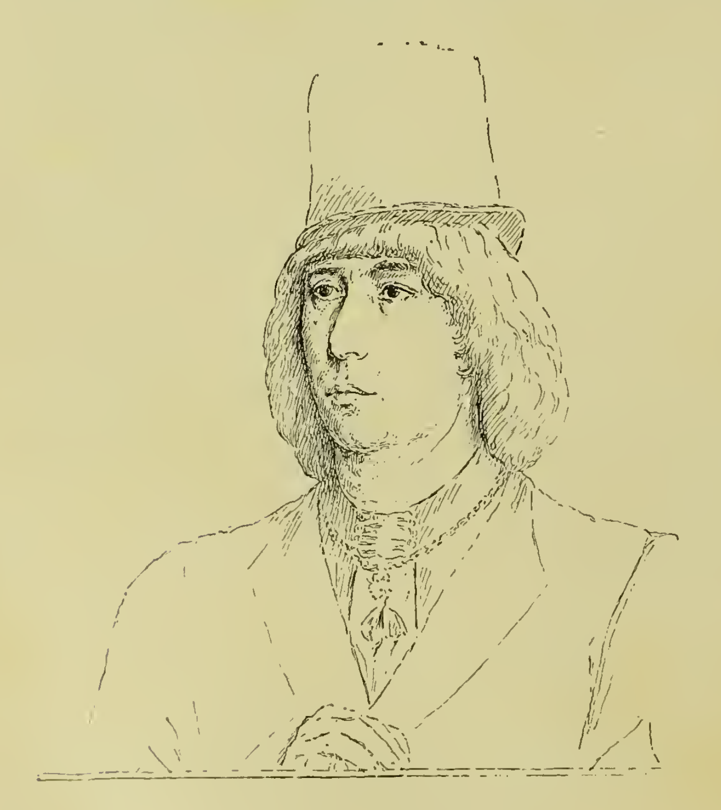
V. — ANTOINE DE BOURGOGNE

SURNOMMÉ LE GRAND BATARD DE BOURGOGNE

(1421 † 1504)



ntoine de Bourgogne, un des nombreux bâtards de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421; sa mère se nommait Jeannette de Presles. Après avoir guerroyé en Afrique, aux côtés de son frère naturel Baudouin, et forcé les Maures de lever le siège de Ceuta, il revint en Bourgogne, puis suivit Charles le Téméraire dans son expédition contre les Liégeois; en 1476, il commandait l'avant-garde au combat de Granson. L'année suivante, il fut fait prisonnier à la bataille de Nancy, dans laquelle fut tué Charles le Téméraire. Louis XI le prit à son service et lui donna les comtés de Grandpré, de Château-Thierry, Passavant et Châtillon-sur-Marne. Charles VIII, en 1486, lui accorda des lettres de légitimation. Il se trouvait à Lyon en même temps que le roi, en 1494, lors de l'expédition d'Italie. Il mourut en 1504, âgé de quatre-vingt-trois ans. Indépendamment des comtés dont le gratifia Louis XI, il était seigneur de Beures et de Vassi et comte de Guignes. Il avait reçu la Toison d'or en 1456, et, sous Charles VIII, le



Antoine, le Grand Bâtard de Bourgogne.
Portrait du temps.
(Galerie du duc d'Aumale, à Chantilly.)



Emblème et devise peints au revers du portrait d'Antoine de Bourgogne.
(Galerie du duc d'Aumale, à Chantilly.)

collier de Saint-Michel. Il s'était marié, en 1459, avec Marie de La Vieuville, dont il eut, entre autres enfants, *Philippe*, seigneur de Beures; *Jeanne*, qui épousa Gaspard, seigneur de Culembourg, et une autre fille mariée à Rodolphe, comte de Fauquemberg.

Il laissa encore un fils naturel, nommé *Antoine*, qui fut la tige des seigneurs de Wacken, éteinte en 1707

MÉDAILLE D'ANTOINE DE BOURGOGNE

5. **NVLI NE SI FROTA.** Buste à gauche du Grand Bâtard, tête nue et portant le collier de l'ordre de la Toison d'or.

℟. **NVLLI NE SI FROTA.** Une barbacane d'où s'échappent des matières embrasées.

D. 87. Br. Pl. III, 4. (Musée de Berlin.)

Quoique cette médaille ne porte pas le nom du personnage qu'elle représente, il n'en est





V. Mieris I, 78.

pas moins certain que le buste est celui d'Antoine, le Grand Bâtard. La devise : « Nul ne s'y frotte » et l'emblème de la barbacane se trouvent sur deux autres bronzes de moindre dimensions publiés par V. Mieris, t. I, p. 78 et 127, et que nous reproduisons ici comme simple





V. Mieris, I, 127.

démonstration, nous réservant de les publier plus tard photographiquement dans la série des médailleurs de l'école bourguignonne. Nous y joignons un portrait sur bois du Grand Bâtard d'après une peinture flamande du XVe siècle, ainsi que l'emblème et la devise précités au revers de ce panneau appartenant au duc d'Aumale.

L'incorrection de la devise sur le bronze de Nicolas Spinelli : *Nuli ne si frota,* indique assez qu'elle a été gravée par un étranger.

La « hotte mobile en bois et fer, servant à protéger une embrasure[1] par laquelle on lançait sur les assaillants des matières embrasées », s'appelait *Barbacane;* c'était un auvent en

1. — A. ARMAND, *op. cit.*, I, p. 91.

forme de vasistas pour abriter un poste d'observation ou de défense. « 1465. — L'Estendart du Bastart de Bourgogne était jaune à une grande Barbacane bleue, dedans son mot de lettres bleues pareillement, et ses archers avaient paltoz rouges à tout la croix de Saint-Andrieu blanche, et une barbacane au milieu de la croix » (Mém. de J. de Haynin, *Doc. inéd. mél.*, série 1, t. III, p. 486, cités dans le *Glossaire archéologique* de V. Gay. Paris, 1882).

Enfin le dessin ci-dessous représente, d'après un manuscrit du XVe siècle de la Bibliothèque nationale, l'attaque d'une porte défendue par une hotte mobile en tout semblable à celle de notre médaille.



Machine de guerre au XVe siecle.
(Manuscrit de la Bibliothèque nationale.)

VI. — ANTOINE DE GIMEL

CONSEILLER DU ROI



E personnage est mentionné dans un document rapporté par M. L. Thuasne dans son édition du Diarium de Burchard, t. I, p. 546, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, mss. français 15,541, f°287. Voici le commencement de cette pièce : « Commission du Roi au sieur de Blanchefort et à *Anthoine de Gimel*, pour la conduite du sultan Zizim ès Terres de l'Église.

« Charles, par la grâce de Dieu Roy de France, à nos amés et féaux Anthoine *de Blanchefort,* chevalier notre chambellan, et Anthoine, *seigneur de Gimel,* mareschal de nos logis, *salut et dilection,* comme par notre commission, congé et licence, *Zizim, Sultan, frère du Grand Turc,* eut été amené en notre Royaume par ceux de la Religion de Rhodes, pour y estre plus seurement gardé... *Sçavoir vous faisons,* que nous voulons iceluy Zizim estre seurement mené sans destourbier, et pour la bonne, grande et entière confiance qu'avons de vos personnes et de vous; pour ces causes à ce Nous mouvans ou l'un de vous en l'absence de l'autre, avons commis et députez, et par ces présentes, commettons et députons pour mener et conduire le dit Zizim ès Terres de l'Église... »

Nous ne savons rien de plus sur Antoine de Gimel.

MÉDAILLE D'ANTOINE DE GIMEL

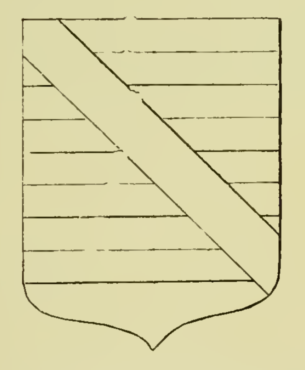
6. ANTHOINE·DE·GIMEL·CONSELLIER·DV·ROI·CHARLES·8·TRES·CRETIEN·ET·MARESCHAL·DES·L(OGIS)? Buste à gauche, coiffé d'un mortier.

℞. PRESIT·DECUS· De Gimel en armure, tenant une épée nue et monté sur un cheval cuirassé et portant sur son caparaçon les armes de Gimel.

D. 90. Br. Pl. IV, 1. (Musée Bréra, à Milan.)

Le revers de cette pièce est presque le même que celui de la médaille de Du Mas. La seule différence, à part les émaux de l'écu, consiste en ce que Du Mas tient un bâton de commandement et De Gimel une épée. Nous avons dû lire le dernier mot de la légende de l'avers : « Logis » ; puisque De Gimel aurait été, en même temps que conseiller du roi, *maréchal des logis.*

Anciennement le maréchal des logis était « un officier du roi, qui donnait les ordres pour le logement de S. M. et pour les quartiers des gardes du corps, des gens d'armes et autres troupes qui marchent à la suite du roi. Le grand maréchal des logis fait entendre les ordres du roi à ceux des douze maréchaux qui sont de quartier, et ceux-ci font marquer les logements par les fouriers du corps. Les maréchaux des logis du roi étaient aussi maréchaux des camps et armées. » (MORERI.)



Armoiries d'Antoine de Gimel
d'après sa médaille.

MÉDAILLEURS ANONYMES

D'ALPHONSE Ier D'ESTE, DUC DE FERRARE

ET DE SA SECONDE FEMME LUCRÈCE BORGIA

ALPHONSE Ier D'ESTE

(1476-1505 † 1534)

Pour sa biographie, voir page 9

LUCRÈCE BORGIA

SECONDE FEMME D'ALPHONSE Ier, DUC DE FERRARE

(1488 † 1519)



Fille du cardinal *Rodriguez Borgia,* plus tard pape sous le nom d'Alexandre VI, et d'une femme romaine, nommée *Vannoza Catanei,* Lucrèce naquit le 18 avril 1480[1]. Son éducation fut confiée à une cousine de son père, Adrienne, petite-nièce de Calixte III et veuve, avant 1489, de Ludovic Orsini, seigneur de Basanello, près de Civita Castellana[2]. Lucrèce écrivait et parlait l'italien et l'espagnol; elle n'avait qu'une légère teinture de la langue grecque, mais elle savait assez de latin pour déchiffrer facilement la correspondance que recevait son père au Vatican[3]. En 1491, elle fut fiancée 1° à *D. Cherubin Juan de Centelles,* seigneur du Val d'Ayora, dans le royaume de Valence[4], et, en second lieu, avec un autre Espagnol, *Gasparo,* fils de D. Juan Francesco de Procida, comte d'Aversa[5]. Lorsque, le 11 août 1492, Alexandre VI fut élu Souverain Pontife, il dédaigna cette dernière alliance. Lucrèce dut épouser *Jean Sforza,* comte de Cotignola et seigneur de Pesaro, jeune prince de vingt-six ans, parent de Ludovic le More et du cardinal Ascanio, dont Alexandre VI voulait acheter l'appui. Le mariage, arrêté et conclu au Vatican, le 2 février 1493, ne fut célébré que le 12 juin, trois jours après l'arrivée de Jean à Rome[6]. Au commencement de juin 1494, elle se rendit à Pesaro, où elle séjourna jusqu'en octobre 1495; alors, elle revint auprès de son père avec son mari. Alexandre VI ne tarda pas à trouver qu'il était plus avantageux pour lui d'unir Lucrèce avec un prince de la maison royale de Naples; il avait jeté les yeux

1. — Dans le contrat de mariage de Lucrèce et de don Cherubin Juan de Centelles, daté du 26 février 1491, il est écrit qu'au dix-huit avril 1492, Lucrèce accomplissait sa douzième année. (Cf. F. Gregorovius, *Lucrèce Borgia,* 1876, 1er vol., page 259.)

2. — E. Gregorovius, *op. cit.*, 1 vol., p. 58.

3. — *Id., ibid.*, p. 75.

4. — *Id., ibid.,* p. 89.

5. — *Id., ibid.*, p. 92.

6. — Il y eut un banquet suivi de représentations théâtrales, avec des intermèdes *dans le goût du temps*, c'est-à-dire plus qu'inconvenants, auxquels assistaient dix cardinaux au milieu desquels étaient assis le Pape sur son trône pontifical, ainsi que les familles les plus importantes de Rome. (*Diarium Burchardi,* éd. L. Thuasne, t. II, p. 77.)

sur Alphonse, duc de Biselli, fils naturel d'Alphonse II. Jean Sforza, prévenu, quitta Rome[1] et refusa de consentir à rompre son mariage; le pape lui intenta un procès en nullité de mariage pour cause d'impuissance[2]; le 20 décembre 1497, l'union entre Lucrèce et Jean fut annulée, et ce dernier dut remettre au Saint-Père les trente et un mille ducats qu'il avait reçus en dot. Le 20 juin 1498, Lucrèce épousa le duc de Biselli; le 21 du mois suivant eut lieu la cérémonie religieuse au Vatican. Le 2 août 1499, Alphonse quitta Rome précipitamment et se retira à Genazzano[3], chez les Colonna, laissant sa femme



Lucrèce Borgia. — Buste en terre cuite[4]. (Collection de Lord Elcho, à Londres.)

enceinte de six mois. Le 8 août, nommée régente de Spolète, elle se rendit dans cette ville; elle y arriva le 14, peu de jours avant son mari. Sur l'ordre de son père, elle et Alphonse se rendirent à Nepi, où Alexandre VI devait les rejoindre le 25 septembre. Ils retournèrent à Rome dans le commencement d'octobre, et le 1er novembre, Lucrèce accoucha d'un fils, qui reçut le nom de son grand-père *Rodriguez*. Le 15 juillet 1500,

1. — « Un soir du mois de mars 1497, que Jacomino, camérier du seigneur Jean, se trouvait dans l'appartement de Madonna, survint son frère César, et Jacomino se cacha sur son ordre derrière une tapisserie. César s'entretint sans gêne avec sa sœur et dit, entre autres choses, que l'ordre avait été donné d'assassiner Jean Sforza. Quand il fut sorti, Lucrèce dit à Jacomino : « As-tu entendu ce qu'il m'a dit? Va le lui faire savoir. » Le camérier s'acquitta sur-le-champ de cet ordre, et Jean Sforza enfourcha un cheval turc et poussa à franc étrier vers Pesaro, où il parvint en vingt-quatre heures; son cheval tomba raide mort en arrivant. » (Extrait des *Mémoires de Pesaro*, rapporté par F. Gregorovius, *op. cit.*, I, p. 196). C'est aussi cette même année 1497, le 14 juin, qu'eut lieu l'assassinat de D. Juan, duc de Candie, frère aîné de César.

2. — Jean Sforza intimidé déclara par écrit qu'il n'avait jamais consommé son mariage; Lucrèce en prêta le serment, et une commission présidée par deux cardinaux déclara solennellement que Lucrèce était encore vierge, ce qui provoqua un immense éclat de rire dans toute l'Italie. (Cf. F. Gregorovius, *op. cit.*, I, p. 202.)

3. — Cf. F. Gregorovius, *op. cit.*, I, p. 215.

4. — Les seuls portraits authentiques de Lucrèce Borgia sont ses médailles. Les autres sont apocryphes ou très suspects, y compris le buste ci-dessus, dont l'exécution semble relativement moderne.

vers onze heures du soir, Alphonse se rendait au Vatican, où se trouvait sa femme, lorsqu'il fut assailli sur les marches de Saint-Pierre par des hommes masqués, qui le blessèrent grièvement à la tête, au bras et à la cuisse, sans pouvoir cependant l'empêcher d'arriver jusqu'aux appartements du pape. Ses blessures commençaient à se cicatriser lorsque, le 18 août, César Borgia entra de force dans la chambre où il reposait et le fit étrangler par son capitaine Micheletto [1]. Le 30, Lucrèce fit un voyage à Nepi ; au mois de décembre, elle était de retour au Vatican avec son fils Rodriguez. Dès les commencements de l'année 1500, Alexandre VI négociait l'union de sa fille avec l'héritier de la maison de Ferrare, Alphonse, âgé de vingt-quatre ans et veuf de la fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan depuis 1497. Malgré la répugnance [2] que laissaient voir Alphonse et son père, le duc Hercule Ier, pour le mariage, il n'en fut pas moins conclu *ad verba* au château de Belfiore, le 1er septembre 1501. Le 9 décembre, une ambassade extraordinaire sortit de Ferrare pour aller chercher la fiancée à Rome [3]. Le 30, la cérémonie des épousailles eut lieu au Vatican, et, à cette occasion,

1. — Voici le récit de Thomas Thomasi : « Il (Alphonse) fut attaqué un soir sur les degrés de Saint-Pierre par plusieurs hommes armés, selon l'ordre qu'en avait donné le Valentinois (César Borgia), sans qu'il pût ni se sauver ni se défendre, et fut blessé d'un coup de hallebarde à la tête et d'un autre à l'épaule droite, d'un coup d'épée aux reins, et de deux d'estramaçon, l'un à la tête et le deuxième à la jambe; de sorte que, étant cru mort, les agresseurs prirent la fuite par les degrés de Saint-Pierre, du côté de la place, où étaient quarante hommes à cheval pour les soutenir, avec lesquels ils sortirent par la porte Portese. Des gens étant venus sur le lieu où l'assassinat avait été commis, ils trouvèrent cet infortuné seigneur sans être tout à fait mort. On le porta au palais dans son appartement appelé la Tour-Neuve, sur le grand jardin, en suite de quoi on le mit entre les mains des chirurgiens et des médecins, mais sous une secrète et bonne garde que lui avait donnée le Valentinois, qui ne voulut pas qu'il lui échappât vif de ses mains. Pour ôter néanmoins la pensée que le monde pouvait avoir qu'il était l'auteur de cette action infâme, il tâcha de couvrir une méchanceté par une autre qui n'était pas moindre, car il fit arrêter prisonnier et même couper la tête bientôt après à François-Marie Gazelle, oncle maternel dudit Alphonse, comme criminel de cet assassinat, quoiqu'il ne sût rien de tout ceci et qu'il vécût à Rome, ainsi que l'a écrit Passeri dans son journal, pour jouir de la présence de son neveu. Mais parce que la nature des blessures, jointe au soin que les médecins et les chirurgiens avaient pris de le guérir n'étaient pas capables de donner la mort à ce prince, le duc qui en voulait absolument à sa vie, se résolut à le faire étrangler dans son lit par don Michelet, fidèle ministre de ses plus barbares actions. » (Thomas Thomasi, *Vie de César Borgia*. — Leide, MDCXII, page 306-308.) — Burchard, *Diar.*, p. 72 : « Feria quindecima mensis Junii circa horam primam noctis illustrissimus Dominus Alfonsus de Arragonia Dux Biziliarum, maritus Dominae Lucretiae filiae Papae supra planum scalarum Basilicae Sancti Petri ante primum introitum versus Basilicam praedictam per plures personas agressus fuit, et in capite et brachio dextro et crure graviter vulneratus; invasores effugerunt per scalam Sancti Petri, ubi circiter quadraginta equites eos expectarunt, cum quibus equitarunt extra portam pertusam. » « Feria tertia octavadecima mensis Augusti Alfonsus de Arragonia Dux Biziliarum & princeps Salernitanus qui in sero diei quindecimi mensis Julii proxime praeteriti graviter fuit vulneratus & deinde ad turrim novam supra cantinam Papae in horto Majori Palatii apud Sanctum Petrum portatus est, & diligenter custoditus, cum non vellet hujusmodi vulneribus sibi datis mori, in lecto suo *fuit strangulatus* : Circa horam primam noctis portatum fuit cadaver ad Basilicam S. Petri, & ibidem in Capella beatae Mariae de febribus depositum. Capti fuerunt & ad castrum S. Angeli ducti medici defuncti & quidam gibbosus, qui ejus curam habere consueverat, & contra eos inquisitio facta : liberati postea fuerunt cum essent juvenes mandantibus capi erat optimè notum.

2. — Cf. Gregorovius, *op. cit.*, I, p. 311 à 377.

3. — La dot devait être de trois cent mille ducats, sans compter les cadeaux; elle se décomposait ainsi : 100,000 ducats comptant, de l'argenterie pour plus de trois mille ducats, des joyaux, du linge fin, des ornements précieux pour les mulets et les chevaux, formant ensemble la valeur de cent autres mille ducats. « Entre autres choses, elle a un vêtement confectionné valant plus de quinze mille ducats et deux cents chemises de prix dont plusieurs valent cent ducats pièce ; chaque manche coûte à elle seule trente ducats et se trouve garnie de franges d'or et d'autres ornements du même genre. » Un seul vêtement vaut mille ducats et un seul chapeau est estimé dix mille. En troisième lieu, elle apporte cent autres mille ducats consistant dans la valeur des châteaux de Cento et de Pieve et la remise du tribut de Ferrare. Le nombre des chevaux et des personnes que le Pape doit donner à sa fille est de mille, ainsi que deux cents chariots et peut-être, en outre, quelques-uns de France si le temps le permet; et à cela s'ajoutera le cortège qui vient la prendre. (Gregorovius, *op. cit.*, I, p. 378-379.)

La cavalcade que le duc Hercule envoya à Rome pour chercher Lucrèce se composait de plus de cinq cents personnes. « Elle était conduite par le cardinal Hippolyte qu'accompagnaient ses frères don Ferrante et don Sigismond, Niccolò Maria d'Este, évêque d'Adria; Méliaduse d'Este, évêque de Comacchio; et don Hercule, neveu du duc. Il y avait encore les seigneurs de Correggio et de Mirandola, les comtes Rangone de Modène, un des Pii de Carpi, les comtes Bevilacqua, Roverella, Sagrato, Strozzi de Ferrare, Annibal Bentivoglio et d'autres. Ils quittèrent Ferrare le jeudi 9 décembre, magnifiquement vêtus et précédés de treize trompettes et de huit hautbois. Ils arrivèrent le 22 décembre, à douze mille de Rome, dans un état déplorable, crottés jusqu'à l'échine et trempés jusqu'aux os. Ils firent leur entrée par la porte del Popolo.

Sur le pont du Tibre, le cortège fut accueilli par le sénateur de Rome, le gouverneur de la ville et le chef de la police, suivis de six mille hommes à pied et à cheval.

des fêtes splendides furent données à Rome pendant dix jours consécutifs [1]. Lucrèce se mit en route pour Ferrare, le 6 janvier 1502, où elle fit son entrée solennelle, le 2 du mois suivant [2]. Le 5 septembre, elle

A une demi-portée d'arc de la porte, on rencontra la suite de César : six pages derrière lesquels venaient cent gentilshommes à cheval, puis deux cents fantassins suisses habillés de velours noir et jaune (à la livrée du pape). Après eux venait, à cheval, César, accompagné de l'ambassadeur de France. César embrassa Hippolyte et chevaucha à ses côtés jusqu'à la porte de la ville.

Là, le cortège fut salué par dix-neuf cardinaux dont chacun avait deux cents personnes avec lui. La réception et les discours prirent deux heures. de sorte que le soir était arrivé. Enfin, cette cavalcade composée de tant de milliers d'hommes à cheval s'ébranla au son des tambours, des flûtes et des cors, prit le Corso, traversa le Campo di Fiore et parvint au Vatican, accueillie par les salves du château Saint-Ange. Ils furent reçus par le Pape accompagné de douze cardinaux ; ils lui baisèrent les pieds et furent admis ensuite en présence de Lucrèce; elle portait une robe de drap blanc brodé d'or sur laquelle était jeté un fourreau de velours brun garni de martre ; les manches, en brocart d'or de couleur blanche, étaient étroites et coupées de biais à la mode espagnole; sa coiffure était en crêpe vert, entourée d'un mince filet d'or et de deux rangs de perles ; autour du cou, elle portait un gros collier de perles avec un rubis balais non monté.

Elle fit servir des rafraîchissements et distribua de petits cadeaux consistant en bijoux fabriqués par les joailliers de Rome. Les princes se retirèrent très contents de la réception qu'elle leur avait faite.

« Je sais positivement, écrivait El Prete, que notre cardinal Hippolyte avait les yeux resplendissants; c'est une charmante et très gracieuse dame. » (GREGOROVIUS, *op. cit.*, I, 384-387.) *Le Prete* était un envoyé de la marquise Isabelle de Mantoue, à Rome, pour avoir des renseignements sur ce qui devait s'y passer à l'occasion de ces noces.

1. — Cf. GREGOROVIUS, *op. cit.*, I, p. 391 à 405, les fêtes y sont décrites avec tous les détails les plus circonstanciés d'après la chronique ferraraise de Bernardino Zambotto et la Relation de Niccolo Cagnolo, de Parme.

2. — « Enfin, arriva le 6 janvier 1502, jour fixé pour le départ de Lucrèce ; ce qu'elle emportait devait marcher devant en grande pompe ; François Borgia, cardinal, archevêque de Cosenza, et les évêques de Carniola, de Venosa et d'Orte, accompagnèrent Lucrèce. La ville de Rome délégua quatre députés d'honneur chargés d'assister aux fêtes de Ferrare : c'étaient Stefano del Bufalo, Antonio Paoluzzo, Giacomo Frangipane et Domenico Massimi. La noblesse romaine désigna pour le même objet Francesco Colonna de Palestrine et Giuliano comte d'Anguillara; à ceux-ci s'ajoutèrent encore Ranuccio Farnèse de Matelica et D. Giulo Raimondo Borgia, capitaine de la garde du palais, neveu du pape. Huit seigneurs appartenant à la noblesse romaine du second rang devaient aussi se joindre au cortège de Lucrèce.

César équipa en son propre nom une escorte d'honneur composée de deux cents cavaliers avec un chœur de musiciens et des bouffons qui devaient égayer sa sœur le long de la route.

Lucrèce avait une suite de cent quatre-vingts personnes. Plusieurs chariots et cent cinquante mulets portaient le trousseau de Lucrèce et la précédaient. Les relais étaient fixés ainsi : Castelnovo, Civita Castellana, Narni, Terni, Spolète, Foligno; elle devait visiter Urbin, Pesaro, Rimini, Cesena, Forli, Faenza et Imola, pour se rendre à Bologne, prendre ensuite le Pô et arriver à Ferrare.

Le départ eut lieu vers trois heures de l'après-midi. Tous les cardinaux, les ambassadeurs et les magistrats de Rome l'accompagnèrent jusqu'en avant de la porte del Popolo. Elle chevauchait sur une haquenée blanche portant un frein d'or; sa toilette de voyage consistait en une robe de soie rouge garnie d'hermine et un chapeau surmonté d'une plume. Autour d'elle s'avançait une escorte de plus de mille personnes. Elle avait à ses côtés les princes de Ferrare et le cardinal de Cosenza. Son frère César l'accompagna à une certaine distance, puis s'en retourna avec le cardinal Hippolyte pour regagner le Vatican. » (Extrait de GREGOROVIUS, *op. cit.*, I, 410.)

« Le lundi 31 janvier, au soir, Lucrèce rencontra, à Castel Bentivoglio, lieu situé à vingt milles de Ferrare, Alphonse venu au-devant d'elle sous un déguisement ; ils restèrent ensemble deux heures, puis Alphonse reprit le chemin de Ferrare pour recevoir officiellement sa femme à son arrivée dans cette ville.

Le mardi 1er février, elle atteignit la *Torre della Fossa*, à trois milles de Ferrare; le duc Hercule et tous les ambassadeurs venus pour assister aux noces vinrent saluer Lucrèce et montèrent avec elle dans sa barque, et l'accompagnèrent au son de toutes sortes d'instruments, jusqu'au palais d'Albert d'Este, où elle descendit et passa la nuit.

Le mercredi 3 février, eut lieu l'entrée solennelle de Lucrèce dans la ville de Ferrare.

A deux heures de l'après-midi, le duc, suivi de tous les ambassadeurs et de sa sœur, se rendit au palais de l'Alberto pour venir prendre sa belle-fille.

La marche était ouverte par soixante-quinze archers à cheval, portant les couleurs de la maison d'Este, le blanc et le rouge ; derrière, suivaient quatre-vingts trompettes et un grand nombre de hautbois. Venaient ensuite : la noblesse de Ferrare sans distinction de rang, la maison de la marquise de Mantoue et celle de la duchesse d'Urbin, puis Annibal Bentivoglio et Alphonse, escorté de huit pages; il était vêtu de velours rouge à la mode française, et avait la tête couverte d'une toque de velours noir ornée d'une plaque en or repoussé : il portait des guêtres françaises de velours noir appelées gamaches, et des bottines de couleur incarnat. Son cheval brun était couvert de caparaçon en velours cramoisi et or. Derrière Alphonse venait sa cavalcade composée de pages et d'officiers de cour, cinq évêques, puis les ambassadeurs rangés dans l'ordre de leur importance, et en dernier les quatre députés de Rome, suivis de six tambours et des deux bouffons favoris de Lucrèce.

Ensuite, s'avançait, montée sur un coursier blanc, en caparaçon écarlate et suivie d'écuyers, la mariée vêtue d'une *camorra* de velours noir aux manches larges frangées d'or et une *sbernia* de brocart d'or, garnie d'hermine. Sa tête était couverte d'un réseau sans diadème, en forme de voile, étincelant d'or et de diamants, que lui

accoucha d'une fille; le 18 août 1503, elle perdit son père Alexandre VI [1]; le 4 avril 1508, elle mit au monde *Hercule,* qui succéda à son père; en 1509, le 25 août, elle eut un second fils, *Hippolyte,* qui devint cardinal; un troisième, en 1514, *Alexandre,* qui mourut âgé de deux ans; puis une fille, en 1515, *Léonora,* et, le 1er novembre 1516, un quatrième fils, *François d'Este,* marquis de Massa. Le 14 juin 1519, Lucrèce accoucha d'un enfant mort; elle tomba malade et expira dix jours après, dans la nuit du 24 [2]. Son corps fut déposé dans l'église des RR. MM. *del Corpo di Cristo.*

avait donné son beau-père; autour de son cou était une chaîne de grosses perles et de rubis qui avait appartenu jadis à la duchesse de Ferrare. Ses cheveux se déroulaient librement sur les épaules. Elle chevauchait sous un baldaquin de pourpre que les docteurs de Ferrare, c'est-à-dire les membres des Facultés de droit, de médecine et de métaphysique portaient à tour de rôle.

Pour faire honneur au roi de France, protecteur des Ferrare et des Borgia, Lucrèce avait fait appeler son ambassadeur, Philippe della Roca Roberti, et l'avait placé à sa gauche, de sorte qu'il chevauchait à côté d'elle, sans se trouver cependant sous le baldaquin. Une telle distinction était destinée à montrer que c'était ce puissant monarque qui conduisait l'épousée au palais des princes d'Este.

Derrière Lucrèce venait le duc, vêtu de velours noir et monté sur un cheval de poil sombre, couvert de caparaçons de même étoffe. Il s'avançait à gauche de la duchesse d'Urbin, qui portait un vêtement également de velours noir. A la suite, venaient les nobles et les pages, puis les autres princes de la maison d'Este ayant chacun à son côté une dame de Lucrèce. Derrière suivaient quatorze voitures de gala qui conduisaient les dames d'honneur de Ferrare en toilette magnifique, parmi lesquelles se trouvaient douze jeunes filles destinées à la cour de la nouvelle duchesse. Puis venaient : deux mules blanches et deux chevaux blancs couverts de velours et de soie et d'or, quatre-vingt-six mulets portant a garde-robe et les objets précieux de la mariée.

A la porte de Castel Tedaldo, le cheval de Lucrèce, effrayé par une salve d'artillerie, jeta à terre l'héroïne de la solennité. La nouvelle mariée se releva; elle monta un autre cheval et le cortège se remit en marche. Enfin, après avoir passé sous des arcs de triomphe, devant des ribunes, écouté force discours, le cortège arriva sur la place du Dôme; deux danseurs de corde descendirent de deux tours et vinrent complimenter l'épousée. Le soir tombait lorsque la cavalcade atteignit la résidence du duc. En ce moment, tous les prisonniers furent mis en liberté, et les trompettes et les hautbois se groupèrent et se mirent à jouer de leurs instruments. Lucrèce fut reçue par la marquise de Gonzague, et les époux conduits dans la salle de réception, où ils prirent place sur un trône, et l'on procéda à la présentation officielle des personnes de la cour. Cette cérémonie achevée, le duc conduisit sa belle-fille dans l'appartement qui lui avait été préparé. » (Extrait de GREGOROVIUS, *op. cit.*, II, p. 24-36.)

1. — Voici ce qu'écrivit Hercule Ier d'Este à son ambassadeur à Milan, à propos de la mort d'Alexandre VI, dans une lettre datée de Belriguardo, 24 août 1503. « Giangiorgio (c'était le nom de l'ambassadeur), pour te fixer sur un point... c'est-à-dire si la mort du Pape nous a causé du chagrin, nous t'informons qu'elle ne nous est aucunement désagréable. Bien plutôt, nous avions depuis longtemps le désir, pour l'honneur de Dieu notre Seigneur, et pour le bien de la chrétienté, que Dieu délivre son église d'un si grand scandale. En ce qui nous concerne particulièrement, nous ne pouvions pas désirer autre chose... (GREGOROVIUS, *op. cit.*, II, p. 106, et pièces justificatives, n° 48.)

2. — Mori questa signora di porto alle ore cinque della notte dei 23 Giugno venendo li 24. (BELLINI, *op. cit.* p. 182.)

PONTANUS (Jean-Jovien), qui mourut près de vingt ans avant Lucrèce Borgia, avait composé cette épitaphe :

Hic jacet in tumulo, Lucretia nomine, sed re
Laïs, Alexandri filia, sponsa, nurus.

SANNAZAR (Jacques) Actius Sincerus, né à Naples en 1458 et mort en 1530, fit sur Lucrèce les vers suivants :

Ergo te semper cupiet, Lucretia, Sextus
O fatum diri numinis, hic pater est.

GUICHARDIN (François), né à Florence en 1482 et mort en 1540, écrit dans son *Histoire d'Italie*, liv. III, 1, 182 « Era medesimamente fama, de però e degno di creders tanta enormità, che nell amor di madonna Lucretia, concorressino no solamente i due fratelli, ma eziandio il padre medesimo. »

« Parmi les contemporains, le nombre de ses accusateurs n'est pas peu considérable. Pour n'indiquer que les plus importants, elle a été taxée d'inceste explicitement ou par allusion par les poètes SANNAZAR et PONTANUS, les historiens et les hommes d'État MATARAZZO, MARCUS ATTILIUS ALEXIUS, PETRUS MARTYR, PRIULI, MACHIAVEL et GUICHARDIN. » (GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia*, trad. Paul Regnaud, t. I, p. 323.) Il convient de citer encore BURCHARD, le maître des cérémonies d'Alexandre VI, qui, dans son journal, raconte sans commentaire, enregistre comme choses ordinaires, les faits les plus monstrueux, qui se passaient dans l'enceinte du Vatican :

« Dominicâ ultimâ mensis octobris in sero ecerunt cœnam cum duce Valentinensi in camerâ suâ in palatio apostolico, quinquaginta meretrices honestæ, cortegianæ nuncupatæ, quæ post cœnam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus, primò in vestibus suis, deinde nudæ. Post cœnam posita fuerunt candelabra communia mense cum candelis ardentibus, et projectæ ante candelabra per terram castaneæ, quas meretrices ipsæ, super manibus et pedibus nudæ, candelabra pertranseuntes, colligebant; *Papâ, Duce* et *Lucretiâ sorore suâ*, præsentibus et aspicientibus. Tandem exposita dona ultima, diploides de serico, paria caligarum, bireta et alia, pro illis qui plures dictas meretrices carnaliter agnoscerunt, quæ fuërunt ibidem in aulâ publicè carnaliter tractatæ, arbitrio præsentium, et dona distributa victoribus. » (BURCHARD, *Diar. de Con-*

Son fils aîné, *Rodriguez*, était mort à Bari vers le mois de septembre 1512, et *Giovanni*, fils d'Alexandre VI et d'une mère inconnue, mais dont Lucrèce prit toujours le plus grand soin, termina ses jours à Gênes, dans la seconde moitié de l'année 1547.

Con la seguridad q de vra virtud. estos dias pasados. e conocido
pensando en alguna invention para medallas y deliberando de
hazer al pnte una seguir el parecer q medio tan agudo y tanto
al proposito me parecio junto con esta en biorgola / y por q otra
mistura en ella no aya q de ~~su merecer desparta~~ pudiesse
recordado co la presente rogarle la letra q en ella a de yr quiera por
mi amor tomar fatiga de pensar por q delo uno y delo otro
quedare tan obligada como vos ~~mereceys~~ y la obra deue ser
estimada / y respuesta delo qual co mucha voluntad espero

A lo q ordenareys presta
Lucretia de borgia

Fac-similé d'une lettre originale de Lucrèce Borgia à Pierre Bembo. (Musée Brera, à Milan.)

vivio quinquaginta meretricum cum duce Valentinensi, p. 77.)

« Feria quinta, undecima mensis Novembris intravit urbem per portam Viridarii quidam rusticus, ducens duas equas lignis oneratas quæ cum essent in plateola Sancti Pietri, occurrerunt stipendarii Papæ, incisisque pectoralibus, et lignis projectis in terram cum bastis, duxerunt equas ad illam plateolam quæ est inter Palatium juxta illius portam, tum emissi fuerunt quatuor equi curserii liberi suis frænis et capistris ex Palatio, qui accurrerunt ad equas, et inter se propterea cum magno strepitu et clamore, morsibus et calceis contendentes, ascenderunt equas et coierunt cum eis, et eas graviter pistarunt et læserunt, *Papa* in fenestra cameræ supra portam Palatii et *Domina Lucretia* cum eo existente, cum magno risu et delectatione præmissa videntibus. » (*Ibid.*)

« Burchard », dit Gregorovius, très indulgent cependant pour Lucrèce Borgia, « a si peu de méchanceté systématique qu'il se tait absolument sur toutes les affaires secrètes d'Alexandre. Il ne rapporte jamais les on-dit, mais seulement les faits acquis... » (GREGOROVIUS, *op. cit.*, I, 326.)

Louis XII demanda un jour à l'ambassadeur de Ferrare à sa cour, s'il savait comment Lucrèce avait accueilli la nouvelle de la mort du Pape. L'ambassadeur lui ayant répondu que non; le roi lui dit : « Je sais que vous n'avez jamais été content de ce mariage; cette Mme Lucrèce n'est même pas réellement la femme de D. Alphonse. (Dépêche de Bartolomeo Cavalieri à Hercule, Mâcon 8 septembre 1503, citée par GREGOROVIUS, *op. cit.*, t. II, p. 105.) Alphonse Ier, dit Gibbon, *se croyait* le père de trois fils. (*Antiq. de la Maison de Brunswick, in posth. works*, t. II, p. 689.)

Il reste acquis, dit Gregorovius (II, 147), qu'à partir de son arrivée à Ferrare jusqu'à sa mort, Lucrèce fut con-

MÉDAILLES D'ALPHONSE I D'ESTE

1. ALFONSVS MARCHIO ESTENSIS. Buste à gauche d'Alphonse enfant, tête nue.
℟. Légende indéchiffrable. Alphonse nu, étendu à gauche dans son berceau et, comme Hercule enfant, étouffant deux serpents. Sur le berceau : MCCCCLXXVII.
D. 67. Br. Pl. IV, 2. (Cabinet de France.)

Alphonse étant né au mois de juillet 1476, ce bronze le représente n'ayant pas encore atteint sa deuxième année.

L'inscription du revers, mélange de lettres grecques et de signes de constellations présente sans doute, suivant les auteurs du *Trésor de numismatique*, un thème astrologique.

Quant au type du revers, il fait allusion, à la naissance d'Alphonse dont le père se nommait Hercule[1].

2. ALPHONSIVS ATESTINVS. Buste imberbe à droite, cuirassé, cheveux longs et coiffé d'un bonnet à retroussis.
Sans revers.
D. 35, sans le cercle qui l'entoure. Br. Pl. IV, 3. (Cabinet de France.)

sidérée comme un modèle de vertu. Cependant il arriva à Ferrare, le 8 juin 1508, un évènement qui rappelle singulièrement l'attentat commis sur Alphonse d'Aragon, le troisième mari de Lucrèce, au mois de juillet 1500. Le poète Hercule Strozzi fut trouvé le matin du 6 juin 1508, dans un coin du palais d'Este, le corps percé de vingt-deux coups d'épée. Il avait vingt-sept ans; comme c'était une des gloires de Ferrare et que le peuple l'aimait beaucoup, on trouva étrange que le duc ne fît pas rechercher le meurtrier et ne s'enquît pas de la cause du meurtre. Aucun nom ne fut prononcé, on accusa Alphonse d'avoir fait assassiner Strozzi parce qu'il le soupçonnait d'être l'amant de sa femme; d'un autre côté on mit ce meurtre sur le compte de Lucrèce, soit par jalousie contre Barbara Torrelli qu'Hercule avait épousée treize jours auparavant, soit parce que, s'étant brouillée récemment avec lui, elle craignait qu'il ne dénonçât ses anciennes relations avec Bembo dont elle le savait instruit.

Les deux Strozzi père et fils, Titus et Hercule étaient les confidents de l'amour de Bembo pour Lucrèce. Le vieux Strozzi a fait allusion à cette passion dans l'épigramme énigmatique suivante :

> Si mutatur in X . C . tertia nominis hujus
> Littera *Lux* fiet, quod modo *Luc* fuerat.
> *Retia* subsequitur cui tu *hæc* subjunge *paratque*
> Sic scribens, *Luc hæc retia*, Bembe, parat.

Les lettres de Lucrèce à Bembo (1470+1547), ont été écrites de 1503 à 1506. Il y en a neuf, à la Bibliothèque Ambrosienne, sept en italien et deux en espagnol; elles sont dans une enveloppe de vélin blanc, avec une boucle de cheveux blonds, qu'on croit avoir été donnée par la duchesse de Ferrare au jeune et brillant Vénitien.

Des deux lettres écrites en espagnol, nous avons fait reproduire celle qui nous intéressait le plus, parce qu'il y est question d'une médaille pour laquelle Lucrèce demande à Bembo de lui fournir la légende.

« Con la seguridad que de vuestra virtud estos dias pasados e conocido pensando en alguna invention para medallas y deliberando de hazer al presente una segun el parecer que me dio tan agudo y tanto de proposito me parecio junto con esta enbiarsela, y porque otra mistura en ella no vaya, que de su merecer abaxarla pudiere e acordado con la presente rogarle la letra que en ella a de yr quiera por mi amor tomar fatiga de pensar : porque de lo uno y de lo otro quedare tan obligada como vos mereceys y la obra deve ser estimada, repuesta de lo cual con mucha volontad espero.

« A lo que ordenareys presta,

« Lucretia de Borgia. »

(Le cachet est une pierre antique.)

De la main de Bembo : VIII juin MDIII. « Ex Ferraria missæ ad me in Strotianum. » (Bembo résidait alors à la villa Ostellato chez ses amis les Strozzi.)

En voici la traduction :

« D'après la compétence que j'ai reconnue en vous ces jours derniers, à propos de quelque invention pour des médailles, et ayant en ce moment l'intention d'en faire faire une suivant l'avis si fin et si judicieux que vous m'avez donné, j'ai pensé devoir vous l'adresser avec la présente, parce que si une autre personne s'en mêlait elle perdrait de son mérite, et je vous demanderai l'inscription qu'il faut y mettre. Veuillez par affection pour moi prendre la peine d'y penser, je vous en serai obligée comme vous le méritez et l'œuvre sera appréciée. J'ai hâte de recevoir votre réponse.

« Je suis à vos ordres, Lucrèce Borgia.

« Au vertueux et très cher messire Pedro Bembo. »

1. — *Trésor de numismatique*, médailles italiennes, 2e part., p. 21 et pl. XXIV, 2.

3. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à droite, tête nue, cheveux courts, barbe longue et cuirassé, dans une couronne de laurier.

℟. IN · VIRTVTE · TVA · SERVATI · SVMVS · Une licorne, à droite, plonge sa corne dans une source où un bœuf et une brebis se désaltèrent; des serpents sont mis en fuite par l'action de la licorne [1].

D. 41. Br. Pl. IV, 4. (Musée de Milan.)

4. ALFONSVS · DVX · FERR · III · Buste à droite semblable au précédent.

℟. EX · HOC · BEATAM · ME · DICENT · Sur un cheval au galop, à droite, un homme vêtu à la romaine offre une couronne à une femme agenouillée.

D. 31. Br. Pl. IV, 5. (Cabinet de France.)

La légende du revers est tirée de l'évangile selon saint Luc, chapitre VII, verset 8.

ALPHONSE I D'ESTE ET LUCRÈCE BORGIA

5. ALFONSVS · ESTENSIS · Buste à gauche d'Alphonse jeune, coiffé d'un bonnet et cuirassé.

℟. LVCRETIA · ESTENSIS · DE · BORGIA · DVCISSA · Buste à gauche de Lucrèce, tête nue, les cheveux tombant en larges masses sur son cou, sont réunis, à leur extrémité, par une petite tresse descendant sur les épaules.

D. ? . Br. Pl. IV, 6. (Cabinet A. Armand.)

D'après Vincenzo Bellini, cette pièce aurait été exécutée en commémoration du mariage d'Alphonse, en 1502, avec Lucrèce Borgia [2].

LUCRÈCE BORGIA SEULE

6. LVCRETIA · BORGIA · ESTENSIS · FERRARIAE · MVTINAE · AC · REGII · DVCISSA · Buste à gauche, identique à celui du n° 1.

℟. VIRTVTI · AC · FORMAE · PVDICITIA · PRECIOSISSIMUM · Un Amour, les yeux bandés, est attaché à un laurier auquel est suspendu, à gauche, un carquois brisé. A droite, un violon avec un archet en sautoir, un cahier de musique et un arc dont la corde est rompue, forment un trophée surmonté d'un cartouche dans lequel est inscrit : BO-FPHFF MN.

D. 60. Br. Pl. IV, 7. (Musée de Berlin.)

7. LVCRETIA · ESTENSIS · BORGIA · DVCISSA · Buste à gauche de Lucrèce, les cheveux enveloppés derrière la tête par une résille et réunis en une longue torsade tombant sur les épaules. Son front est orné d'un diadème de pierres précieuses, noué par-dessus la résille. Sous le buste un écusson ? coupant la légende.

Sans revers.

D. 60. Br. Pl. IV, 8. (Cabinet Dreyfus.)

Sur les bronzes nos 5 et 6, le buste de Lucrèce est identique, il est sorti d'un même moule; mais il ne s'ensuit pas que le revers du n° 5, le buste d'Alphonse, soit du même artiste.

1. — On voit au Cabinet de France ce même droit accolé à un revers appartenant à une pièce de Bonzagno, à l'effigie de Pierre-Louis Farnèse, ainsi qu'à une autre du même artiste avec le portrait du pape Paul III.

2. — Cf. VINCENZO BELLINI, *op. cit.*, page 159.

Nous considérons comme hybride le n° 5. Ce même portrait d'Alphonse se rencontre fréquemment sans revers, c'est ainsi que Heræus l'a reproduit pl. LV, n° 15; de plus, la différence de travail entre les deux bustes est très sensible, l'un est modelé avec peu de relief, tandis que le portrait de Lucrèce, surtout dans la partie inférieure, est presque une demi-ronde-bosse.

Quoi qu'il en soit, les deux bustes du n° 5 peuvent avoir été réunis, ainsi que le pense Vincenzo Bellini, à l'époque et à l'occasion du mariage d'Alphonse avec Lucrèce. En 1502, lorsqu'il épousa la fille d'Alexandre VI, Alphonse était âgé de vingt-cinq ans. Les premières monnaies du règne de ce prince, de 1505 à 1522, le représentent avec des cheveux longs et sans barbe; les cheveux courts n'apparaissent que vers 1522, lorsqu'il était déjà barbu.

Le bronze de Niccolò Fiorentino, daté de 1492, nous montre Alphonse à seize ans, avec de longs cheveux tombant sur ses épaules; sur la plus ancienne de ses monnaies il est également imberbe et porte aussi les cheveux longs. Si Alphonse a porté les cheveux longs depuis 1492 jusqu'au delà de 1505 comme l'indiquent les médailles et les monnaies, il est donc à peu près certain que le n° 5, où il est représenté imberbe et avec les cheveux courts, a été exécuté avant 1492; d'ailleurs la tête est à peine celle d'un adolescent.

D'autre part, le buste de *Lucretia Estensis* ne peut être reporté au delà de 1502, puisqu'elle épousa Alphonse le 29 décembre 1501. Il est donc présumable que les deux portraits empreints sur le n° 5 ne sont pas de la même époque. Mais il est possible qu'on ait exécuté en 1502, en commémoration du mariage d'Alphonse et de Lucrèce, une médaille aux effigies des deux époux, en accolant au portrait de Lucrèce, modelé pour la circonstance, une ancienne médaille d'Alphonse émise environ une douzaine d'années auparavant.

Les lettres BO F P H F F EN inscrites dans le cartouche qu'on voit au revers du n° 6 n'ont pas encore été interprétées d'une manière satisfaisante[1].

Un Amour lié à un arbre, avec ses armes brisées, éparses autour de lui, a été reproduit avec de très légères variantes sur deux autres bronzes de la même époque, que nous décrirons plus loin tout à l'heure et que nous attribuons à l'artiste anonyme, auteur du n° 6.

Le n° 7, par la délicatesse du modelé et son peu de saillie, rappelle le travail des graveurs de monnaies; ce bronze ne peut donc être du *médailleur à l'Amour captif*[2] dont les pièces sont au contraire remarquables par leur saillies considérables.

Voici le portrait de Lucrèce Borgia, lorsqu'elle fit son entrée solennelle à Ferrare le 2 février 1502, extrait de la « Cronica Ferrarese », de Bernardino Zambotto : « La dite

1. — Le savant directeur du Musée des médailles de Berlin, feu M. J. Friedlænder, pensait que cette médaille modelée d'abord en cire à Bologne, en janvier 1502, par le peintre Filippino Lippi (1460 + 1505), fils de Fra Filippo, fut exécutée plus tard, en 1505, lorsque Lucrèce était réellement duchesse de Ferrare, et il interprétait ainsi l'inscription : FILIPPINUS PHILIPPI FILIUS FECIT EN (IN) BOLONIA. Mais on se demande « *pourquoi le premier de ces noms est écrit avec l'F initiale à la manière italienne, tandis que le second commence par PH suivant l'orthographe latine* ». (Cf. ARMAND, *loc. cit.*, t. I., p. 119.) M. G. Milanesi propose la leçon suivante :

FINUS PHINI FERRARIENSIS FECIT. Ce Fino Fini ou Marsili était un peintre ferrarais qui vivait à cette époque. Cette variante de la version de M. J. Friedlænder soulève les mêmes objections. (Cf. ARMAND, *loc. cit.*, *ibid.* et L. N. CITTADELLA, *Notizie relative à Ferrare*, t. I, p. 237, 585 et 586.)

2. — M. Armand fait un groupe de ces trois médailles; il les attribue à un même artiste inconnu qu'il classe sous le nom de « le Médailleur à l'Amour captif ». (*Op. cit.*, t. I, p. 118 et t. II, p. 293.)

illustrissime, Madame Lucrezia Borgia, l'épousée, est âgée d'environ vingt-cinq ans (elle n'en avait que vingt-deux), de taille médiocre, mince, la figure un peu longue, le nez bien dessiné, les cheveux blonds dorés, les yeux bleus, la bouche un peu grande avec des dents éblouissantes; la gorge bien faite, blanche et suffisamment opulente; elle se montrait constamment gaie et souriante. Elle était vêtue d'une *camorra* de velours cramoisi bordée de brocart d'or avec une *sbernia* de velours noir, fourrée de martre zibeline. Sur la tête elle portait une coiffe d'or brodée de perles et au cou un collier de grosses perles avec un joyau de grand prix qui lui tombait sur la poitrine. »

Les deux portraits-médailles qui nous restent de Lucrèce, n°s 6 et 7, ne sont ni l'un ni l'autre conformes à la description du chroniqueur contemporain, quant au costume. Sur le n° 7 la duchesse de Ferrare porte en effet une coiffe agrémentée de riches broderies, mais son cou n'est paré d'aucun collier et sa poitrine entièrement couverte n'eût pas fourni au Zambotto l'occasion d'un inventaire aussi détaillé.

Sur le n° 6 elle ne porte pas de coiffe, les cheveux abondants tombent sur ses épaules mais on lui voit, faisant deux fois le tour du col, un collier de perles auquel est suspendu un joyau.

DU MÊME ARTISTE QUE L'AUTEUR ANONYME DE LA MÉDAILLE N° 6 DE LUCRÈCE BORGIA

Il n'est guère douteux que la médaille n° 6 de Lucrèce Borgia ne soit de la même main que celle de *Jacopa da Correggio* et de *Maddalena Rossi.* Toutes les trois ont été plus d'une fois données à Pomedello de Vérone, peintre, graveur et orfèvre, dont la plus ancienne médaille datée porte le millésime de 1519, et ses gravures, celui de 1534. L'époque où il travailla, son style, qui n'est pas sans analogie avec celui des médailles dont nous nous occupons, les lettres P—M, qu'on lisait PoMedello, dans le champ du revers commun à *Jacopa* et à *Maddalena,* ont été les motifs de cette attribution.

Mais Pomedello a signé ses œuvres de ses nom et prénoms ou de son monogramme. Or, comme ni ses noms ni son monogramme ne se montrent sur nos trois pièces, on ne peut donc affirmer qu'elles soient de lui. C'est pourquoi nous les avons réunies et classées au médailleur anonyme du bronze n° 6 de Lucrèce Borgia, « *le médailleur à l'Amour captif* ».

MÉDAILLE DE JACOPA DA CORREGGIO

(Pas de renseignements biographiques)

IACOBA·CORRIGIA·FORMAE·AC·MORVM·DOMINA· Buste à droite de Jacopa da Correggio, les cheveux en bandeaux, couverts d'une résille. Un collier de perles et une chaîne avec un médaillon. Sous le buste, une feuille; derrière, un lis en fleur entre des feuilles de chêne et de laurier liées ensemble par une ceinture de femme.

℟. CESSI·DEA·MILITAT·ISTAT (*sic*)· L'Amour, attaché au tronc d'un arbre sec, entre son carquois et son arc brisés. Dans le champ : P—M · (Pro-Memoria.?)

D. 53. Br. Pl. V, 1. (Cabinet P. Valton.)

Le *Trésor de numismatique* avait lu la légende du revers : *Cessi, dea militatis stat*[1]. Nous avons adopté la leçon proposée par M. J. Friedlænder : *Cessi, dea militat ista*[2]. La *dea* du revers, c'est la *Domina* de la légende de l'avers.

MÉDAILLE DE MADDALENA ROSSI

(Pas de renseignements biographiques)

MAGDALENA · RVBEA · MORIBus · ET · FORMA · INCOMPARABILis · Buste à gauche de Madeleine Rossi, les cheveux en bandeaux, une petite coiffe derrière la tête et un collier de perles.

℟. CESSI · DEA · MILITAT · ISTAT (*sic*) · L'Amour, attaché au tronc d'un arbre sec, entre son carquois et son arc brisés. Dans le champ, Pro-Memoria. ?

D. 53. Br. Pl. V, 2. (Cabinet de France.)

Les légendes de cette dernière médaille prodiguent des éloges à peu près identiques à Maddalena Rubea, à Jacopa da Correggio et à Lucrezia Borgia.

Leur beauté, leur vertu, leurs bonnes mœurs, leur chasteté sont également vantées, presque dans les mêmes termes, sur les trois derniers bronzes que nous venons de décrire. N'est-ce pas une probabilité de plus pour que ces trois bronzes aient été exécutés par le même artiste ?

MONNAIES D'ALPHONSE I D'ESTE

1. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, imberbe, cheveux longs et cuirassé.

℟. Sans légende. La Fuite en Égypte.

D. 28. Ar. Pl. V, 3. (Musée de Berlin.)

2. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste semblable au précédent.

℟. DE · FORTI · DVLCEDO ·[3] Samson, casqué et cuirassé, est assis à droite et regarde à gauche ; il tient une tête de lion de laquelle sortent des abeilles ; devant, un serpent enroulé à un tronc d'arbre.

D. 29. Ar. Pl. V, 4. (Cabinet de France.)

3. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste semblable au précédent.

℟. EX · ORE · FORTIS · DVLCEDO · Samson casqué et cuirassé est assis à droite et regarde à gauche ; il tient une tête de lion de laquelle sortent des abeilles ; devant, un serpent enroulé à un tronc d'arbre.

D. 30. Ar. Pl. V, 5. (V. Mieris, I, 418.)

4. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche d'Alphonse jeune, cheveux longs et cuirassé.

℟. Sans légende. Homme nu, sur un cheval marchant à droite[4].

D. 28. Ar. Pl. V, 6. (Heræus, LIII, 10.)

1. — « J'ai cédé ; la déesse de la Guerre est debout », c'est-à-dire « Minerve est victorieuse ». (*Trésor de numismatique*, médailles italiennes, 1re part. p. 28.)

2. — Cf. *Trésor de numismatique, ibid.* et J. Friedlænder, *op. cit.*, p. 167.

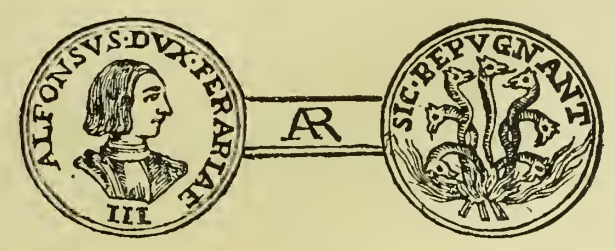
3. — *De comedente exivit cibus et de forti egressa est dulcedo.* Énigme de Samson aux Philistins. (*Livre des Juges*, chap. XIV, v. 8 et 14.)

4. — Ce revers est aussi celui d'une monnaie d'Hercule Ier, que nous avons publiée dans les *Médailleurs anonymes de la maison d'Este*, pl. VIII, 4 et p. 49.

5. **ALFONSVS · DVX.** Buste semblable au précédent.

℟. **S**ANCTVS **PROSP**ERVS · **EP**ISCOPV**S** · **REGII.** Un évêque debout, bénissant.

D. 25. Ar. Pl. V, 7. (Cabinet A. Armand.)



N° 5 *bis*.

5 *bis*. **ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III.** Buste semblable au précédent, mais tourné à droite.

℟. **SIC · REPVGNANT.** L'hydre de Lerne sur un bûcher ardent [1].

D. 30. Ar. (V. Bellini, p. 169, 2.)

6. **ALFONSVS · DVX · FER**RARIAE · **III** · SANCTAE · ROMANAE · ECCLESIAE · **CONF**ALONIERVS (?). Buste à gauche barbu, les cheveux longs et cuirassé.

℟. **DE · FORTI · DVLCEDO.** Samson, casqué et cuirassé, est assis à droite et regarde à gauche ; il tient une tête de lion de laquelle sortent des abeilles ; devant, un serpent enroulé à un tronc d'arbre.

D. 29. Ar. Pl. V, 8. (Cabinet A. Armand.)

7. **ALFONSVS · DVX · FERRARIAE III ·** Buste à gauche, barbu, cheveux longs et cuirassé.

℟. **QV**A**E · SVNT · DEI · DEO** [2]. Le Christ nimbé debout à droite et de face ; à gauche un homme debout et de profil, présentant une pièce de monnaie.

D. 27. Or. Pl. V, 9. (Cabinet de France.)



N° 7 *bis*.

7 *bis*. **ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III ·** Buste à gauche, barbu, cheveux courts, et cuirassé.

℟. **DEI · DEO · QVAE · SVNT.** Homme debout à gauche, montrant une pièce de monnaie à Jésus-Christ, qui étend la main. A l'exergue, une fleur.

D. 28. Ar. (V. Bellini, p. 192, 3.)



N° 7 *ter*.

7 *ter*. **ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III.** Buste à gauche, barbu et cuirassé.

1. — Nous avons déjà publié ce revers, mais sans la légende, dans nos *Médailleurs anonymes de la maison d'Este*, pl. VII, 3 et page 49 et pl. VIII, même page.
Cette monnaie est tellement rare que Vincenzo Bellini, l'auteur des *Monnaies de Ferrare*, ne l'a jamais vue, dit-il, et il en donne le dessin d'après l'Argelati, t. III. (V. BELLINI, *op. cit.*, p. 169.)

2. — *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari*, réponse

℟. FIDES · TVA · TE · SALVAM · FECIT [1]. Madeleine lavant les pieds du Sauveur.

D. 29. Ar. (V. Bellini, p. 192, 6.)

8. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III. Buste à gauche, barbu et cuirassé.

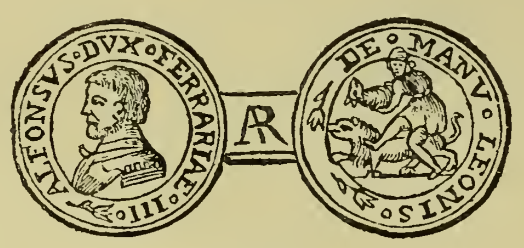
℟. DE · MANV · LEONIS [2]. Un personnage, debout, enlève un agneau qu'un lion emportait.

D. 28. Ar. Pl. V, 10. (Cabinet de France.)

9. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, cheveux courts, barbu et cuirassé.

℟. DE MANV LEONIS. Un personnage, debout, enlève un agneau qu'un lion emportait.

D. 29. Ar. Pl. V, 11. (Cabinet de France.)



N° 9 *bis.*

9 *bis*. Variante du n° 9. Dans la légende, des fleurs au lieu d'étoiles.

D. 29. Ar. (V. Bellini, p. 192, 7.)



N° 9 *ter.*

9 *ter*. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, cheveux courts, barbu et cuirassé; coin du n° 8.

℟. Sans légende. La Fuite en Égypte; même coin que le n° 6.

D. 28. Ar. (V. Bellini, p. 192, 7.)

10. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, cheveux courts, barbu et cuirassé.

℟. DEVS · IN · NOMINE · TVO · SALVVM · ME · FAC [3]. Le monogramme de Jésus : IHS.

D. 28. Ar. Pl. V, 12. (Cabinet de France.)

11. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, cheveux courts, barbu et cuirassé.

℟. INVOCASTI ME ET LIBERAVI TE [4]. Ézéchias, couronné, à genoux, priant et tourné vers la droite; à l'exergue : EZECHIAS.

D. 27. Ar. Pl. V, 13. (V. Bellini, p. 192, 10.)

de Jésus-Christ à ceux qui demandaient s'il fallait payer le tribut à César. (*Évangile selon s. Matthieu*, cap. XXII, 21.)

1. — « Confide, filia, *fides tua te salvam fecit.* » (*Évangile selon s. Matthieu*, cap. IX, 22.)

2. — I Rois I, 37, Dominus qui eripuit me *de manu Leonis.* « Le 1er décembre 1521 (le pape), Léon X alla rendre compte à Dieu de ses actions et délivra, par sa mort, le duc Alphonse d'un redoutable ennemi. Ce prince ne pouvant contenir la joie que lui causait cet évènement, fit frapper une monnaie, sur le revers de laquelle on voyait un homme qui tirait un agneau d'un lion avec ces mots dessous : *De manu Leonis.* » (*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 699.) L'émission de cette monnaie est du 12 décembre 1521.

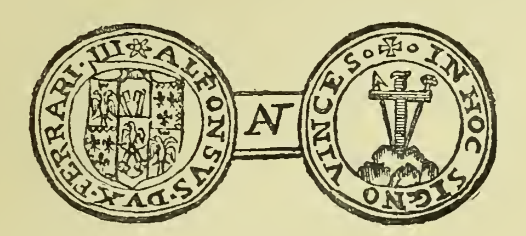
3. — « *Deus in nomine tuo salvum me fac.* » Ps. LIII, 3.

4. — « In tribulatione *invocasti me, et liberavi te.* » Psal. LXXX, 8.

12. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Buste à gauche, cheveux courts, barbu et cuirassé.
℞. DEVS · FORTITVDO · MEA · Saint Georges et le dragon.
D. 28. Ar. Pl. V, 14. (Cabinet de France.)

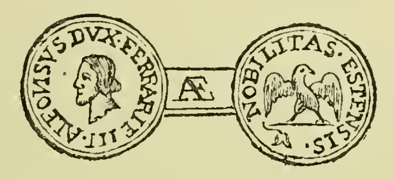
12 *bis*. Même avers que le précédent.
℞. DOMINVS · PROTECTOR · VITAE · MEAE [1]· Saint Georges et le dragon.
D. 28. Ar. (V. Bellini, p. 192, 11.)

13. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Tête à gauche, âgée, barbue et cheveux courts.
℞. FIDES · TVA · SALVAM · TE · FECIT · La Madeleine lavant les pieds du Sauveur.
D. 29. Ar. Pl. V, 15. (Cabinet de France.)



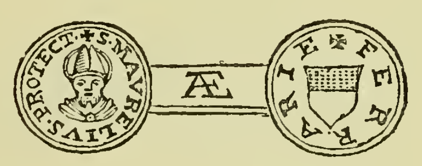
N° 13 *bis*.

13 *bis*. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III · Écu aux armes d'Alphonse I d'Este.
℞. IN · HOC · SIGNO · VINCES [2]. Une montagne avec la croix, la lance et l'éponge.
D. 28. Or. (V. Bellini, 192, 4.)



N° 13 *ter*.

13 *ter*. ALFONSVS · DVX · FERRARIAE · III. Tête nue à gauche, cheveux longs.
℞. NOBILITAS ESTENSIS. Aigle éployée.
D. 19. Br. (V. Bellini, 193, 13.)



N° 13 *quater*.

13 *quater*. ✠ SANCTVS · MAVRELIVS · PROTECTOR · Buste de face et nimbé de saint Maurel.
℞. ✠ FERRARIAE. Écu aux armes du peuple de Ferrare.
D. 18. Br. (V. Bellini, 193, 14.)

Les monnaies précédentes ont été décrites chronologiquement, selon la date de leur émission certaine ou probable.

Sur les plus anciennes (nos 1 à 5) Alphonse I est représenté imberbe et avec des cheveux longs.

1. — « *Dominus protector vitæ meæ* ». Ps. XXVI, 1.
2. — « *In hoc signo vinces.* » Inscription qui accompagnait la croix lumineuse qu'aurait aperçue dans le ciel Constantin le Grand, lorsqu'il marchait contre Maxence, en octobre 312.

Le n° 6 mentionne le titre de gonfalonier de la Sainte Église romaine, conféré au duc de Ferrare le 19 avril 1509; c'est la première monnaie sur laquelle nous le voyons barbu, mais il porte encore les cheveux longs.

Sur les n°s 7 *bis* à 13 la figure est barbue et les cheveux sont courts. Nous savons que les coins du n° 9 furent ouvrés au mois d'avril 1522, et que ceux du n° 11 sont de la même année.

Sur le n° 13, Alphonse I a la barbe longue et les cheveux courts et frisés, comme sur les médailles n°s 3 et 4, modelées probablement par le même artiste et émises de 1532 à 1534[1].

Vincenzo Bellini entre dans d'assez grands détails à propos de ces différentes monnaies, mais il ne cite aucun nom de graveur sous le règne d'Alphonse I.

Le premier volume des *Notizie relative a Ferrara,* de L. Nap. Cittadella, contient, pages 459 à 463, les renseignements suivants :

L'orfèvre *Zoane Antonio da Folegno,* reçoit un paiement, le lundi 29 décembre 1505, pour les coins : 1° d'une monnaie d'argent avec l'effigie d'Alphonse et la légende *Alphonsus, duc Ferrariæ III,* d'un côté, de l'autre avec *une figure assise tenant une tête de lion à la main* et la légende *De forti Dulcedo*; 2° d'une monnaie d'or valant deux ducats (doppioni) avec la même tête et la même légende d'un côté et de l'autre *un Christ et un juif debout,* et la légende *Quæ sunt Dei Deo*[2].

Le même Zoane Antonio da Folegno, reçoit une autre somme, le mercredi 11 juin 1522, pour différents travaux et pour avoir fourni les coins, au mois d'avril précédent, d'une monnaie d'argent ayant d'un côté la tête précédemment décrite et, au revers, un *David arrachant un agneau de la gueule du lion,* avec la légende : *De manu leonis*[3].

Encore en 1522 (le mois et le jour ne sont pas indiqués), l'orfèvre Zoane Antonio da Folegno reçoit trente-trois livres pour les coins d'une monnaie d'argent ayant à l'avers la tête du duc et au revers *un roi agenouillé devant un autel,* avec la légende *Invocasti me, liberavi te,* et sous la figure, à l'exergue : *Ezechias*[4].

1. — Cf. Vincenzo Bellini, *op. cit.*, p. 197.

2. — 1505. Luni a dj xxviiij de decembre — A M° Zoane Antonio da Folegno orevexe per sua mercede d'havere facto para doa de stampe da monede, videlicet una da quarti de arzento de soldi 15 l'uno, nel quale da uno lado gli è intagliato la testa del nostro Illm. S. Ducha Alphonso con litere che dicono — Alphonsius Dux Ferrariæ iij — da l'altro lado gli è una figurina che siede cum una testa de lione in mano, cum litere che dicono — de forti dulcedo —; l'altra stampa che è per dopioni da duj ducati, l' uno glie da uno lado la testa del prefato S.N. Duca cum le suprascrite letere, et dal' altro lado due figurine, cioè un Christo, et uno hebreo, cum litere che dicono quæ sunt Dei Deo. Et queste attento che il dicto M° Zoane Antonio è obligato senza altro pagamento a mantenire le stampe che se rumpono ala cecha, secondo l'ordine consueto, et como appare, etc. (L.-N. Cittadella, *op. cit.*, t. I, p. 462.)

3. — 1522. Mercurj adi XI Zugno — Spexa extraordinaria dè dare Ducati dieci d'oro, li quali se fano boni per la dicta a M° Zuane Antonio da Foligno orevese, li quali se meteno a moneta L. 33 m. d'accordo cussi in dicta summa, como per due altre stampe che luj fece del anno 1505, perchè allora l'oro non era da tanto valore come hora, et attento che luj è obbligato a mantenere le stampe senza altra spesa de questo comune de Ferrara, quando dicte stampe se rumpessero, li quali dinari sono per il pretio et sua mercede de havere facto uno paro de stampe da monete, su le quale da uno lato gli è la testa del N. Illus. Duca, cum litere intorno — Alphonsus Dux Ferrariæ III — dal riverso un David che ha tratto uno agnello de bocca del leone, cum litere in torno — de manu leonis, — le quale monete sono già stampite, et se expendono per soldi diece m. l'una, de commissione de s. Excellentia; le quale stampe furno facte de mese de Aprile proximo passato. (L.-N. Cittadella, *op. cit.*, t. I, p. 463.)

4. — 1522. Spexa extraordinaria dè dare lire trentatre, le quale se fano bone per la dicta a M° Zoane Antonio da Folegno orevese per sua manifactura et spesa de habere fatto una stampa da monede de arzento, che se expendono per soldi cinque m. l'uno, suso la quale lie la testa de n. Illm. s. Ducha Alphonso cum litere intorno Alphonsus Dux Ferrariæ iij—et dal altro lato uno Rein-

Ce Giovanni Antonio da Folegno travaillait encore pour la Monnaie de Ferrare sous le successeur d'Alphonse I, Hercule II, en 1544 et en 1545.

M. J. Friedlænder donne à Francesco Raibolini (le Francia, 1450-1518) la monnaie d'Alphonse I au revers de la *Fuite en Égypte*; le duc est représenté à l'avers sans barbe et avec les cheveux longs, c'est-à-dire que la pièce aurait été frappée dans les premières années du règne d'Alphonse. Ce même revers est celui d'une pièce d'Alphonse dont l'avers est identique à la monnaie dont les coins furent ouvrés en 1522 par Giovanni Antonio da Folegno, et dont le revers porte la légende *de manu leonis*. Cette monnaie (notre n° 9 *ter*) représentée page 192, dans Vincenzo Bellini, existe au cabinet de France; elle a été émise quatre ans après la mort du Francia. En admettant que le revers de la *Fuite en Égypte* ait été accolé au portrait d'Alphonse imberbe, reproduit sur la planche XXXIV n° 7 de la publication de M. J. Friedlænder, portrait qui n'est autre que celui du coin de Jean Antoine, associé au revers du *De forte dulcedo* exécuté en 1505, on ne pouvait dans tous les cas attribuer au Francia que le type du revers; la *Fuite en Égypte*, la tête de l'avers, étant incontestablement de l'orfèvre de Foligno. Elle est d'ailleurs d'une facture bien différente de celle du célèbre peintre bolonais.

zenochioni devanti ad uno altare cum litere intorno — invocasti me, liberavi te — et de sotto dele figure Ezechias, attento che il dicto M° Zoane Antonio è obligato a mantenire a sue spese le supras : stampe ala cecha de Ferrara ecc. (L.-N. Cittadella, *op. cit.*, *ibid.*)



César Borgia. — D'après les « Éloges des Grands Hommes » de Paul Jove (1552).

MÉDAILLEURS ANONYMES

DE CHARLES VIII ET D'ANNE DE BRETAGNE

AVANT SON SECOND MARIAGE

1. CAROLVS · REX · FRANCORVM · CRISTIANISSIMVS · VIII · Buste à gauche de Charles VIII, barbu, les cheveux longs, coiffé d'un bonnet à oreillettes (barrette), revêtu d'une robe fourrée.

℟. ANTONIVS · PIVS · MA · Statue équestre de Marc-Aurèle (?) une épée à la main. Sous la base de la statue : · SI · F · P · (initiales du médailleur (?).

D. 57. Br. Pl. V, 16. (Cabinet de France.)

2. CAROLVS VIII REX · FRANCORVM. Buste à gauche de Charles VIII barbu, cheveux longs, coiffé d'un bonnet à bords retroussés laissant passer les pointes d'une couronne radiée.

℟. PACATOR · PROVINCIARVM. Hercule combattant un lion.

D. 57. Br. Pl. V, 17. (Cabinet de France.)




N° 2 *bis*.

2 *bis*. Même avers que le n° 1.

℟. ANNA · REgis · PANnoniae FIlia · IN · ROmanorum · IMperatorem · MAXImilianvm · DESPONSATA ·

D. 57. Br. (Heræus, pl. XXVI, I et III.)

3. ⁝ET⁝ NOVA : PROGENIES : CELO · — DIMITTITVR : ALTO : 1 : 4 : 9 : 4 : Anne de Bretagne assise de face sur un banc, cheveux longs, couronnée, tenant un sceptre de la main droite et soutenant de la gauche le Dauphin debout sur ses genoux. Le champ est semé à gauche de sept fleurs de lis et à droite de sept hermines.

℟. VIENNA : CIVITAS : SANCTA : MARTIRVM : SANGVINE : DEDICATA. Écusson écartelé de France et de Dauphiné entre deux dauphins et suspendu par une courroie aux branches d'un orme arraché dont le pied coupe la légende de la médaille.

D. 76. Br. doré. (Cabinet royal de Munich.)

3*bis*. ANNA SPONSA MAXIMILIANI IMPERATORIS FRANCISCI BRITANNIAE DVCIS · FILIA. Buste à gauche d'Anne de Bretagne, couronnée, portant de longs cheveux réunis en une tresse sur l'épaule et vêtue d'un manteau d'hermine.

℞. VNA · FVIT.

D. 54. Br. (V. Mieris, t. I, p. 225.)





N° 3.

Le n° 2 *bis* est une médaille hybride ; le buste du revers est celui d'Anne de Hongrie, fiancée en 1515 avec Maximilien I, empereur d'Allemagne, alors âgé de cinquante-six ans ; le mariage ne s'effectua pas, et plus tard elle épousa le petit-fils de Maximilien, Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint.

Anne de Hongrie était née le 25 juillet 1503, cinq ans après la mort de Charles VIII.

La médaille n° 3 a été publiée pour la première fois sous le titre de « Médaille frappée par les consuls de Vienne en l'honneur de Charles VIII en 1494 », par la *Petite Revue des Bibliophiles dauphinois,* en mars 1870 et avril 1873, p. 93 ; une seconde fois en septembre 1874 avec quelques rectifications par M. G. Vallier, de Grenoble ; en troisième lieu par M. J. Friedlænder *Die Italienischen Schaumünzen* de 1430 à 1530, page 208, enfin, en 1883, par M. A. Armand, page 301 du second volume de ses *Médailleurs italiens.*

Le Dauphin représenté est Charles Orland, fils aîné de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, né en 1492, mort en 1495.

La légende de l'avers est empruntée à Virgile : *Jam nova progenies cœlo demittitur alto.* (POLLIO, Églogue IV, v, 7.[1])

D'après l'*Armorial du Dauphiné,* Vienne porte *d'azur à l'orme de sinople chargé d'un calice d'or surmonté d'une hostie d'argent,* avec cette devise : VIENNA CIVITAS SANCTA ; mais l'auteur de ce livre ajoute que les armes primitives de cette cité étaient *d'or, à l'orme de sinople*[2].

« Cette médaille, écrit M. Natalis Rondot[3] n'a pas été faite à l'occasion de l'entrée de la

1. — G. VALLIER, *Médailles du Dauphiné, frappées de 1494 à 1537*, Valence 1874, p. 41.
2. — *Id., ibid.*, p. 43, note 2.
3. — NATALIS RONDOT, *Jean Marende et la médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche.* Lyon. 1883, p. 38, note 1.

reine. Les échevins de la ville de Vienne offrirent à Anne de Bretagne, lors de son entrée avec Charles VIII en 1494, des pièces d'orfèvrerie : une aiguière et un bassin d'argent doré. On lit dans le registre des délibérations consulaires pour l'année 1494 : « Donum enim « domine nostre Regine factum per consules hujus civitatis fuit de una pelvj et una aygueria « argente ad modum de auratis et constructis, ponderis tres decim marcharum et quinque « unciarum argenti. » (Archives de la ville de Vienne.)

Le n° 3 *bis*, qui fait allusion au projet de mariage entre Maximilien I et Anne de Bretagne, est une médaille de restitution émise en Allemagne au XVIIIe siècle et faisant partie d'une *suite* de souverains depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint. Elle n'offre aucun intérêt iconographique ou artistique. Nous ne l'avons décrite que pour mémoire.





Pièce de Charles VIII gravée par Sébastien Leclerc. — Médailles de l'Histoire de France (149 planches), Chalcographie du Louvre.

MÉDAILLEURS ANONYMES

DE LAURENT LE MAGNIFIQUE [1]

1. LAVRENTIVS · MEDICES. Tête nue à gauche.
℟. En cinq lignes, dans une couronne de laurier : VT LA-VRVS · SEM-PER · LAVREN-TI · FAMA · VI-REBIT.
D. 27. Br. Pl. VI, 1. (Cabinet de France.)

2. LAVRENTIVS MEDICES. Buste à gauche, casqué et cuirassé. Dessous, une *tenaille*.
Sans revers.
D. 90. Br. Pl. VI, 2. (Cabinet A. Armand.)

M. A. Armand qui a, le premier, décrit cette médaille, voit une allusion au nom de l'artiste dans la tenaille (en italien : *tanaglia*) placée au-dessous du buste. Il se serait alors appelé *Tanagli*. Le savant auteur des *Médailleur sitaliens des XVe et XVIe siècles* assigne à cette pièce la date de 1468 [2], c'est-à-dire celle du tournoi qui eût lieu à Florence le 7 février 1468 (1469) [3]. Laurent de Médicis y remporta le prix; c'était un casque d'argent surmonté d'une figure de Mars. Ce tournoi a fourni à Luca Pulci le sujet de son poème intitulé : *La Giostra di Lorenzo de' Medici*.

1. — Il existe une suite de médailles de restitution des Médicis, exécutée vers le milieu du XVIIIe siècle ; comme elles n'offrent aucun intérêt artistique ou iconographique, et que d'ailleurs elles sont en dehors des limites que nous nous sommes imposées, nous ne les reproduirons pas. La description de toutes les médailles, faisant partie de cette série, se trouve dans le second volume des *Médailleurs italiens des XVe et XVIe siècles*, de M. A. Armand, pages 18, 19, 25, 48, 94, 151, 258.

2. — Cf. A. ARMAND. « *Le Médailleur à la Tenaille* », *op. cit.*, t. I, p. 51.

3. — La date a été fournie par Lucas Pulci, dans les vers suivants de sa « Giostra di Lorenzo » :

L'anno correva mille quattro cento
Et sessant' octo dall' incarnazione
Et ordinossi per mezzo Gennajo
Ma il settimo dì fessi de Frebrajo.

Chez les Florentins l'année ne s'achevait que le 25 mars.



ANTONIO DEL POLLAIUOLO

ORFÈVRE, PEINTRE ET SCULPTEUR FLORENTIN

(1429 † 1498)

ANTONIO DEL POLLAIUOLO, selon Vasari, naquit à Florence, en 1429, de Jacopo d'Antonio Benci, éleveur de volailles[1], d'où lui serait venu le surnom de *Del Pollaiuolo;* il eut un frère cadet, Piero, né en 1443, mort avant 1496, également peintre, orfèvre et sculpteur. Son premier maître fut l'orfèvre Bartoluccio, beau-père de Lorenzo Ghiberti, qui le fit travailler avec lui à la frise qui entoure la porte de bronze d'Andrea Pisano, à l'entrée du Baptistère; c'est là que Pollaiuolo exécuta la fameuse caille dont parle Vasari : *tanto bella e tanto perfetta, che non le manca se non il volo*[2]. Ce fut un des plus savants dessinateurs de son temps; non seulement, écrit Cellini, les orfèvres se sont servi de ses magnifiques dessins, mais encore beaucoup de sculpteurs et de peintres (et des meilleurs), en ont tiré un grand parti[3]. Il était aussi habile nielliste et rivalisait avec Maso Finiguerra[4], Forzore Spinelli, Caradosso de Milan et Turini de Sienne[5]. On conserve dans la galerie des Uffizi, à Florence, une pièce émaillée représentant une *Mise au tombeau*, c'est le seul ouvrage de lui en ce genre qui nous soit resté. Dans ses peintures, comme dans ses sculptures, il fait preuve d'une grande science anatomique[6],



Portrait d'Antonio Pollaiuolo.
(D'après Vasari.)

1. — Baldinucci conteste le dire de Vasari et celui de Benvenuto Cellini, d'après un document où il est prouvé qu'Antonio et son frère Piero jouissaient du droit de cité : « *Franciscus de Cavalcantibus... locat ad pensionem Antonio olim Jacobi del Pollajuolo civi florentino unam apothecam ad usum aurificis in populo Sanctæ Siciliæ in via Vacchereccia.* » (GAYE, *Carteggio*, etc., t. I, p. 265 et 266. Cf. encore CH. PERKINS, *les Sculpteurs italiens*, t. I, p. 264, notes 1 et 2; VASARI, *le Vite*, édition de G. Milanesi, Florence, 1878, t. III, p. 285 à 307, et BENVENUTO CELLINI, *I Trattati della oreficeria e della scultura*, Florence, Le Monnier, 1857.)

2. — Elle est voletant au milieu des rinceaux qui entourent la porte du milieu et se trouve à moitié hauteur du jambage de gauche en entrant dans l'église.

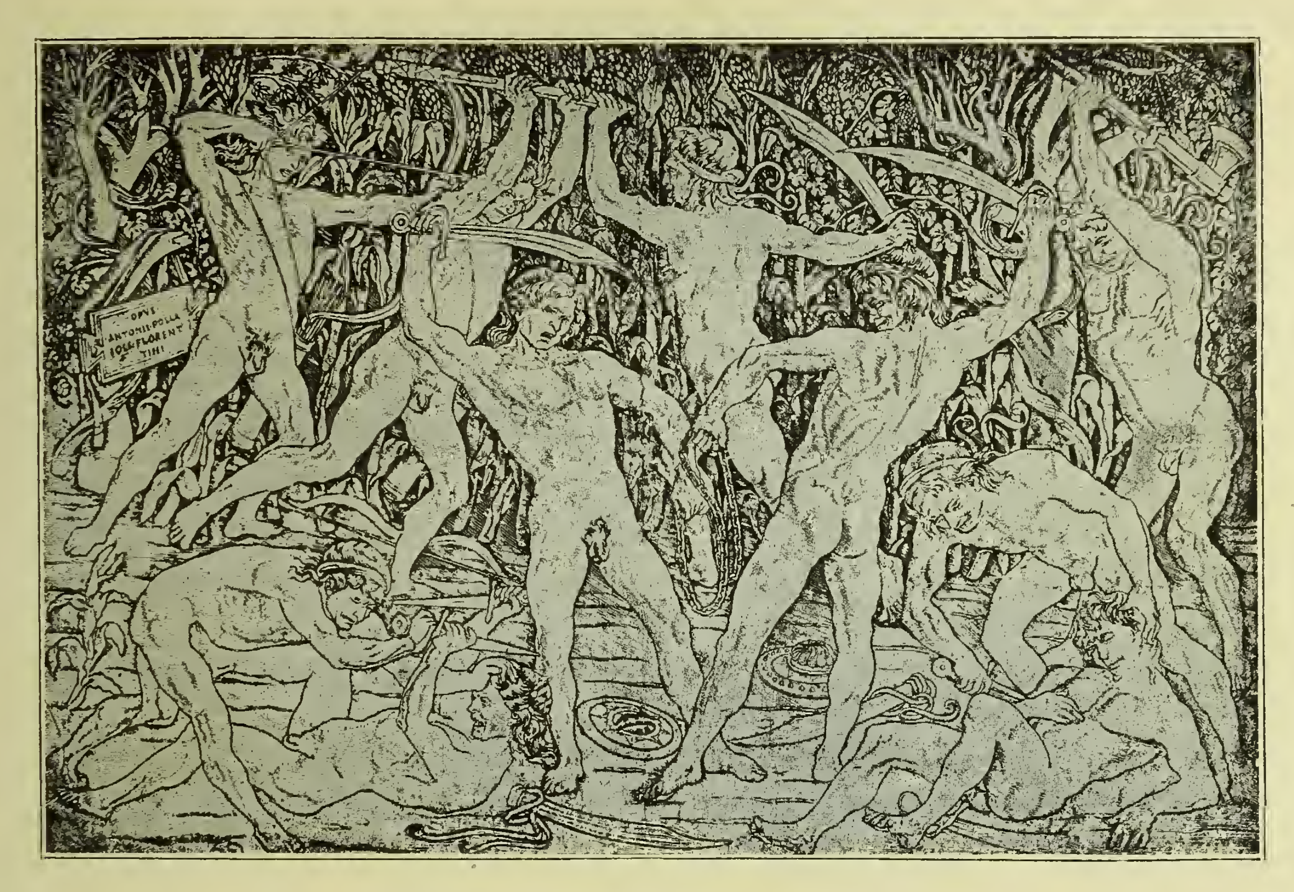
3. — BENVENUTO CELLINI, *op. cit.*, *ibid.*

4. — Vasari lui attribue une Paix, conservée au baptistère de Florence, sur laquelle était représentée la Passion de N. S. Jésus-Christ.

5. — Cf. CH. PERKINS, *op. cit.*, *ibid.*, et VASARI, *op. cit.*, pages 287 et 288.

6. — On assure que le Pollaiuolo a été le premier artiste qui disséqua des cadavres et les étudia au point de vue de la peinture.

mais on lui reproche les attitudes exagérées de ses personnages. Il étudia la gravure avec Tommaso, fils du célèbre nielleur Maso Finiguerra. Le Musée des Offices possède la seule gravure signée de lui, nous en donnons ici la reproduction d'après une photographie prise sur l'original[1].



Gravure signée d'Antonio Pollaiuolo. (Musée des Offices, à Florence.)

Innocent VIII (1484-1492) le fit venir à Rome pour y exécuter le tombeau de Sixte IV, son prédécesseur, qu'il érigea dans la chapelle du Saint-Sacrement, à Saint-Pierre[2].

Plus tard il sculpta le monument d'Innocent VIII élevé dans la même basilique[3].

Dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, les bas-reliefs représentant l'emprisonnement et la délivrance de saint Pierre, sur les portes de bronze de la niche où sont enfermées les chaînes du chef des apôtres, sont d'Antonio Pollaiuolo.

1. — « ... Pour faire un vain étalage de science il défigura la nature en exagérant les ressorts cachés qui la font mouvoir. Ce défaut se montre surtout dans la seule gravure qu'il ait laissée; elle représente dix hommes nus qui se battent dans un bois, leurs muscles sont développés d'une façon vraiment extravagante. » (Ch. Perkins, *ibid.*, p. 266.)

2. — « Le Pontife, revêtu de son costume d'apparat, est représenté couché sur une espèce de lit de parade en bronze, dont les parois concaves sont ornées des Sept Vertus et des Dix Arts libéraux. Les Vertus, ajoute M. Ch. Perkins, sont « très vicieuses » au point de vue de l'art, et les Arts libéraux ne sont « libéraux que dans leur exagération de geste et leur violence de mouvement ». (Ch. Perkins, *ibid.*)

3. — « Dans le monument d'Innocent VIII, deux statues en bronze représentent ce pape : l'une le montre étendu sur un sarcophage, l'autre assis et donnant la bénédiction de la main droite, tandis que la gauche tient un fer de lance, image de celui qui perça le côté du Sauveur, et que le sultan Bajazet envoya, dit-on, au grand maître de Rhodes, Pierre d'Aubusson, afin de le décider, par ce présent, à retenir en captivité son frère Zizim qu'il lui avait envoyé comme otage. Le grand maître envoya Zizim et la Sainte Lance au pontife qui alla en grande cérémonie la recevoir en dehors de la porte du Peuple.

« Dans quatre niches à côté de la statue sont les quatre vertus cardinales. » (Ch. Perkins, *ibid.*)

Il mourut le 4 février 1498 [1] et fut enseveli, ainsi que son frère Piero, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, dans l'aile gauche, près de l'entrée principale. Leur tombeau est surmonté de leurs deux bustes [2], avec cette épitaphe :

ANTONIVS PVLLARIVS PATRIA FLORENTINVS, PICTOR INSIGNIS, QVI DVOR. PONT. XYSTI ET INNOCENTII ÆREA MONIMENT. MIRO OPIFIC. EXPRESSIT, RE FAMIL. COMPOSITA EX TEST. HIC SE CVM PETRO FRATRE CONDI. VOLVIT. VIXIT. AN. LXXII. OBIIT AN. SAL. MIID.



Combat des Centaures. Fac-similé d'une gravure attribuée à Antonio Pollaiuolo.
(Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale.)

De Lucrezia Fantoni, sa femme, il laissa deux filles : *Mariette*, femme de Ser Bartolommeo di Francesco del Cittadino, et *Maria* qui épousa Bruno di Ser Benedetto da Staggia [3].

LAURENT DE MAGNIFIQUE

(1448 † 1492)

Voir sa biographie page 17

1. — Dans un document du 27 mai 1511 passé par-devant Me Angelo da Cascesse, on lit qu'Antonio mourut à Rome le 4 février 1498. (VASARI, *le Vite*, éd. G. Milanesi, t. III, p. 299, note 1.)

2. — CH. PERKINS, *op. cit.*, *ibid.*

3. — M. G. Milanesi a donné l'arbre généalogique des Benci dits del Pollaiuolo, dans le troisième volume page 301 de son édition de Vasari, de 1878.

JULIEN I DE MÉDICIS

(1453 † 1478)



Buste en terre cuite de Julien de Médicis par Antonio Pollaiuolo. (Collection G. Dreyfus.)



ULIANO I de' Medici, fils de Pierre et frère de Laurent le Magnifique, naquit en 1453. C'était un des brillants cavaliers de son temps; ses bonnes qualités, sa douceur et son amour pour la littérature le firent aimer des Florentins. Son frère aîné, Laurent, le destinait à l'Église et espérait pour lui le chapeau de cardinal; mais cet espoir ne se réalisa pas. Sixte IV, dans sa haine contre les Médicis, entra dans le complot des Pazzi contre la vie de Laurent et de Julien; Laurent échappa blessé à ses assassins; Julien expira sous leurs coups le 26 avril 1478, dans la cathédrale de Ferrare, au moment du sacrifice de la messe. Il aima passionnément une femme nommée *Simonetta,* mais c'est d'une autre maîtresse qu'il laissa un fils, Jules, qui fut élu Souverain-Pontife en 1523, sous le nom de Clément VII. Le tombeau de Julien Ier de Médicis est dans le chœur de l'église de la Minerve à Rome.



Portrait de Simonetta Vespuccia attribué à Antonio Pollaiuolo. (Galerie du duc d'Aumale, à Chantilly.)

MÉDAILLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE ET DE JULIEN I DE MÉDICIS

1. **LAVRENTIVS · MEDICES.** Tête nue à droite de Laurent le Magnifique; dessous, en deux lignes : **SALVS-PVBLICA.** Pendant qu'à droite des prêtres célèbrent la messe dans l'intérieur du chœur de la cathédrale de Florence, des hommes nus et armés se précipitent sur Laurent, qui cherche à s'échapper.

℟. **IVLIANVS MEDICES.** Tête nue à gauche de Julien de Médicis; dessous, en deux lignes :



Galerie du Palais Pitti. — Portrait supposé de la Simonetta, par Sandro Boticelli.

LVCTVS-PVBLICVS. Des prêtres, à gauche, célèbrent la messe dans le chœur de la cathédrale de Florence; à l'extérieur, des hommes nus et armés achèvent Julien, déjà étendu à terre.

D. 66. Br. Pl. VI, 3. (Cabinet de France.)

Sur cette médaille, Antonio Pollaiuolo a représenté le drame de la conjuration des

Pazzi, dans lequel, le 26 avril 1478, Julien de Médicis fut tué et Laurent seulement blessé[1].

Vasari fait l'éloge de cette médaille, dans les vies d'Antonio et Pietro Pollaiuolo, quoiqu'il ne la décrive pas exactement. « Il fit aussi de très belles médailles et, entre autres celle de la conjuration des Pazzi, sur laquelle on voit d'un côté les têtes de Lorenzo et de Giuliano de' Medici et, au revers, le chœur de Sainte-Marie des Fleurs et toute la scène comme elle se passa. » Il ajoute qu'il exécuta des médailles pour plusieurs souverains-pontifes[2].

1. — « André de Pazzi, l'un de ceux qui avaient exercé un si grand pouvoir sous Pierre de Médicis, était mort, mais il avait laissé trois fils et plusieurs petits-fils; l'un de ces derniers, Guglielmo di Pazzi, avait épousé Bianca, sœur aînée de Laurent et de Julien de Médicis. Il était extrêmement riche, ambitionnait un des premiers rangs dans la République, mais Laurent et Julien se montrèrent hostiles aux Pazzi et les empêchèrent de siéger dans la Seigneurie; enfin Jean de Pazzi avait épousé la fille unique de Jean Borromei dont la fortune immense devait revenir à sa fille. A la mort de Borromei, Carlo, son neveu, réclama ces biens pour lui, et fit un procès. Les Médicis donnèrent gain de cause à Carlo en faisant rendre une loi qui appelait les agnats de préférence aux filles, et Jean de Pazzi se trouva ainsi frustré d'un bien qu'il regardait déjà comme sien. Bien que ceci se fût passé du temps de Pierre de Médicis, il n'en conservait pas moins une grande haine contre ses héritiers; il s'expatria, s'établit à Rome et devint le confident de Sixte IV. Le Pape, qui détestait les Médicis depuis leur ligue, en 1474, avec les Milanais et les Vénitiens, accepta la proposition que lui firent les Pazzi d'assassiner Laurent et Julien, et leur promit de mettre à leur disposition les forces pontificales pour seconder leur conspiration. Parmi les conjurés se trouvait François Salviati que le Pape venait de nommer à l'archevêché de Pise dont les Médicis ne voulaient pas lui laisser prendre possession. Une première tentative ayant échoué par l'absence de Julien (on voulait tuer les deux frères en même temps), les conjurés remirent l'exécution de leur projet à une cérémonie religieuse qui devait avoir lieu dans la cathédrale. Il fut convenu qu'ils seraient frappés au moment où, le prêtre qui disait la messe élevant l'hostie, ils baisseraient la tête avec tous les assistants. Mais, au dernier moment, Jean-Baptiste de Montesecco, qui devait tuer Laurent, déclara qu'autre part que dans l'église il se chargerait sans répugnance d'un meurtre quelconque, mais qu'il ne voulait pas commettre un sacrilège. Les autres laïques refusèrent en invoquant le même scrupule. On fut obligé de recourir à deux prêtres, Antoine de Volterra et Étienne Bagnoni, qui, accoutumés à vivre dans l'église et à en accomplir eux-mêmes toutes les cérémonies, n'éprouvaient, pour les choses sacrées, ni respect ni crainte.

« Chacun était à son poste lorsque les Médicis entrèrent dans le temple, le 26 avril 1478, et se placèrent à quelque distance l'un de l'autre. La messe commença et, au moment de l'élévation de l'hostie, Antoine de Volterra mit la main gauche sur l'épaule de Laurent pour assurer mieux le coup qu'il lui portait de la droite. Cet attouchement fit lever Laurent; de son manteau autour du bras, il para le poignard, tira l'épée, ainsi que ses deux écuyers, et les prêtres s'enfuirent. Mais déjà Julien avait été tué par Bernard Bandini; François de Pazzi, qui avait voulu le frapper aussi, s'était blessé lui-même profondément à la cuisse. Bandini courut sur Laurent, qui se déroba à sa poursuite en s'enfermant dans la sacristie. Voyant le peuple en tumulte, et désespérant du succès, Bandini sortit de Florence et ne se crut en sûreté que lorsqu'il fut arrivé à Constantinople.

« Pendant ce temps, Salviati avait également échoué au palais de la Seigneurie. Il avait caché ses gens dans une chambre près de l'entrée, dont la porte fermait par un ressort qu'ils ne purent ouvrir. Séparé d'eux, il avait été trouver le gonfalonier, mais celui-ci, le soupçonnant, avait arrêté lui-même Jacques Bracciolini, caché près de la porte, et l'avait livré à ses gardes. Il se rendit bientôt maître de tous les conjurés, qui furent aussitôt poignardés et jetés par les fenêtres. L'archevêque Salviati, avec deux de ses cousins et Jacques Bracciolini, furent pendus aux balcons. Les deux prêtres qui avaient tenté de tuer Laurent furent mis en pièces. François, René et Jacques des Pazzi, arrêtés presque au même instant, furent pendus à côté du corps de l'archevêque; enfin, plus de soixante-dix citoyens furent exécutés dans les premiers jours; Bernard Bandini, livré par Mahomet II, fut exécuté. La conspiration des Pazzi coûta la vie à deux cents Florentins. » (Sismonde de Sismondi, *loc. cit.*, pages 112 à 119.)

Le gouvernement de Florence chargea Andrea del Castagno, peintre florentin, de représenter en peinture, sur la façade du vieux palais, tous ceux qui avaient pris part à la conspiration contre Laurent et Julien. Vasari dit qu'Andrea del Castagno exécuta cette peinture avec tant de force et de vérité, qu'il représenta tous les personnages pendus par les pieds dans des attitudes si variées et si belles, que cet ouvrage attira l'admiration des connaisseurs, excita la curiosité de toute la ville, et valut à son auteur le surnom d'Andrea des *pendus*. (Cf. *Florence et ses vicissitudes*, par Delécluze.)

2. — C'est cette dernière assertion de Vasari qui a fait attribuer à Pollaiuolo une médaille d'Innocent VIII, au revers IVSTITIA. PAX. COPIA, trouvée dans le tombeau de ce pape. Ce tombeau est précisément de Pollaiuolo. Il y a si peu d'analogie entre le style de cet artiste et celui de la médaille d'Innocent VIII que nous avons préféré la classer dans le groupe des médaillons anonymes sur lesquels sont reproduits les traits de ce souverain pontife.

MÉDAILLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

2. **LAVRENTIVS MEDICES.** Tête nue à droite, identique à celle de Laurent sur la médaille précédente.
℟. **OB CIVES SERVATOS.** Personnage casqué, armé d'une lance et tenant une palme, entouré de trois hommes assis à terre; à l'exergue : **AGITIS IN FA-TVM**, en deux lignes.
D. 32. Br. Pl. V, 4. (Cabinet de France.)

Le revers est inspiré de la médaille de Trajan reproduite ci-dessous.




Gr. bronze de Trajan.

DELLA ROBBIA

FRA LUCCA OU FRA AMBROGIO

(1468 † ?) (1470 † ?)



NDREA DELLA ROBBIA, né le 28 octobre 1435 et mort en 1525, était neveu du premier Luca della Robbia, né vers 1400 et décédé le 22 septembre 1482. Andrea avait épousé Giovanna, fille de Lorenzo Paoli, qui lui donna sept fils, dont les deux aînés Paolo et Mario entrèrent au couvent de Saint-Marc à Florence. Marco fit profession sous le nom de frère *Luca* et Paolo sous celui de frère *Ambrogio* [1]. Ils n'en continuèrent pas moins leur état de sculpteur et de *plastico* (d'émailleur) comme leur père et leurs cinq autres frères : Giovanni, Francesco, Luca II, Antonio et Girolamo ; ce dernier, né en 1488, vint se fixer en France, y épousa Louise Matthieu et y mourut le 4 août 1566. M. Milanesi retrouve sa descendance jusqu'en 1629. Jal, dans la seconde édition de son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire,* Paris, H. Plon, 1872, donne des détails circonstanciés et fort curieux sur les enfants et petits-enfants de Girolamo ; une de ses filles, nommée Constance, épousa *Ascanio,* sieur de Beaulieu, orfèvre du roi Henri II. Cet Ascanio, dont la trace se perd en 1566 et dont nous connaissons une fort belle médaille, ne serait-il pas Ascanio de Tagliacozzo que Benvenuto Cellini amena en France et y laissa ?

Enfin le frère de Constance, Pier Francesco, fils de Girolamo par conséquent, devenu *noble homme Pierre-François de la Robye seigneur de Puteaux, contreroleur du domaine du Roy en ses villes et prevostés et vicomté de Paris,* épousa le 26 décembre 1574, à l'église Saint-Paul, *Françoise Choart de Buzenval,* sa voisine de campagne, fille de Robert Choart, avocat au Parlement. Son premier fils, Jérôme, né le 10 mars 1576, eut pour parrain Eustache Choart, seigneur de Buzenval.

Omer Talon, mort à quatre-vingts ans en 1618, aïeul du célèbre avocat général de ce nom, avait épousé une *Suzanne Choart de Buzenval.*

1. — « ... il quale (Andrea) lasciò due figliuoli frati in San Marco, stati vestiti dal reverendo Fra Girolamo Savonarola, del quale furono sempre quei Della Robbia molto divoti, e lo ritrassero in quella maniera che ancora oggi si vede nelle medaglie. » (VASARI, éd. Milanesi, tome II, pages 181 et 182.)

Ces médailles fondues sont d'un diamètre de deux *soldi e un picciolo,* mesure florentine ; le portrait de Savonarole est de profil avec l'inscription circulaire : *Hieronymus Sav. Fer. Vir. doctiss. ordinis Praedicharum* (sic) ; sur le revers, dans le bas, une ville avec beaucoup de tours (probablement Florence), et en haut un bras armé d'un poignard, la pointe en bas, et autour l'inscription : *Gladius Domini sup. teram* (sic) *cito et velociter.* (VASARI, *op. cit.*, p. 182, note 1.)

Ainsi les Della Robbia se trouvèrent alliés à l'une des plus illustres familles de la magistrature française.

Fra Ambrogio (Paolo Della Robbia) était né le 6 avril 1468. La date de son décès n'est pas indiquée dans l'arbre généalogique dressé par M. Milanesi. (Vasari, II, 187.)

Les *Della Robbia* avaient des armes; leur écu était coupé et portait en tête (?) une montagne, et au bas un poignard en fasce, la pointe tournée à gauche. (A. Jal, *loc. cit.*, page 1067). L'écu donné par M. Milanesi diffère de la description de Jal en ce que la montagne est en bas et le poignard en haut.

SAVONAROLE

(1452 † 1498)



Savonarola (Fra Girolamo) naquit à Ferrare le 21 septembre 1452[1], de *Niccolò Savonarola*, banquier[2], et d'Elena di Antonio Bonacossi[3]. Il prit l'habit de Saint-Dominique en 1475 et entra au couvent des Dominicains de Saint-Marc de Florence, en 1489, Par ses fougueuses prédications contre les scandales de la cour de Rome, par sa hardiesse à dénoncer les usurpations du Saint-Siège, par ses prophéties qui presque toutes se réalisèrent, par son amour ardent de la liberté, par sa haine du joug des Médicis, par son intégrité et la pureté de ses mœurs il devint un des personnages les plus populaires et les plus influents de Florence. En 1494, les partis contraires à Pierre II, fils de Laurent le Magnifique[4], l'envoyèrent demander à Charles VIII, alors à Pise, la restitution de cette ville aux Florentins[5]. Il favorisa les intérêts de Charles VIII qu'il croyait appelé à régénérer l'Italie. Cependant il lui prédit qu'il allait être frappé dans sa famille, et en effet il perdit ses enfants; il annonça également la mort prochaine du roi.

1. — Le 23 mai 1867, on inscrivit sur une plaque de marbre placée sur la façade de l'ancien palais Strozzi, à Ferrare : PRESSO — A QVESTO PALAZZO CHE FV DEGLI STROZZI — ERA LA CASA OVE NACQVE — F. GIROLAMO SAVONAROLA — NEL XXI SETTEMBRE MCCCCLII. (Luigi Napoleone cav. Cittadella, *la Nobile Famiglia Savonarola*, Ferrara, 1867, page 34.)

« Un autheur digne de foy a remarqué que *Hierosme Savonarole* nâquit à Ferrare, l'an mil quatre cent cinquante-deux, le vingt-unième de Septembre, à cinq heures après-midy, Venus et Saturne estant joints, et la lune au méridien de son hémisphère; & quelques Astrologues ont reconnu dans cette constellation l'ambition qui porta ce Moine à vouloir passer pour un Prophète dans l'esprit du peuple; qui, en effet, avait conceu une haute opinion de sa vertu et de sa profonde doctrine. » (Florimond de Remond, cité par Isaac Bullart, dans son *Académie des sciences*, etc., tome II, page 4.)

2. — *Civis et campsor Ferrariae*, d'après un acte notarié d'Antenor Balbi, du 10 décembre 1472, Nicolò fut plusieurs fois *Savio* del Maestrato comunale, il était en fonctions l'année 1482 (Ancien Registre des Archives municipales, note N). Sa femme fut *Elena di Antonio Bonacossi*. (L.-N. Cittadella, *loc. cit.*, p. 15.)

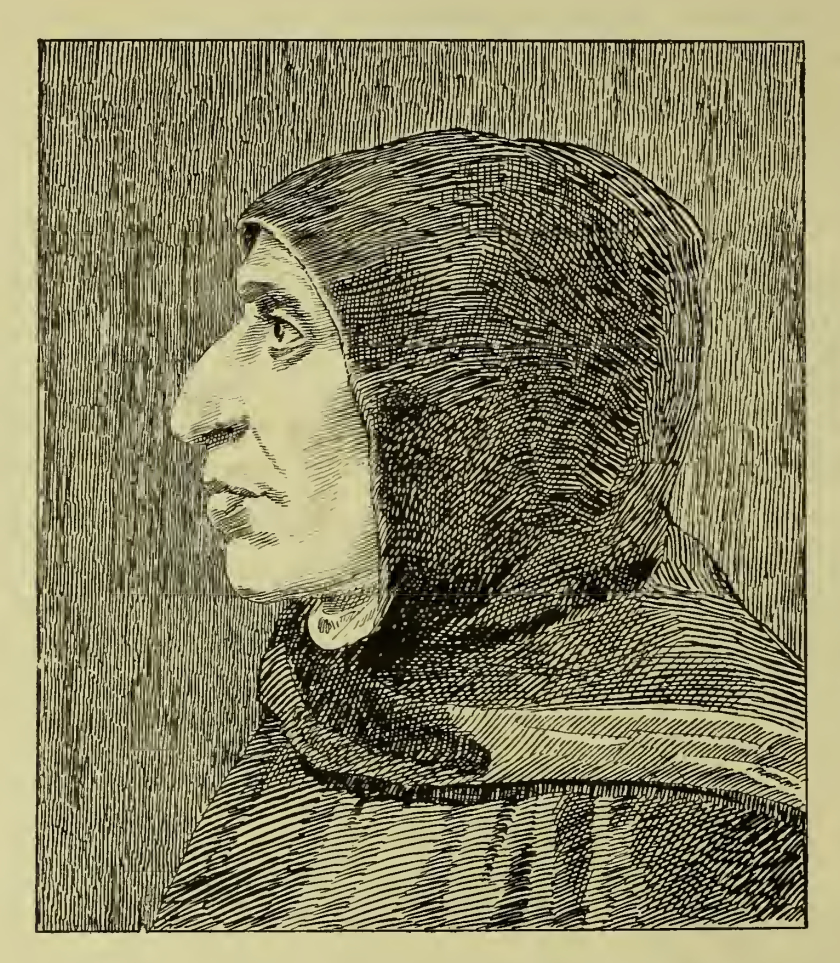
3. — Che Girolamo poi fosse pur figlio di Nicolò e di Elena Bonacossi, lo comprova specialmente la lettera scritta da Bologna al padre nel 25 Aprile 1475. — Nobili et egregio viro *Nicolao Savonarola parenti optimo; Ferrariae*. (L. N. Cittadella, *loc. cit.*, p. 16.)

4. — Si grande était la réputation de sainteté de Savonarole, que Laurent le Magnifique, dont il était l'ennemi, le fit demander à son lit de mort (avril 1492), pour en obtenir l'absolution. Savonarole ne lui refusa ni ses consolations ni ses exhortations, il lui demanda s'il était décidé à rester attaché à la vraie religion; Laurent répondit affirmativement. Ensuite Savonarole exigea qu'il restituât le bien mal acquis. Laurent hésita un moment, puis il répondit : « Je le ferai, ou si cela n'est pas en mon pouvoir, je le prescrirai à mes héritiers. » Enfin, Savonarole le somma de rendre à sa patrie la liberté et son ancienne indépendance. Laurent ne voulant pas consentir à cette restitution, Savonarole le quitta sans lui donner l'absolution.

Cette anecdote tirée de l'*Histoire de Savonarole*, par Jean-François Pic de La Mirandole, est réfutée par W. Roscoe, dans sa *Vie de Laurent le Magnifique*, tome II, page 294, mais elle est reconnue vraie par Sismonde de Sismondi, dans l'*Histoire de la liberté en Italie*, tome II, page 131.

5. — Le discours de Savonarole, qui engageait le roi à

Le 2 décembre 1494, il fit remplacer le gouvernement de la *Balie*[1] par un conseil où tous les citoyens étaient admis[2]. Dans son zèle pour la réformation de l'Église romaine il s'adressa à l'empereur Maximilien Ier et aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, pour demander la convocation d'un concile qui déposerait Alexandre VI et aviserait aux réformes nécessaires. Aussitôt le pape excommunia Savonarole et lui interdit la prédication; Fra Girolamo déclara ne pas se soumettre au jugement d'un tribunal corrompu et continua ses prédications avec plus de véhémence qu'auparavant. Le pape mettant à profit la rivalité qui existait entre les Dominicains et les Augustins envoya prêcher à Florence, contre Savonarole, dans l'église de Sainte-Croix, un frère mineur observantin nommé François de la Pouille : « S'il est saint, dit l'homme du pape, qu'on élève



Jérôme Savonarole. — D'après une peinture au couvent de Saint-Marc, à Florence. Attribué à Fra Bartolommeo della Porta.

un bûcher et je suis prêt à y entrer avec lui; je suis sûr d'y périr, mais je fais le sacrifice de ma vie si je puis à ce prix précipiter dans l'enfer un hérésiarque qui déjà y a précipité tant d'âmes. » Savonarole repoussa cette proposition, mais son disciple Domenico Bonvicini[3] l'accepta; le pape informé se hâta d'écrire pour l'approuver[4]. Un échafaud fut dressé le 7 avril 1498, sur la place publique de Florence, le jour même où Charles VIII expirait à Amboise à la suite d'un accident. Deux piles de grosses pièces de bois, entremêlées de

se montrer miséricordieux et à oublier les offenses qu'il croirait avoir reçues, le surprit plus qu'il ne le toucha; il se contenta de répondre qu'il n'avait jamais eu l'intention de faire du tort aux Florentins, qu'il ne demandait d'eux que le libre passage qui lui avait été promis. (Cf. De Cherrier, *Hist. de Charles VIII*, tome II, page 11.)

1. — *Balie*, commission extraordinaire créée par le peuple dans une assemblée générale.

2. — Cf. Sismonde de Sismondi, *op. cit.*, tome II, pages 150 et suivantes.

3. — « Trois choses me sont chères en ce monde, disait Domenico, le Sacrement de l'Autel, l'Ancien et le Nouveau Testament et Jérôme Savonarole. Il n'est pas besoin que Savonarole entre dans les flammes, le moindre de ses disciples suffit à faire ce miracle, Dieu me sauvera tout aussi bien. » (Michelet, *Renaissance*, page 86.)

4. — « Un athée affectant d'attendre un miracle pour sauver un saint. » (Michelet, *loc. cit.*, p. 86.)

fagots et de bruyères, s'étendaient sur une longueur de quatre-vingts pieds, chacune avait quatre pieds d'épaisseur et cinq pieds de hauteur; une étroite ruelle de deux pieds de largeur les séparait; c'était le chemin que, pendant l'incendie, au milieu des flammes intenses, les deux moines devaient parcourir d'un bout à l'autre [1].



Supplice de J. Savonarole, le 23 mai 1498, sur la place publique de Florence.
(Peinture sur bois dans le couvent de Saint-Marc, à Florence.)

Une foule immense remplissait la place, les fenêtres, les toits étaient garnis de spectateurs. La Loggia des Lanzi partagée par une cloison reçut les deux ordres de moines. A un instant donné ils se dirigèrent en deux files vers le bûcher et en psalmodiant. Les Dominicains portaient avec eux le saint sacrement que Savonarole remit au moment suprême à Bonvicini. Les Franciscains s'opposèrent à ce que l'hostie consacrée fût exposée à brûler. Savonarole ne voulut pas permettre que son disciple se séparât du Dieu dont son salut dépendait. Pendant ces discussions qui durèrent longtemps, un violent orage éclata sur la ville, une pluie torrentielle inonda les spectateurs et les dispersa; il était devenu impossible d'allumer le bûcher. Savonarole et ses partisans, hués, poursuivis par la multitude, eurent de la peine à regagner le couvent de Saint-Marc où ils se réfugièrent. Le lendemain matin Savonarole et deux de ses plus zélés partisans, Dominique Bonvicini et Silvestre Maruffi, furent jetés en prison. Alexandre VI envoya de Rome des juges avec l'ordre de les condamner à mort. Les trois moines furent brûlés vifs le 23 mai 1498 [2].

1. — (Cf. Sismonde de Sismondi, *loc. cit.*, page 155.)

2. — « Le 23 mai, un bûcher fut dressé sur la place,

MÉDAILLES DE SAVONAROLE

1. HIERONYMVS · SAVᴼNAROLA · FERRARIENSIS · ORDINIS · PRAEDICATORVM · VIR · DOCTISSIMVS. Buste à gauche de Savonarole, tenant un crucifix entre ses deux mains.

℟. GLADIVS · DOMINI · SVPER · TERRAM · CITO · ET · VELOCITER-SPIRITVS · DOMINI · SVPER · TERRAM · COPIOSE · ET · HABVNDANTER · Le champ est partagé en deux parties égales par un diamètre vertical. A droite le Saint-Esprit, sortant des nuages, répand ses rayons sur Florence; à gauche, une main céleste armée d'un glaive.

D. 89. Br. Pl. VI, 5. (British Museum.)



Portrait de J. Savonarole béatifié. Fac-similé d'une gravure de Marc-Antoine.
(Cabinet d'Estampes au British Museum.)

1 *bis*. FRATER · IERONIMVS · SAVONAROLA. Buste à droite de Savonarole, tenant un crucifix.

℟. GLADIVS DOMINI · SVPER · TERRAM-SPIRITVS · DOMINI · CITO · VELOCITER · SVPER TERRAM. Même sujet que celui du revers précédent.

D. 84. Br. (Musée de Ferrare.)

un pieu et une potence; le bûcher, soigneusement arrosé d'huile et de poudre, pour brûler rapidement. On amena Savonarole, l'intrépide et fidèle Domenico, et un autre, Silvestre Maruffi, qui avait persévéré et voulu mourir pour sa foi. On les lia autour du pieu pour le premier supplice, la risée, la malédiction... le bourreau les dégrada en leur arrachant la robe ecclésiastique. Savonarole pleura, dit-on, sur cette robe dans laquelle il avait vécu tant d'années digne et pur avec la bénédiction d'une telle intimité de Dieu. Il demandait l'hostie et ne l'espérait pas. Mais le pape, consulté d'avance, et qui savait parfaitement qu'on allait faire mourir un saint, avait répondu qu'on pouvait la lui donner tant qu'il voudrait. Il fut exécuté le dernier. Des ordres sévères étaient donnés pour que ses cendres recueillies fussent jetées dans l'Arno. Mais les soldats qui gardaient le bûcher en pillèrent les reliques eux-mêmes. Ils ne purent empêcher que d'autres n'approchassent, et le cœur, ce cœur plein de Dieu et de la patrie, se retrouva entier dans la main d'un enfant. » (MICHELET, *loc. cit.*, pages 95 et 96.) Jean-François Pic de La Mirandole fait de Savonarole un saint à prodiges : il assure que le cœur de ce saint personnage fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades et chasse les démons. Il ajoute

2. PORTIO · MEA · IN · TERRA · VIVENTIVM. (Psalm. CXLI, 6). Buste à gauche de Savonarole, revêtu de l'habit de son ordre.

℟. ✠ POST · GLADIVM · SPiritvS · DOmiNI · SVPer TERRAM. Au-dessus de la ville de Florence, à gauche, une main céleste armée d'un glaive; à droite, le Saint-Esprit sur des rayons.

D. 50. Br. Pl. VII, 4. (Musée de Milan.)

3. HIERONYMVS · SAVonarola · FERrariensis · VIR · DOCTISSimvS · ORDINIS · PRaEDICHATORVM. Buste à gauche de Savonarole.

℟. GLADIVS · DOMINI · SVPer · TERRAM · CITO · ET · VELOCITER. Une main céleste armée d'un glaive nu menace la ville de Florence.

D. 95. Br. Pl. VII, 1. (Cabinet G. Dreyfus.)

4. HIERONYMVS · SAVonarola · FERrariensis · VIR · DOCTISSimvS · ORDINIS · PRaEDICHAtoRVM. Buste à gauche de Savonarole.

℟. GLADIVS · DOMINI · SVPer · TERRaM · CITO · ET · VELOCITER. Une main céleste armée d'un glaive nu menace la ville de Florence.

D. 61. Br. Pl. VII, 2. (Cabinet G. Dreyfus.)

5. FRater · HIERONIMvS · SAVONAROLA · FERraRIENSIS · ORDinis · PRAEDICatorvm · Buste à gauche de Savonarole.

S. ℟. D. 65. Plomb. Pl. VI, 6. (Cabinet G. Dreyfus.)

6. HIERONYMVS · SAVonarola · FERrariensis · VIR · DOCTISSimvS · ET · PROPHETA · SANcTISsiMVS · Buste à gauche de Savonarole.

℟. SVPer · TERraM · CITO · ET · VELOCiTER · GLADIVS · DOMINI. Une main céleste, armée d'un glaive nu menace la ville de Florence.

D. 63. Br. Pl. VII, 3. (Cabinet de France.)

6bis. HIERONYMVS · Savonarola · FERRARIENSIS · ORDinis · PRAEDICATorvm · PROPHETA. Buste à gauche de Savonarole.

℟. En tout semblable au précédent.

D. 59. Br. (Musée de Ferrare.)

Deux prototypes seulement ont servi pour les médailles de Savonarole, l'une est celui de la cornaline des Uffizi par Giovanni delle Corniole. Le second est celui des bronzes attribués à l'un des della Robbia. Sur ceux-ci, le capuchon laisse à découvert une mèche de cheveux; dans la cornaline, il est plus avancé sur le front, les cheveux sont complètement invisibles. Il y a encore une différence sensible dans la façon dont les plis des vêtements sont ajustés.

qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. (Chaudin et Deslandes.)

M. L.-N. Cittadella, dans sa brochure déjà citée, donne une bibliographie biographique de Jérôme Savonarole; elle ne comprend pas moins de soixante-dix-sept numéros.

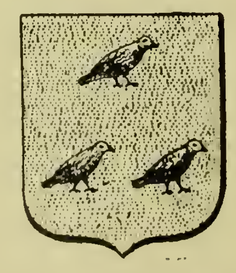
Voir aussi le livre de M. Perrens (*J. Savonarole*, Paris, 1853, 2 tomes in-8; Villari, *Jérôme Savonarole et son temps*, trad. Gustave Gruyer, Paris, 1874, 2 tomes in-8; du même M. G. Gruyer, l'étude si intéressante intitulée : *les Illustrations de Savonarole publiées en Italie, au XVe et au XVIe siècle* et *les Paroles de Savonarole sur l'art*, Paris, 1879, petit in-folio; enfin le chapitre VII des *Précurseurs de la Renaissance*, par M. Eugène Müntz, consacré tout entier à Savonarole.

Les pièces n°s 1 et 1 *bis*, sur lesquelles Savonarole est représenté à mi-corps et tenant un Christ, sont identiques, quant au buste, avec les n°s 2 à 6 *bis* inclusivement. Elles doivent



Vue du Cloître du Couvent de Saint-Marc, à Florence.

être de la main d'un même artiste. C'est pourquoi nous les avons rangées parmi celles qui peuvent être données à l'un des Della Robbia.



Armes de J. Savonarole, d'après sa généalogie, par Luigi Napoleone, cav. Cittadella. (Florence, 1867.)

GIOVANNI DELLE CORNIOLE

GIOVANNI DI LORENZO DI PIETRO DELLE OPERE

(1470 † 1516)



IOVANNI DELLE CORNIOLE, graveur en pierres fines, naquit à Pise vers 1470, de Lorenzo di Pietro, ouvrier en soie, métier qui valut à la famille le surnom *delle opere*[1]. Son premier maître aurait été Antoine de Pise[2]; il se fixa à Florence vers 1488[3] où il devint l'un des meilleurs élèves de Pietro di Neri Razzanti, célèbre graveur en pierres dures de cette époque, que la Seigneurie avait exempté d'impôts pendant dix ans, à la condition qu'il s'établirait à Florence et y enseignerait l'art de graver les pierres précieuses.

En 1495[4], on l'adjoignit au père de Baccio Bandinelli, Michelangelo di Viviano, et à Silvestre d'Antonio dell' Avacchia, orfèvres et joailliers, pour faire l'estimation des joyaux et des pierres précieuses laissées par Laurent le Magnifique.

On le trouve en janvier 1504 faisant partie d'une commission chargée d'indiquer un emplacement convenable pour y installer le David en marbre de Michel-Ange[5].

L'année suivante, au mois de juin, il est, avec Lorenzo di Credi et le Pérugin, l'un des juges du concours qui eut lieu entre Monte del Fora et David del Ghirlandajo pour des travaux de mosaïque à exécuter dans la cathédrale de Florence[6].

Le 6 janvier 1516, il fit son testament auquel il ajouta un codicille le 27. Il est probable qu'il mourut cette même année[7].

1. — « Imparò da questi, per mezzo del Magnifico Lorenzo, questa virtú dell' intaglio in cavo un giovane fiorentino, chiamato Giovanni delle Corgniuole, il quale ebbe questo cognome, perchè le intagliò eccellentemente, come fa testimonio infinite che se ne veggono di suo, grandi e piccole; ma particolarmente una grande, dove egli fece dentro il ritratto di Fra Girolamo Savonarola, nel suo tempo adorato in Fiorenza per le sue predicazioni; ch'eva rarissimo intaglio. » (VASARI, éd. Milanesi, tome V, p. 368.)

2. — « Pare que Giovanni nascesse poco dopo il 1470 in Pisa, dove suo padre alloro e poi dimorò; e che quivi nella su fanciullezza fosse introdotto nell' arte d'intagliare corniole ed altre pietre dure da quell' Antonio Pisano, celebrato dal Palmieri e dal Volterrano, come eccellente a' suoi giorni in quella professione. » (VASARI, *loc. cit., ibid.*)

3. — « Come si rileva dalla sua portata al Catasto di quell' anno (quartiere San Giovanni, gonfalone Drago). » (VASARI, *ibid.*)

4. — « Nel 1495, in compagnia di Michelangelo di Viviano padre di Baccio Bandinelli e di Silvestre d'Antonio dell' Avacchia, orefici e giojellieri, stimó le gioje ed altre pietre preziose degli eredi di Lorenzo il Magnifico. » (VASARI, *ibid.*) « ... Le 1er décembre, le magistrat fixe la rétribution des artistes chargés de l'estimation de ces richesses; parmi eux nous remarquons Michelangelo di Viviano, l'ami de Pierre de Médicis, et Giovanni delle Corniole. » (Eug. MÜNTZ, *Dispersion du Musée des Médicis, op. cit.*, page 217.)

5. — (VASARI, *éd. cit.*, tome VII, page 346.)

6. — (VASARI, *éd. cit.*, tome V, page 368, note 1.)

7. — Dans ce testament, Giovanni dit que tout ce

MÉDAILLES DE SAVONAROLE

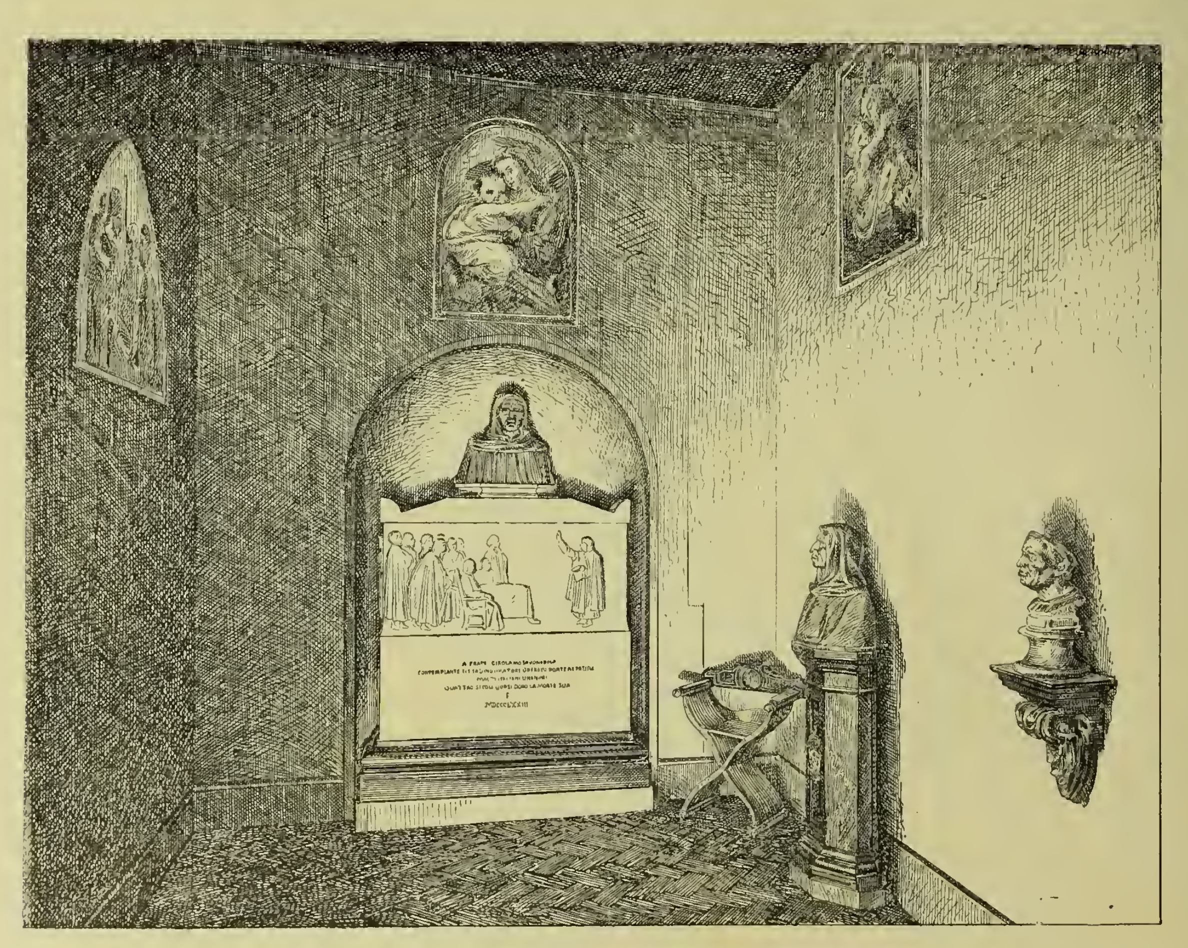
Pour sa biographie, voir page 65

1. Frater · HIERONYMVS · SAVONAROLA · ORDINIS · PRAEDICATorvm · Buste à gauche. Sans revers.

D. 90. Br. Pl. VII, 5. (Galerie des Offices à Florence.)

2. HIERONYMVS · SAVONAROLA · ORDinis · PRaEDicatorvm · PROPHETA · VIR · ET · MARTYR · Buste à gauche de Savonarole.

Sans revers. 31 × 40. Cornaline. Pl. VII, 6. (Galerie des Offices à Florence.)



Cellule de J. Savonarole au couvent de Saint-Marc, à Florence.

Le n° 2 est l'empreinte de la célèbre cornaline, du Musée des Offices, qui passe à juste titre pour une des plus belles pierres gravées modernes et dont l'auteur était l'un des plus fervents admirateurs du fameux dominicain.

qu'il possède de biens il le doit à son frère François, qui lui a constamment servi de père. Il enseigna son art à son neveu Camillo qui mourut jeune en 1529. (Vasari, *éd. cit.*, tome V, page 369, note 1.)

MÉDAILLEUR ANONYME DE MAHOMET II

Parmi les monuments iconographiques les plus curieux du Cabinet de France, on doit placer en première ligne une médaille d'argent, probablement unique, à l'effigie de Mahomet II jeune.

Bertoldo di Giovanni, Gentile Bellini et Costanzo ont également modelé le portrait du célèbre sultan, mais ces trois artistes l'ont représenté vers la fin de sa vie.

Notre pièce, sans nom d'auteur, fondue et ensuite ciselée, montre Mahomet II âgé de vingt-cinq à trente ans; elle aurait donc été exécutée de 1455 à 1460 environ, c'est-à-dire vers l'époque à laquelle Matteo de' Pasti fut demandé par Mahomet II lui-même à Constantinople pour faire son portrait.

Mais comme on n'a rencontré, jusqu'à présent, aucun document relatif au séjour de Matteo dans cette ville, peut-être doit-on présumer que le voyage projeté ne s'est pas effectué; dans tous les cas, l'absence de signature empêchant de donner en toute sécurité, à l'artiste préféré de Sigismond Pandolphe Malatesta, la seule médaille qui nous fasse connaître les traits de Mahomet II dans la fleur de sa jeunesse, nous l'avons rangée, d'après la date probable de sa fabrication, en tête des médailles connues du même personnage.

MAHOMET II

(1430-1451 † 1481)



AHOMET II, neuvième empereur ottoman[1], né à Andrinople le 24 mars 1430, est une première fois proclamé empereur à l'âge de treize ans[2] par suite de l'abdication volontaire d'Amurath II, son père, qui se retira à Magnésie. Quatre mois ne s'étaient pas écoulés, qu'Amurath II se saisit de nouveau du pouvoir et en écarta son fils. Amurath mourut le 9 février 1451; trois jours après Mahomet II remonta sur le trône.

Le 2 avril 1453, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, il met le siège devant Constantinople qu'il emporte d'assaut le 29 du mois suivant[3]. Il soumit bientôt, sans éprouver de résistance sérieuse, la Thrace et la Macédoine. En Albanie ses généraux furent constamment défaits par

1. — I. OTHMAN, 1299 + 1326, fils de Togrul, émir du dernier sultan d'Iconium.
II. ORKHAN, 1326 + 1360, fils d'Othman.
III. AMURAT I, 1360 + 1389, fils d'Orkhan.
IV. BAJAZET I, 1389 + 1403, fils d'Amurat.
V. SOLIMAN I, 1403 + 1410, fils aîné de Bajazet I.
VI. MUSATCHELEBI, 1410 + 1413, 2e fils de Bajazet I.
VII. MAHOMET I, 1413 + 1421, 3e fils de Bajazet I.
VIII. AMURAT II, 1421 + 1451, fils aîné de Mahomet I.
IX. MAHOMET II, 1451 + 1481, fils d'Amurat II.

2. — A l'âge de 15 ans, en 1445, suivant l'*Art de vérifier les dates*.

3. — Constantin XII Paléologue, dernier empereur d'Orient, fut tué en combattant. La ville fut livrée au pillage et saccagée pendant trois jours. Fondée par

Scanderberg[1]. Au mois de juillet 1456 il assiège Belgrade; Huniade (Jean Corvin), voïvode de Transylvanie et général de Ladislas I[er] roi de Hongrie, le force à se retirer après lui avoir infligé une perte d'environ quarante mille hommes, dans une bataille rangée, sur les bords du Danube. Huniade mourut le 10 septembre de la même année[2].

Mahomet II s'empare du Péloponèse en 1458 et de l'Albanie en 1477; il échoue devant Rhodes en 1480[3] et se rend maître, le 25 août 1480, de la ville d'Otrante[4]. Il se proposait d'envahir l'Italie lorsque la mort le surprit dans une bourgade de Bithynie près de Nicomédie, le 2 juillet 1481[5]. Il était dans sa cinquante-deuxième année[6].

MÉDAILLE DE MAHOMET II

· MAGNVS · PRINCEPS · ET · MAGNVS · AMIRAS · SVLTANVS · DOMINVS · MEHOMET. (Le Grand Prince et Grand Émir, Sultan et Seigneur Mahomet.) Buste jeune à gauche, une légère moustache à peine indiquée rejoint un collier de barbe naissante; la tête de profil est coiffée d'un turban plat, orné d'une aigrette et descendant jusqu'aux sourcils; le derrière de la tête, resté à découvert, est entièrement rasé. Mahomet II est revêtu d'une plisse en étoffe damassée et fermée sur la poitrine par trois boutons.

℞. ✠ IEHAN · TRICAVDET · DE · SELONGEY · A · FEYT · FAIRE · CESTE · PIECE (en lettres creuses). Sur un champ circulaire saillant, trois têtes d'aigles à gauche, deux et une.

D. 87. Argent. Pl. VIII, 1. (Cabinet de France.)

Dans le *Magasin pittoresque* de 1868, page 128, est inséré un article sur cette médaille

Constantin le Grand, qui en avait fait la dédicace le 11 mai 330, elle tomba entre les mains des Turcs le 29 mai 1453, après avoir été 1.123 ans et 18 jours le siège des empereurs grecs, dont le premier et le dernier portaient le nom de Constantin. De même que l'empire d'Occident avait été fondé et perdu par deux empereurs du même nom : Auguste, 31 avant J.-C., Augustule, 475 de notre ère.

1. — Georges CASTRIOT, surnommé Scanderberg, né en 1404, donné en otage à Amurat II, par son père, roi d'Albanie, servit d'abord chez les Turcs. Son père étant mort en 1432, il noua des relations avec ses compatriotes et se fit élire roi d'Albanie. Il battit tous les généraux musulmans envoyés contre lui. Il conclut, en 1461, la paix avec Mahomet II. A la prière du pape Pie II, il passa au service de Ferdinand I, roi de Naples, alors en guerre contre les partisans de la maison d'Anjou. Il mourut le 17 janvier 1467. (Voir dans notre fascicule de FRANCESCO LAURANA, page 25, la biographie de Jean d'Anjou.)

2. — Calixte III institua la fête de la Transfiguration en mémoire de la levée du siège de Belgrade par les Mahométans. Jean Huniade eut pour fils le roi de Hongrie Mathias Corvin.

3. — L'an 1480, le 23 mai, Mischa Paléologue, chrétien renégat, assiège Rhodes avec une flotte de cent soixante vaisseaux et une armée de terre de cent mille hommes. La place fut entièrement démantelée par l'artillerie des Turcs, et cependant, le 19 août, ces derniers sont mis en fuite, laissant neuf mille morts et emmenant quinze mille blessés. (*Art de vérifier les dates*, t. I, p. 525.)

4. — « Le 28 juillet 1480, cent vaisseaux turcs jettent « l'ancre devant Otrante. Une armée d'Osmanlis débarque sans opposition et emporte la ville d'assaut « après quatorze jours de siège. Des cruautés inouïes « furent commises. Le commandant de la garnison, « l'archevêque et son clergé périrent dans d'affreux « supplices. Plus de la moitié des habitants furent massacrés et dans le reste on choisit les plus valides pour « les emmener en esclavage... Une garnison de sept « mille hommes, laissée à Otrante, fut enfermée dans « la ville qu'assiégea le duc de Calabre, Alphonse, fils « du roi de Naples Ferdinand I. Otrante, n'ayant pu « être secourue, capitula le 10 août 1481, quelques « jours après que les assiégés eurent reçu la nouvelle « de la mort de Mahomet II. » Des médailles commémoratives de cet évènement ont été exécutées par Andrea Guaccialotti ; elles sont aux effigies de Sixte IV et d'Alphonse, duc de Calabre. (Cf. DE CHERRIER, *Hist. de Charles VIII*, t. I, page 335-336.)

5. — « Heureusement pour les chrétiens, un accès de colique enleva Mahomet, le 15 Dgioumadi (2 juillet 1481), dans la 53[e] année de son âge. » (*Art de vérifier les dates*, tome I, page 500.) Le 8 mai, suivant d'autres.

6. — Il parlait le grec, l'arabe, le persan, il entendait le latin, avait un goût très prononcé pour les arts du dessin; son immense ambition était servie par un courage contenu et une politique sans scrupule. Il se montra très généreux envers les savants et les artistes qu'il fit venir à Constantinople des divers points de l'Italie. Il ne paraît pas cependant que ces aspirations civilisatrices aient adouci aussi peu que ce soit ses instincts naturellement cruels, mais il faut aussi remarquer que les actes de barbarie reprochés avec tant de justice à Mahomet, pouvaient l'être également à la plupart des princes chrétiens de son temps.

accompagné d'un excellent dessin. L'auteur s'efforce de démontrer que le personnage représenté n'est pas Mahomet II, ou si c'est lui, qu'il n'est pas ressemblant parce que ses traits n'ont rien de ceux bien connus du Mahomet II des médailles de Gentile Bellini et de Costanzo. Mais on ne saurait oublier que Gentile Bellini peignit Mahomet II en 1479 et fit sa médaille en 1480, un an avant le décès du sultan, et que le bronze de Costanzo est daté de 1481, de l'année même de la mort de Mahomet II.

Il est évident que Mahomet II arrivé au terme de sa carrière, usé, brisé, cassé, fini par les soucis et les passions, ne devait guère ressembler à ce qu'il était à l'âge de vingt-cinq à trente ans.

Cependant, si l'on compare la médaille anonyme avec les bronzes de Gentile et de Costanzo, on remarquera l'arcade sourcilière affectant une forme identique dans les trois pièces; si le menton a moins de saillie sur la première, c'est que, sur les deux autres, la barbe, plus fournie, se relève en pointe, et que la mâchoire, privée de dents, du sultan vieilli, laisse une distance moins considérable entre le nez et le menton.

Quant à la forme du nez, dont la bosse du milieu et la pointe sont plus accentuées sur les deux bronzes, indépendamment des déformations amenées par l'âge, il faut se rappeler que la pièce d'argent a été entièrement ciselée après la fonte, et, qu'en conséquence, le profil du nez a pu être légèrement altéré. Du reste, dans les trois pièces, les dimensions de cette partie du visage sont sensiblement les mêmes.

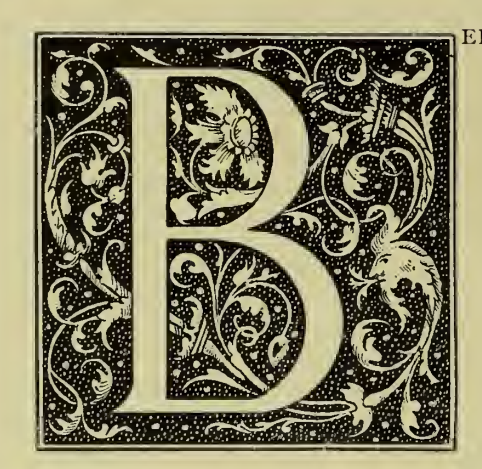
Nous terminerons en reproduisant la remarque suivante empruntée à M. A. Armand, dans ses *Médailleurs italiens des XVe et XVIe siècles,* t. I, p. 25 :

« Le travail de ciselure, que nous signalions comme ayant dû altérer le caractère du « modelé, n'est pas la seule opération dont cette pièce ait eû à souffrir. Le revers présente « un aspect insolite qui dénote tout un remaniement. La partie centrale, avec ses trois têtes « d'aigles, doit appartenir à la composition primitive; mais le renfoncement circulaire qui « l'entoure a dû être pratiqué plus tard, de manière à faire disparaître la légende en relief et « à y substituer la légende actuelle. Il serait curieux de savoir quel est ce « Jehan Tricaudet « qui a fait faire cette pièce », c'est-à-dire, à notre avis, qui l'a fait remanier. Les investi- « gations qu'a bien voulu faire, sur notre demande, M. Garnier, archiviste du département « de la Côte-d'Or, lui ont fait seulement constater l'existence d'un Jean Tricaudet, qui habi- « tait le bourg de Selongey en 1460. »

En résumé, le buste empreint sur la médaille d'argent présente tous les caractères d'un portrait fait d'après nature; malgré les remaniements dont elle a eu à souffrir elle a conservé le style et la facture des grands médailleurs du milieu du XVe siècle. D'ailleurs, si ce buste n'est pas celui de Mahomet II, ce ne serait pas davantage celui du troisième sultan de ce nom, qui régna de 1595 à 1603; à moins, ce qui est impossible, de reporter l'exécution de notre pièce au XVIIe siècle.

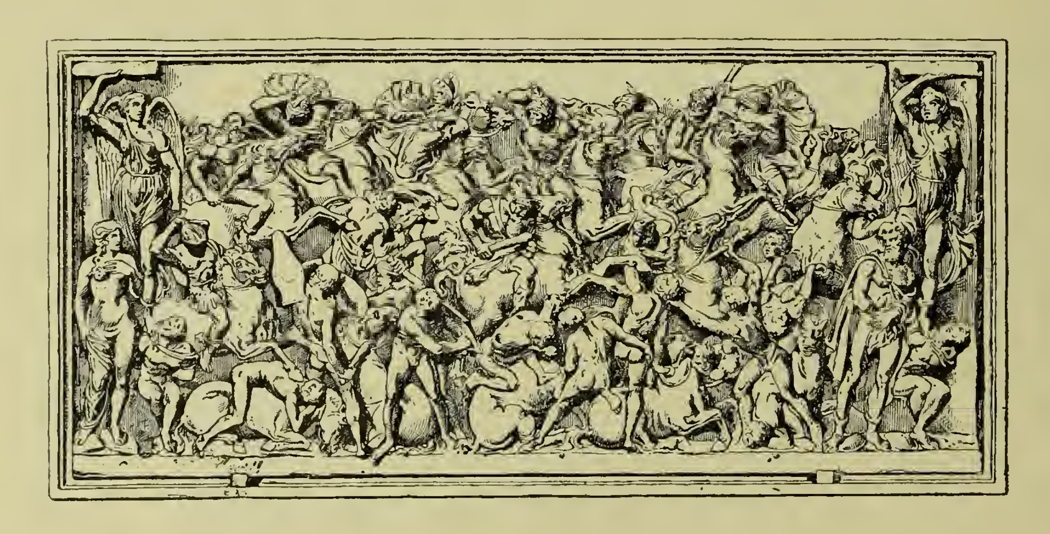
BERTOLDO DI GIOVANNI

(1420? † 1491 ou 1492)



BERTOLDO, sculpteur florentin, naquit vers 1420. Il eut pour maître Donatello[1] et, suivant Vasari, collabora à plusieurs de ses ouvrages. Les deux chaires en bronze de l'église San-Lorenzo à Florence, commencées par Donatello, furent terminées par Bertoldo[2]. On cite de lui des sculptures en bois[3], une statuette de Bellérophon en bronze[4] et surtout un bas-relief de même métal, représentant une bataille mythologique et actuellement au Musée national de Florence[5], enfin la belle médaille de Mahomet II, reproduite dans la huitième planche de ce fascicule.

Dans les dernières années de sa vie, Laurent le Magnifique le créa conservateur de ses



Bas-relief en bronze de Bertoldo. (Musée national de Florence.)

sculptures antiques déposées dans ses jardins de Saint-Marc et lui confia le soin de diriger les

1. — Donatello, sculpteur florentin, peut-être le plus grand de tous, né en 1386, mort le 13 décembre 1466. (Vasari, édition Milanesi, tome II, pp. 427 et 428.)

2. — « Ordino (Donatello) ancora i pergami di bronzo, dentrovi la Passione di Cristo; cosa che ha in sè disegno, forza, invenzione e abbondanza di figure e casamenti : quali non potendo egli per vecchiezza lavorare, finì Bertoldo suo creato, ed a ultima perfezione li ridusse. » (Vasari, édit. Milanesi, tome II, p. 416.)

3. — Deux enfants sculptés en bois, en 1485. (Milanesi et Pini, cités par Eug. Müntz, *les Précurseurs de la Renaissance*, page 188.)

4. — « Lo Belloforonte de bronzo, che ritiene el Pegaso, de grandezza de un piede, tutto ritondo, face de mano de Bertoldo, ma gettado da Adriano suo discipulo, et è opera nettissima e buona. » (Morelli, cité par Eug. Müntz, *loc. cit.*, p. 188).

5. — Donatello laissa en mourant une partie de ses

études des jeunes artistes qu'il entretenait à Florence. C'est dans cette première *École des Beaux-Arts*[1] que Michel-Ange, alors âgé d'environ quinze ans, fut admis sur la présentation du Ghirlandajo[2]. Bertoldo, suivant les uns, finit ses jours à Florence, au mois de décembre 1481, et selon d'autres à Poggio a Caiano, maison de campagne des Médicis, près de Florence, en septembre 1492[3].

MÉDAILLE DE MAHOMET II

(1430-1451 † 1481)

Pour la biographie, voir page 73

1. MAVMbET ASIAE AC TRAPESVNZIS MAGNAE QVE GRETIAE IMPERATOR · Buste à gauche de Mahomet II, coiffé d'un turban et revêtu d'une pelisse; autour du cou, un collier auquel est suspendu un croissant.

℟. Char triomphal à droite; les deux chevaux au galop sont conduits par un guerrier casqué portant un trophée sur l'épaule gauche (Mars ?). Au sommet du char un personnage, revêtu d'un manteau flottant, étend sa main gauche sur laquelle se dresse une statuette de la Victoire captive; dans sa main droite il tient l'extrémité d'un lien enveloppant trois captives nues placées à l'arrière du char. Derrière la captive de gauche : GRETIE ; au-dessus de celle du milieu : TRAPESVNTV, et derrière celle de droite : ASIE.

Dans la partie inférieure de la médaille, entre un homme couché armé d'un trident (Neptune ou l'Océan) et une femme également étendue sur le sol et tenant une corne d'abondance (la Terre ?), on lit, inscrit en cinq lignes : OPVS-BERTOLDI-FLORENTINI-SCVLTOR-IS.

D. 94. Br. Pl. VIII, 2. (Cabinet A. Armand.)

Par Empereur d'Asie, de Trébizonde et de Grande-Grèce, il faut entendre d'*Iconium*, de *Trébizonde* et de *Constantinople*, ou de l'ancien Empire grec.

objets d'art à Bertoldo, et Vasari raconte ainsi ce fait : Le Cose dell' arte lasció ai suoi discepoli : i quali furono Bertoldo, scultore fiorentino, che l'imitò assai, como si può vedere in una battaglia in bronzo d'uomini à cal vallo molto bella, la quale è oggi in guardaroba dei signor duca Cosimo (à présent au Musée national) Nann-d'Antonio di Banco, il Rossellino, Desiderio, e Vellano da Padoa.... » (Vasari, *loc. cit.*, pp. 423 et 424.)

1. — « Près du couvent de Saint-Marc, Laurent possédait un grand jardin dans lequel il y avait un Casino. Il y fit porter avec une foule de tableaux, de dessins et d'objets de prix, sa collection de sculpture : il la disposa dans les allées et les bâtiments. En même temps qu'il faisait travailler à la restauration des ouvrages qui la composaient, il en permit l'accès à de jeunes artistes d'espérance. Un vieux sculpteur (Bertoldo), disciple de Donatello, devint à la fois le directeur des praticiens qui mettaient les sculptures en meilleur état et le maître de ces élèves de choix. Ainsi se trouva formée ce que l'on pourrait appeler la *première École des Beaux-Arts*. » (Eug. Guillaume, Michel-Ange, *Gazette des Beaux-Arts*, 2e période, tome XIII, page 41).

« .... Era allora custode e capo di detti giovani Bertoldo scultore fiorentino, vecchio e pratico maestro, e stato già discepolo di Donato, onde ensegnava loro, e parimente aveva cura alle cose del giardino, ed a' molti disegni, cartoni e modelli di mano di Donato, Pippo (Brunellesco), Masaccio, Paulo Uccello, Fra Giovanni, Fra Filippo, e d'altri maestri paesani e forestieri. » (Vasari, *op. cit.*, tome IV, pp. 257 et 258.)

« Teneva in quel tempo il Magnifico Lorenzo de' Medici nel suo giardino in sulla piazza di San Marco Bertoldo Scultore, non tanto per custode o guardiano di molte belle anticaglie che in quello aveva ragunate e raccolte con grande spesa, quanto perchè, desiderando egli sommamente di creare una scuola di scultori eccelenti, voleva che elli avessero per guida et per capo il sopradetto Bertoldo, che eva discepolo di Donato; ed ancora che é fusse sì vecchio, che non potesse più operare, era nientedimanco maestro molto pratico e molto reputato, non solo per avere diligentissimamente rinettato il getto de' pergami di Donato suo maestro, ma per molti getti ancora che egli aveva fatti di bronzo di battaglie e di alcune altre cose piccole, nel magisterio delle quali non si trovava allora in Firenze chi lo avanzasse. » (Vasari, *op. cit.*, t. VII, pp. 141, 142.)

2. — Cf. Vasari, *loc. cit.*, p. 142.

3. — Cf. Eug. Müntz, *op. cit.*, pp. 72 et 188. Suivant une note de M. G. Milanesi, qui nous a été communiquée par M. A. Armand, Bertoldo était fils de Giovanni et serait mort au Poggio a Caiano, maison de campagne des Médicis près de Florence, en septembre 1492.

Mahomet II mit fin à l'empire grec de Trébizonde en 1461 [1]; le bronze de Bertoldo n'est donc pas antérieur à cette date.

Bien que le visage du sultan paraisse moins âgé que sur la médaille de Gentile Bellini, l'agencement du buste, la coiffure et le costume diffèrent si peu dans les deux pièces qu'elles paraissent avoir été exécutées d'après un type commun qui serait le portrait peint à Constantinople d'après nature, en 1479, par Bellini lui-même.

Cicognara vante le revers de Bertoldo, il offre, dit l'auteur de l'*Histoire de la Sculpture,* une belle composition qui n'est pas inférieure aux ouvrages de Donatello. M. Charles Perkins, dans ses *Sculpteurs italiens*, t. I, p. 191, note 1, écrit que le meilleur ouvrage de Bertoldo est la médaille de Mahomet II.

MÉDAILLES ATTRIBUÉES A BERTOLDO

2. Avers inconnu.

℞. Une déesse assise sur un char attelé de deux chevaux galopant à droite, montés chacun par un enfant ailé et précédés d'un homme courant, tient un arc dont elle dirige le bois vers un homme nu, les mains liées derrière le dos et à genoux sur un autel allumé; entre la déesse et l'autel un Amour semble aviver les flammes de l'autel. A l'exergue sont épars les attributs de l'amour : un arc détendu, un carquois, deux flèches et une paire d'ailes.

D. 94. Br. Pl. VIII, 3. (Cabinet G. Dreyfus.)

MÉDAILLE DE LETICIA SANUTO, VÉNITIENNE INCONNUE

3. LETICIA SANVTO · MATRONA VENETA. Buste à droite entre deux branches de chêne (?) et la tête couverte d'une coiffe.

℞. Une Déesse sur un char attelé de deux licornes galopant à droite, précédées d'un petit Amour et conduites par une femme drapée. Entre le personnage principal et la femme qui tient les rênes, on aperçoit confusément l'Amour avec son arc, et, dans le haut de la pièce, une figure drapée se dirigeant vers la Déesse; un autre petit Amour est derrière le char qu'il semble pousser de toutes ses forces.

A l'exergue un cartouche soutenu par deux Amours, avec l'inscription en deux lignes : DECVS-MATRONARVM · VENETARVM (?)

D. 86. Br. Pl. X, 2. (Cabinet A. Armand.)

M. A. Armand est le premier qui ait fait connaître la médaille de *Leticia Sanuto.* Il l'attribue ainsi que la précédente (sans avers) à Bertoldo di Giovanni, à cause de la grande analogie de composition et de style qui règne entre les revers de ces deux bronzes et celui de Mahomet II, que l'artiste a signé de son nom.

1. — L'Empire de Trébizonde, que les Comnènes possédaient depuis 1204. David Comnène, qui gouvernait alors, se rendit après un mois de siège, sous la promesse d'avoir la vie sauve. Mahomet II l'emmena à Constantinople où il le fit mettre à mort avec trois de ses enfants.

GENTILE BELLINI

(1426 † 1507)



ENTILE BELLINI, né à Venise en 1426, eut pour maître son père Jacopo Bellini et travailla longtemps avec son frère Giovanni, d'un an plus jeune que lui, à la décoration de la salle du Grand Conseil. Ces peintures, décrites par Sansavino et Ridolfi, ont péri dans l'incendie du palais ducal en 1577.

Les Vénitiens ayant signé, le 26 janvier 1479, la paix avec Mahomet II, celui-ci envoya demander à la Sérénissime République, le 1er août de la même année, par un ambassadeur juif, un de leurs meilleurs peintres. Venise désigna Gentile, et le 3 du mois suivant le fit transporter solennellement à Constantinople sur une des galères de l'État.

Mahomet II accueillit notre artiste avec la plus grande distinction, mais il ne put le retenir auprès de lui plus d'une année [1]; il lui remit à son départ une couronne d'or de trois mille ducats, des lettres pour la Sérénissime, qui lui valurent une pension de deux cents écus et la dignité de chevalier de Saint-Marc [2].

Il s'éteignit à Venise, le 23 février 1507, à l'âge de quatre-vingt-un ans [3].

MÉDAILLE DE MAHOMET II

(1430-1451 † 1481)

Pour la biographie, voir page 73

℧ MAGNI SVLTANI MAHOMETI · II · IMPERATORIS · Buste à gauche de Mahomet II.

1. — « *Ridolfi*, dans les Vies des peintres vénitiens, raconte que Gentile Bellini ayant montré à Mahomet II une Décollation de saint Jean qu'il venait d'achever, ce prince, tout en la trouvant admirable, fit observer au peintre que les muscles du cou devaient être plus contractés lorsqu'on venait de les séparer de la tête; en même temps, afin de prouver la justesse de sa critique, il ordonna d'amener un esclave et de le décapiter. C'est à la suite de cette scène que Gentile se serait senti pris d'un désir immodéré de retourner à Venise, désir qu'il trouva moyen de satisfaire dans un assez court délai et sans froisser la susceptibilité de son terrible Mécène. Cette anecdote a été mise en doute; cependant elle n'a rien d'étrange appliquée à Mahomet II, et c'est la seule explication qu'on ait donnée du retour assez précipité de Bellini dans sa patrie. » (Cf. M. PITT, II, 289, et VI, 233.)

2. — Les chevaliers de Saint-Marc portaient un collier d'or auquel était suspendue une médaille également en or, représentant d'un côté le buste du doge régnant, et de l'autre un lion ailé devant un livre ouvert sur lequel on lit : PAX TIBI MARCE EVANGELISTA MEVS.

3. — Les *œuvres principales* de Gentile Bellini, d'après le catalogue de M. le vicomte Both de Tauzia (*Musée national du Louvre*, 1882) sont les suivantes : VENISE, Palais Ducal : Volets de l'orgue de Saint-Marc, *Saint-Marc, Saint Théodore, Saint François* et *Saint Jérôme*. Académie des Beaux-Arts : *La Procession* (1496); *le Miracle de la Sainte Croix* (1500); *Apothéose du patriarche L. Giustiniani* (1465). — Musée Correr : *Portrait de Doge.* — MILAN. Musée Bréra : *La grande Prédication de saint Marc à Alexandrie* (1507). — BERLIN. Musée : *Une Madone et deux donateurs.* — PESTH. Galerie : *Portrait de la reine Cornaro.*

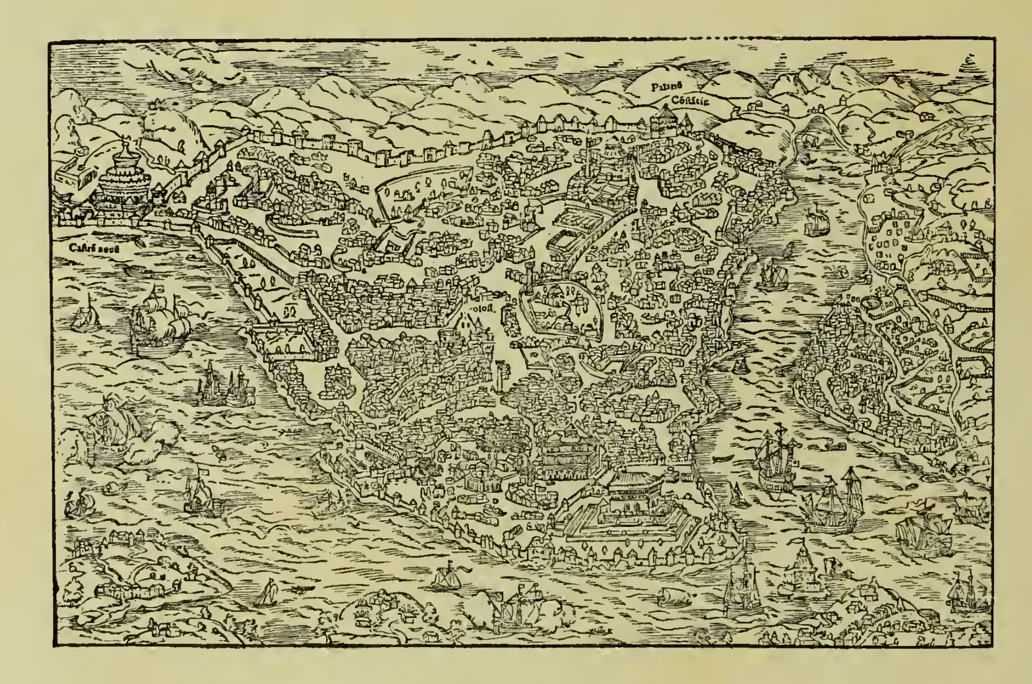
℞. GENTILIS BELENVS VENETVS EQVES AVRATVS COMES · Qve · PALATINVS · Fecit. Dans le champ, les couronnes des trois empires de Constantinople, d'Iconium et de Trébizonde.

D. 92. Br. Pl. IX, 1. (Cabinet G. Dreyfus.)

La médaille à l'effigie de Mahomet II, fut exécutée par Gentile Bellini après son retour de Constantinople, puisqu'elle porte dans la légende du revers, les titres que son auteur ne reçut qu'après avoir quitté la cour du sultan.

Il est donc établi qu'elle n'est pas antérieure à 1480.

Le portrait de Mahomet II, peint d'après nature par Gentile Bellini, vers la fin de 1479 ou le commencement de 1480 et qui semble être le prototype des médailles de Bertoldo, de Bellini et de Costanzo, à l'effigie de ce personnage a été acquis à Constantinople par l'illustre voyageur anglais, sir Henry Layard, qui a bien voulu nous en adresser la photographie reproduite Pl. XI.



Vue de Constantinople d'après une gravure sur bois tirée de l'ouvrage : Epitome de la Corographie d'Europe, illustrée de portraits des villes renommées d'icelle, mis en français par Guillaume Guéroult. Lyon, Balthasar Arnouilly, MDLIII.

COSTANZO

(Travaillait en 1481)



OSTANZO, le très habile médailleur qui nous a laissé, signées de son nom deux variantes d'un portrait en bronze de Mahomet II, dont l'une porte la date de 1481, ne nous est pas autrement connu.

Vasari, qui cite cette médaille, l'attribue, d'après une lettre de Paul Jove, datée du 12 novembre 1551, à Vittore Pisano.

Paul Jove s'exprime ainsi : « Costui (Vittore Pisano) fu ancora prestantissimo nell' opera de' bassi rilievi... E perciò si veggiono di sua mano molte lodate medaglie di grand principi, fatte in forma maiuscula... fra le quali,... *quella di Sultan Maomette che prese Costantinopoli, con lui medesimo a cavallo, in abito turchesco, con uno sferza in mano...* »

Cette description de l'évêque de Nocera s'applique trop au revers de la médaille de Costanzo, pour que le moindre doute puisse s'élever sur son identité, et ce n'est pas un mince éloge pour Costanzo que son œuvre ait été attribuée au Pisanello par un aussi fin connaisseur. Seulement, l'auteur des *Vies des hommes illustres* avait eu probablement entre les mains un exemplaire sur lequel le nom de l'artiste et la date avaient disparu ; autrement il n'eût pas attribué à Vittore Pisano une médaille exécutée un quart de siècle après sa mort.

MÉDAILLES DE MAHOMET II

(1430-1451 † 1481)

Pour la biographie, voir page 74

1. SVLTANI ▸ MOHAMMETH ▸ OCTHOMANI ▸ VGVLI ▸ BIZANTII ▸ INPERATORIS ▸ 1481. Buste à gauche de Mahomet II, coiffé d'un turban et revêtu d'une pelisse. (Image) *du sultan Mahomet, fils d'Othman et d'Oglou, empereur de Constantinople.* 1481.)
   ℟. MOHAMETH ▸ ASIAE ▸ ET ▸ GRETIAE ▸ INPERATORIS ▸ YMAGO ▸ EQVESTRIS ▸ IN ▸ EXERCITVS. A l'exergue, en deux lignes : OPVS-CONSTANTII · Mahomet II à cheval, marchant à gauche et tenant un fouet à la main. Dans le fond un paysage entre deux arbres secs.
   D. 114. Br. Pl. IX, 2. (Cabinet A. Armand.)

2. SVLTANVS · MOHAMETH · OTHOMANVS · TVRCORVM · IMPERATOR ·⁝·. Même buste que celui de la médaille précédente.

℞. HIC · BELLI · FVLMEN · POPVLOS · PROSTRAVIT · ET · VRBES · Dans un cartouche : CONSTANTIVS · FECIT · Mahomet II à cheval, comme sur le revers de la médaille précédente.

D. 123. Br. Pl. X, 1. (Cabinet G. Dreyfus.)

La médaille de Costanzo, exécutée l'année du décès de Mahomet II, est d'un plus beau style que celles que nous avons décrites précédemment. La tête en est superbe et le revers rappelle en effet certains bronzes du Pisan.



Vue de Sainte-Sophie (côté Nord-Ouest)
D'après la « *Relation nouvelle d'un Voyage de Constantinople* »
Paris, 1680.

TABLES

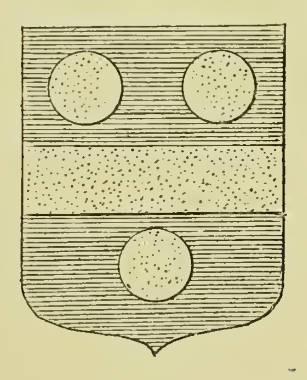
I. — MÉDAILLEURS

II. — PERSONNAGES REPRÉSENTÉS SUR LES MÉDAILLES

III. — ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE

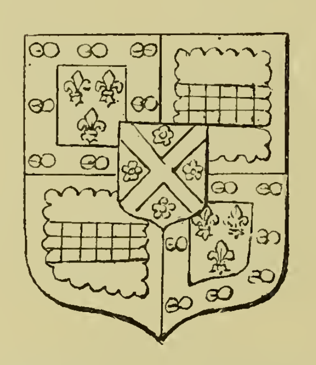
IV. — PERSONNAGES CITÉS

V. — AUTEURS ET COLLECTIONS CITÉS



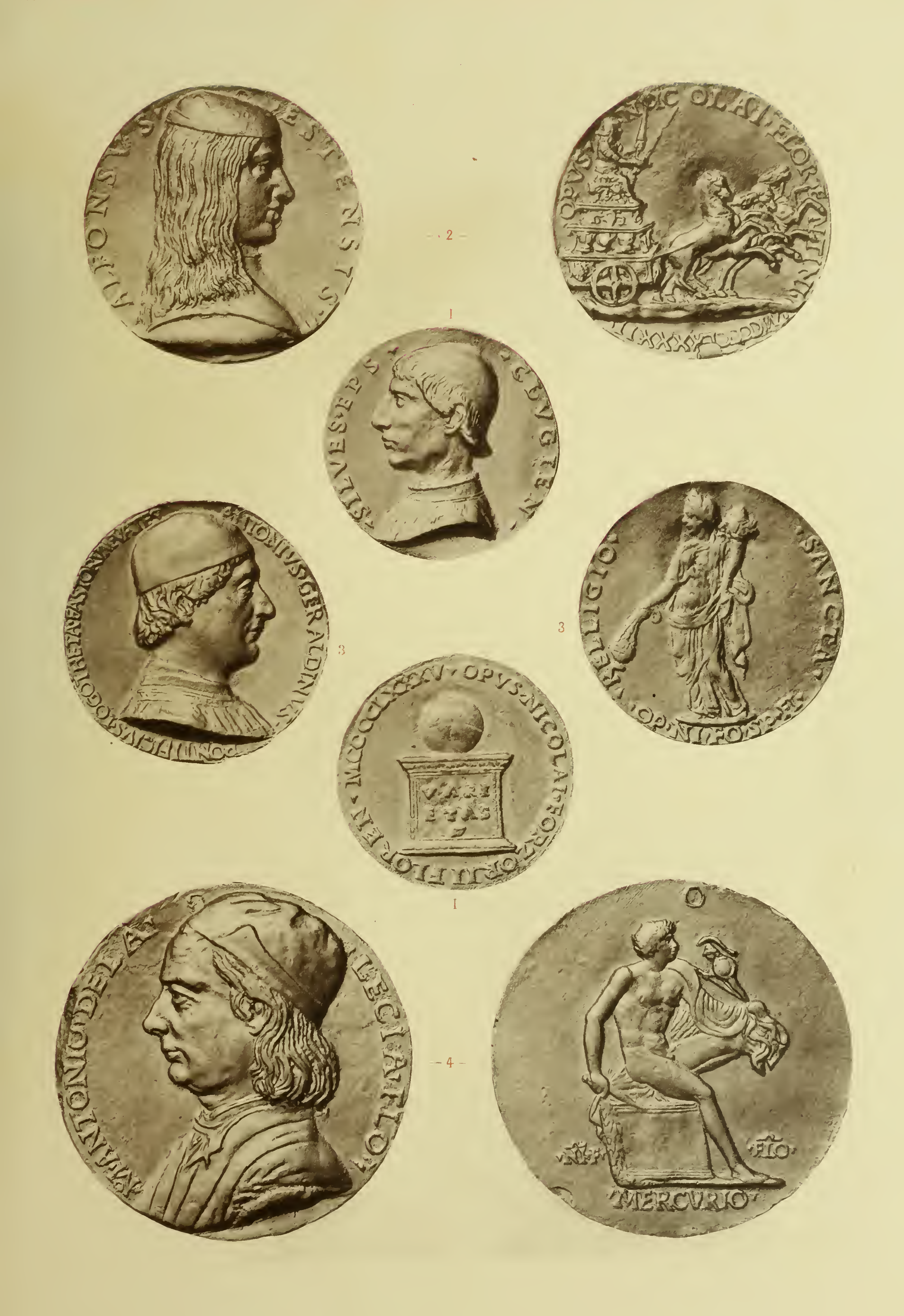
Armoiries de J. Du Mas, s[r] de l'Isle
(d'après le P. Anselme)
Voir page 29.

VI. — TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES



Armoiries des Stuarts d'Aubigny
(d'après le P. Anselme)
Voir page 31.

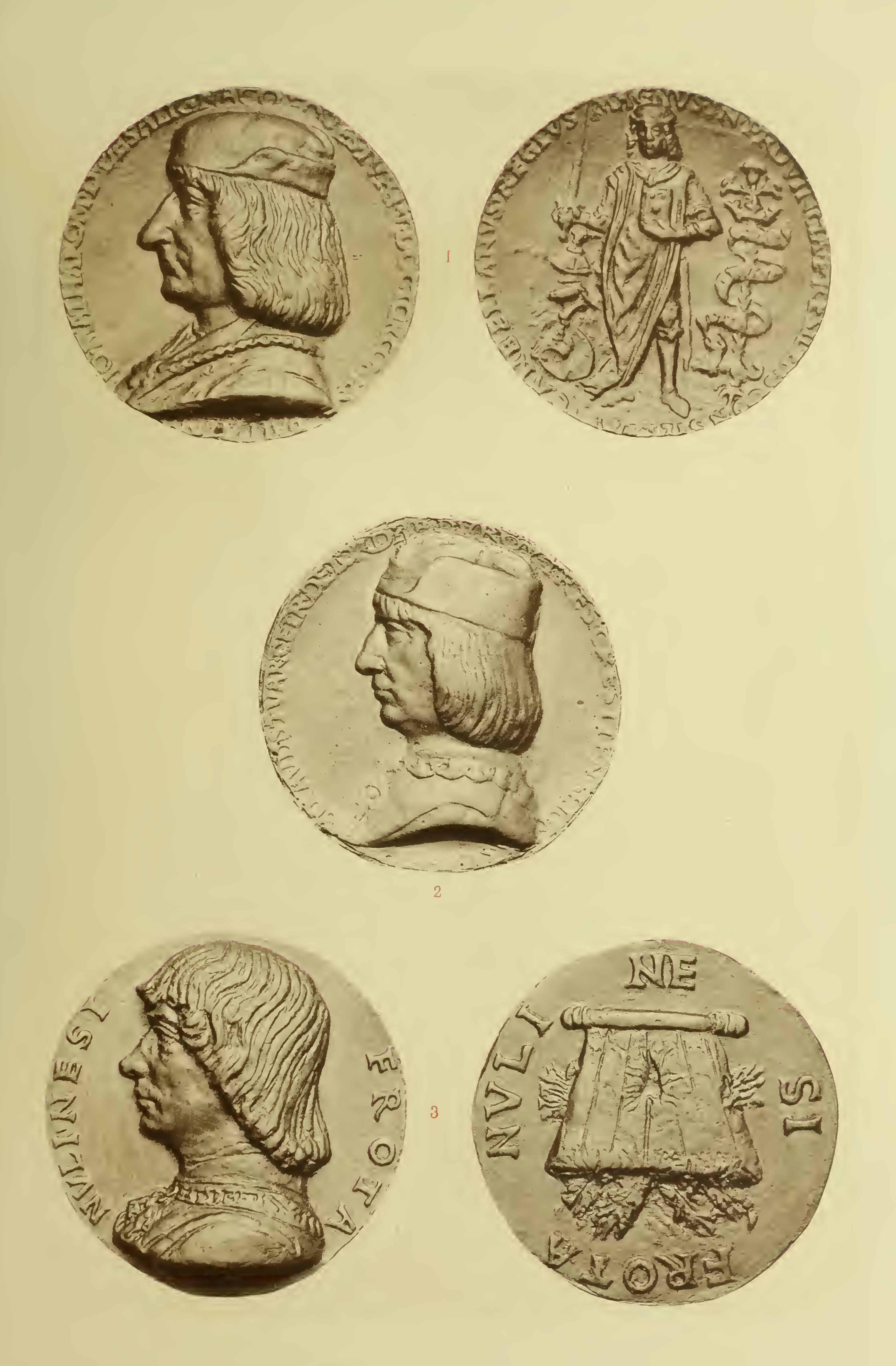
Paris. — Typographie Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 16200.



1. SILVESTRE DUZIARI, page 8. — 2. ALPHONSE I D'ESTE, page 12.
3. ANTOINE GERALDINI, page 12. — 4. MARC-ANTOINE DE LA LECIA, page 13.



1-2. LAURENT LE MAGNIFIQUE, page 21. — 3-4. CHARLES VIII, ROI DE FRANCE, page 28.
5. JEAN DU MAS, SEIGNEUR DE L'ISLE, page 29.



1. JEAN MATHARON DE SALIGNAC, page 31. — 2. BERAUD STUART D'AUBIGNY, page 31.
3. ANTOINE DE BOURGOGNE, page 33.

LES MÉDAILLEURS ANONYMES D'ALPHONSE I D'ESTE
ET DE LUCRÈCE BORGIA



1. ANTOINE DE GIMEL, page 35. — 2-5. ALPHONSE I D'ESTE, pages 42-43.
6. ALPHONSE I D'ESTE ET LUCRÈCE BORGIA, page 43. — 7-8. LUCRÈCE BORGIA SEULE, page 43.



1. JACOPA DA CORREGGIO, page 45. — 2. MADDALENA ROSSI, page 46.
3-15. MONNAIES D'ALPHONSE I D'ESTE, pages 46-49. — 16-17. CHARLES VIII, page 52.



1-2. LAURENT LE MAGNIFIQUE, page 55.
3. LAURENT LE MAGNIFIQUE ET JULIEN I DE MÉDICIS, page 60.
4. LAURENT LE MAGNIFIQUE SEUL, page 63. — 5-6. SAVONAROLE, pages 68-69.



1, 2, 3, 4, 5 et 6. SAVONAROLE, pages 68, 69 et 72.



1. MAHOMET II, page 74. — 2. MAHOMET II, DE BERTOLDO DI GIOVANNI, page 77
3. REVERS D'UNE MÉDAILLE DE BERTOLDO, page 78.



1. MAHOMET II, DE GENTILE BELLINI, page 79. — 2. MAHOMET II, DE COSTANZO, page 81.



1. MAHOMET II, page 81. — 2 LETICIA SANUTO, page 78.

LES MÉDAILLEURS

DE

LA RENAISSANCE

PAR

ALOÏSS HEISS

Avec 11 Phototypographies inaltérables et 100 Vignettes

NICCOLO SPINELLI

ANONYMES

D'ALPHONSE Ier D'ESTE

DE CHARLES VIII

ET D'ANNE DE BRETAGNE

GIOVANNI DELLE CORNIOLE

GENTILE BELLINI



ANTONIO DEL POLLAIUOLO

ANONYMES

DE LUCRÈCE BORGIA

DE LAURENT-LE-MAGNIFIQUE

ET DE MAHOMET II

LES DELLA ROBBIA, BERTOLDO

COSTANZO

PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1885

J. ROTHSCHILD, Éditeur, 13, Rue des Saints-Pères, Paris

M. J. **ROTHSCHILD** a obtenu pour ses belles Publications à l'Exposition universelle de 1878 à Paris, la **Croix de la Légion d'Honneur, cinq Médailles d'Or, d'Argent et de Bronze; Diplôme d'Honneur et Médailles d'Or et de Vermeil, de Mérite et de bon Goût,** aux Expositions de Philadelphie, Vienne, Bruxelles, Orléans, Amsterdam, Florence, etc., etc.

EXTRAIT DU CATALOGUE. — ENVOI FRANCO CONTRE VALEUR SUR PARIS

Les Médailleurs de la Renaissance. — Histoire, description des médailles, biographies des personnages historiques, illustrations d'après les monuments du temps, reproduction de dessins de maîtres et de médailles, par Aloïss Heiss. — *Publication paraissant par monographies séparées et imprimées à 150 exemplaires seulement.* — Les cinq monographies qui ont paru sont :

Tome I. — *Le Pisan.* — Un volume illustré de 14 planches phototypiques inaltérables et 75 vignettes dans le texte, en partie gravées, d'après les documents de Vallardi au Louvre. — Prix . 40 fr.

Tome II. — *Francesco Laurana et Pietro da Milano.* — Un volume avec 5 planches phototypiques inaltérables et 60 fig. dans le texte. — Prix. 30 fr.

Tome III. — *Les Médailleurs de la Maison d'Este.* — Marescotti, Lexignolo, Petrecini, Baldassare, Estence, Coradini, Médailleurs anonymes travaillant à Ferrare au xve siècle. Un volume avec 8 planches phototypiques inaltérables et 130 vignettes dans le texte. — Prix . . . . 40 fr.

Tome IV. — *Léon-Baptiste Alberti, Matteo de Pasti et Anonyme de Paudolphe IV Malatesta.* — Un volume in-folio, illustré de 8 planches phototypiques inaltérables et de 100 vign. dans le texte. — Prix. 40 fr.

Tome V. — *Niccolo Spinelli, A. Pollaiuolo, della Robbia, etc.* — Avec 11 planches et 100 vignettes. — Prix . . . . 60 fr.

Théorie des Arts au XIXe Siècle. — Charles Blanc et son œuvre. — Critique, histoire, théorie des arts du dessin : Architecture, Sculpture, Peinture et Ornement, par M. Massarani, *Correspondant de l'Institut,* et avec une introduction sur l'Esthétique par M. Eugène Guillaume, *Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.* — Ouvrage de luxe imprimé en elzévir en deux couleurs, avec en-têtes et culs-de-lampe en bistre. Un volume in-8° sous couverture parcheminée. — Prix sur papier vélin teinté, 12 fr.; sur papier teinté à la cuve. . . 20 fr.

La Vie d'un Patricien de Venise au xvie siècle, d'après les Papiers d'État des Archives des Frari, par Charles Yriarte. — *Ouvrage couronné par l'Académie française.* Édition de luxe, illustrée de 136 gravures, dont 16 tirées hors texte et 8 planches sur cuivre, d'après les Monuments du Temps et les Fresques de Paul Véronèse. — Prix : 30 fr.; relié demi-maroquin avec fers spéciaux, 40 fr.; cinquante exemplaires sont imprimés sur japon. . . . 60 fr.

Le Texte est imprimé en 4 couleurs sur papier teinté. — La reliure reproduit en or une Dentelle vénitienne du xvie siècle; le milieu forme une Mosaïque gélatinée, imprimée en deux couleurs.

Rimini. — *Un Condottiere au XVe Siècle.* — Étude sur les Lettres et les Arts à la Cour des Malatesta d'après les Papiers d'État des Archives d'Italie. — Un volume grand in-8°, avec 200 illustrations d'après les Monuments du Temps. — Prix : broché, 25 fr.; relié toile avec fers spéciaux, 30 fr.; relié en demi-maroquin, 32 fr.; édition sur japon . . . . 60 fr.

Cette belle publication, qui fait suite à *Florence* et à *Venise* et qui forme un pendant au *Patricien* de Venise, est une étude d'art, une dissertation sur les origines de la Renaissance ainsi que la description du fameux Temple construit et orné par les grands maîtres de l'Art. — Le programme attrayant du livre est divisé dans les chapitres suivants :

Constitution des Monarchies italiennes. — Les Malatesta, Seigneurs des Romagnes, de Pesaro, de Rimini et de Fano. — Sigismond. — Les Condottieri, les Compagnies d'aventure. — Sigismond, ingénieur militaire. — Isotta de Rimini. — Sigismond et Aragon. — Le Temple des Malatesta. — Les Tombeaux de San Francesco. — Sigismond et le Vatican. — Malatesta Novello. — La Cour de Rimini. — Robert Malatesta, dit le Magnifique.

Florence par Charles Yriarte. — L'Histoire, les Médicis, les Humanistes, les Lettres, les Arts. — Ouvrage de grand luxe in-folio, faisant pendant à *Venise.*

Un volume de 400 pages de texte, imprimées sur beau papier teinté avec 500 illustrations et 6 planches sur cuivre, dont 80 grandes gravures formant page entière (11 imprimées en couleur et 42 sur papier très fort); 100 dessins représentant des lettres ornées, entourages, culs-de-lampe des xive et xve siècles; 150 gravures représentant des vues pittoresques, architectures, monuments, sculptures, tombeaux, bronzes, fontaines, médailles, orfèvreries, etc.; 75 dessins de fresques, peintures, miniatures; et 100 portraits environ d'hommes illustres, peintres, sculpteurs.

Prix de l'ouvrage complet en carton de luxe. 60 fr.

Dans une belle reliure en demi-maroquin, couleur crème, avec une mosaïque des armes des Médicis en chromo au milieu, et ornements d'après les plus beaux monuments florentins en or et en noir sur les plats, tranches dorées. — Prix . . . . 80 fr.

50 exemplaires, tirage d'amateur, ont été imprimés à part :

20 sur papier de Hollande (*Épuisé.*). . . 150 fr.
20 sur papier de Chine. . . . . 200 fr.
10 sur papier de Japon (*Épuisé.*) . . . 300 fr.

Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire, par Charles Yriarte. — Un volume in-8°, imprimé en trois couleurs, avec luxe, sur papier de Japon, orné de vignettes et de dessins inédits d'Ingres et d'Ary Scheffer. — Prix . . . . 10 fr.

Cette publication n'est tirée qu'à 500 exemplaires numérotés à la presse; il ne nous en reste plus que quelques exemplaires. — Ne pas confondre cet ouvrage avec celui sur Rimini, qui forme un gros volume in-8° jésus.

Venise par Charles Yriarte. — Histoire, Archives, Commerce, Navigation, Arsenal, Architecture, Sculpture, Peinture, Typographie, Littérature, le Verre, Mosaïque, Dentelle, Costumes, le Doge, Médailles, La Ville, la Vie. L'ouvrage est en un volume in-folio colombier, orné de 525 gravures, dont 80 de page entière; 44 sont tirées hors textes sur papier fort, et 8 en noir et rouge. L'impression, très soignée, est exécutée en caractères elzévirs sur papier vélin teinté.

Prix de l'ouvrage relié en demi-maroquin et toile, tranches dorées . . . . 100 fr.

Nous ne possédons plus que quelques exemplaires reliés; l'ouvrage ne sera pas réimprimé.

Donatello à Padoue. — Gattemalata et les Sculptures du Santo à Padoue, par W. Bode, *Directeur du Musée royal de Berlin.* Belle publication de luxe sous couverture parcheminée, in-folio, texte imprimé en trois couleurs, ornée de nombreuses vignettes et de 23 planches phototypiques inaltérables. Traduction revue et publiée sous la direction de Charles Yriarte. Cet ouvrage est tiré à 200 exemplaires numérotés à la presse. — Prix . . . . 100 fr.

Le Musée de Marine du Louvre. — Histoire, Description, Construction, Statistique des Navires à rames et à voiles, par Edmond Paris, *Vice-amiral, Conservateur au Louvre, membre de l'Institut.*

Belle publication de luxe grand in-folio (format 58 sur 40 centimètres), sous couverture parcheminée, tirée en trois couleurs, ornée de 60 planches phototypiques inaltérables et de 200 vignettes, imprimée en caractères elzéviriens, sur papier teinté; les planches d'après les modèles et les dessins du Louvre. — Prix : 200 fr.; reliure de luxe et à coins. Planches montées sur onglets. . . . . 240 fr.

Ouvrage honoré de souscriptions des Ministères de la Marine, de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, des Lords Commissioners of the Admiralty d'Angleterre, of Trinity House (Direction des Phares de la Grande-Bretagne), etc., etc., n'est tiré qu'à 300 exemplaires numérotés à la presse qui, presque tous, ont été souscrits d'avance.

La Colonne Trajane. — Reproduite en phototypographie, d'après le surmoulage exécuté à Rome en 1861 et 1862. — 220 planches imprimées en couleur, accompagnées d'un texte explicatif orné de nombreuses vignettes représentant des médailles, bustes, bas-reliefs, etc., par W. Frœhner, *membre de l'Institut archéologique de Rome, ancien Conservateur du Louvre.* Grande publication de luxe, 65 centimètres de long, sur 50 centimètres de large.

L'ouvrage a été imprimé à 200 exemplaires seulement; il forme un volume de texte et 4 volumes de gravures. Le prix en est de 600 fr.; relié en demi-maroquin du Levant, tranches dorées partout, avec coins . . . . 700 fr.

Les Musées de France. — Recueil de Monuments antiques des collections publiques et privées, choisis au point de vue de l'Art, de l'Archéologie et de l'Industrie. Reproduction en chromolithographies, gravures sur bois, phototypographies, accompagnées d'un texte explicatif, par W. Frœhner, *ancien Conservateur du Louvre.* Un fort volume in-folio, avec 40 planches. — Prix . . . . 100 fr.

La Vie antique. — Manuel d'archéologie grecque et romaine, d'après les textes et monuments figurés. Traduction d'après la 4e édition de E. Guhl et W. Koner, par E. Trawinski, *Sous-Chef au Ministère des Beaux-Arts,* revue par O. Riemann, *Maître de Conférences à la Sorbonne* et précédée d'une Introduction par Albert Dumont, *Membre de l'Institut, Directeur honoraire de l'École d'Athènes, Directeur de l'Enseignement supérieur.*

1re partie : *La Grèce.* Un fort volume de 460 pages in-8°, avec 559 vignettes. — Prix : 7 fr.; relié. 10 fr.

2e partie : *Rome,* formera un volume d'environ 500 pages avec 650 vignettes. Il paraîtra en Novembre 1884. — Prix : 8 fr.; relié. . . . . 11 fr.

Les deux parties ensemble 15 fr.; relié 20 fr. A partir du 1er mars 1885, chaque partie se vendra séparément 10 fr. broché, relié 12 fr.

Les Dieux antiques. — Mythologie illustrée des Grecs, des Latins et de la race ariaque, d'après Cox et les travaux de la science moderne, par S. Mallarmé, *professeur au Lycée Fontanes.* Ouvrage orné de 200 gravures sur bois, reproduisant des statues, bas-reliefs, médailles et camées. Un volume in-8°, imprimé avec luxe sur papier teinté. — Prix : 7 fr. relié, avec ornements sur les plats. . . . . 10 fr.

Les Médaillons de l'Empire romain. — Numismatique antique, allant du règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale, par W. Frœhner, *ancien Conservateur du Louvre.* Ouvrage de luxe in-4°, orné de 1,310 gravures. — Prix : 40 fr.; relié. . . . . . . 45 fr.

L'Art ornemental au Japon. — Avec 200 chromolithographies, planches sur cuivre, phototypies, gardes japonaises reproduisant des dessins et sujets japonais, etc., et environ 250 vignettes dans le texte, par G. Ashdown Audsley. — Traduit de l'anglais et publié sous la direction de Charles Yriarte.

Les Arts japonais décrits et figurés dans cet ouvrage sont : Dessin, Peinture, Gravure sur bois, Impressions en couleur, Tissus, Broderie, Laque, Émaux cloisonnés, Ouvrages en métal, Incrustations, Sculpture sur ivoire.

Les Reproductions sont directes d'après les plus beaux originaux anciens et modernes.

Ouvrage de grand luxe, formant suite à la publication sur la **Céramique japonaise**, éditée par la Maison Firmin-Didot, et dans le même format. Les planches, dont beaucoup en 24 couleurs et en or, sont imprimées chez M. Lemercier.

Le texte est orné d'environ 250 vignettes japonaises, en couleurs, sur cuivre, etc., et l'ouvrage sera sans contredit, d'après l'avis des premiers connaisseurs, la plus belle œuvre typographique et chromolithographique, sortie des presses françaises.

Les pierres servant à l'impression des chromos seront effacées trois mois après la mise en vente de chaque livraison. Les premières livraisons paraîtront prochainement; on délivrera également, aux personnes qui le désirent, la moitié de l'ouvrage complet; la fin paraîtra en septembre 1885.

Le prix de l'édition française, imprimée à 400 exemplaires numérotés seulement, est de 400 fr. (elle a 100 gardes japonaises et au moins 200 vignettes), en plus que l'Édition anglaise. Le tirage sur papier japonais, fait à 100 exemplaires, coûte . . . 600 fr.

Paris. — Histoire, la ville, voie publique, promenades et monuments, la vie, l'instruction publique, les arts, l'industrie, le commerce, le dessous de Paris, les célébrités, les administrations, Paris à vol d'oiseau, par MM. Jules Simon, A. Alphand, de Chennevières, A. Fournel, A. Franklin, Yriarte, Darcel, Dietz-Monnin, Leroy-Beaulieu, Claretie, de Cherville, Sarcey, Laugel, etc., etc.

Ouvrage de luxe dans le format de *Venise* et de *Florence,* (publié en livraisons à 1 fr. (une par semaine) et en séries mensuelles à 5 fr. Chaque série contiendra 40 pages de texte, ornées d'environ 40 illustrations et 10 planches hors texte (eaux-fortes, chromo, gravures sur bois, ou reproductions sur zinc).

Chaque livraison sera formée d'une feuille de texte et de deux planches tirées à part.

L'ouvrage sera imprimé avec luxe en caractères elzéviriens sur un papier teinté spécial, fabriqué en Angleterre. Les illustrations, 1200 environ, sur bois, sur zinc, sur cuivre, eaux-forte, et chromo, sont faites par MM. Didier, Dardoise, Allongé, Weber, Grandsire, Français, Daubigny, Gœneutte, Gilbert, Detaille, Giron, Renouard, Tomaskiewicz, Benoît, Delaunay, etc.

Le choix des anciennes gravures est fait, au point de vue de l'art et de la tranformation de la Cité, par M. Cousin, *Bibliothécaire de la ville de Paris.*

L'Artillerie française. — Costumes, uniformes, matériel, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Grande publication historique, ornée de 64 planches en couleur et avec texte, par A. de Moltzheim, *capitaine en premier au train d'artillerie.* Un beau vol. grand in-folio, dans un élégant cartonnage. — Prix. 150 fr.

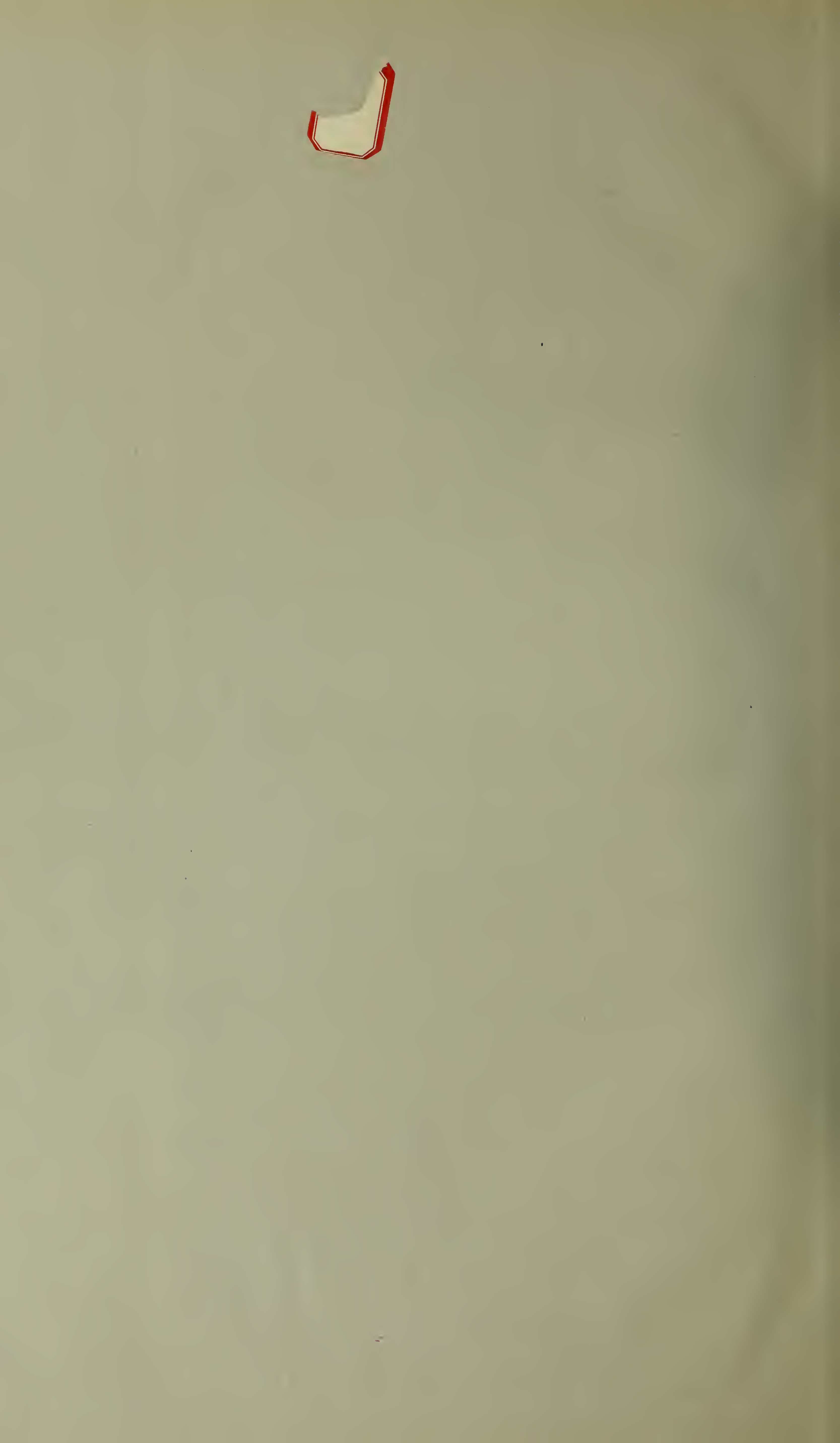
Diamants et Pierres précieuses. — Avec une Monographie historique des Bijoux, Joyaux et Orfèvrerie. — Histoire, Descriptions, Gisements, Extraction, Travail, Emploi artistique et industriel, Évaluation, Statistique, Commerce des pierres précieuses, du corail et des perles. — Ouvrage grand in-8°, orné de 350 gravures et d'une planche en chromo, par MM. Ed. Jannettaz, *Maître de Conférences à la Sorbonne,* Emile Vanderheym, Eug. Fontenay et A. Coutance, *Professeur aux Écoles de la marine.* — Prix : 20 fr.; relié toile avec fers. . . . . 24 fr.

Le Bijou. — Revue artistique et industrielle de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie. Publication de luxe in-folio, ornée annuellement de 24 planches en chromo, retouchées à la main et de 24 planches au trait en noir. Elle paraît en 12 livraisons mensuelles. — Prix de l'abonnement par an, pour la France : 45 fr.; pour l'Union postale, 50 fr.; est en vente la 12e année.

C'est pour la première fois qu'un journal de bijouterie puisse se flatter d'avoir 12 années d'existence, et nous croyons inutile d'en dire davantage en faveur de son exécution et de son utilité.

Le Paysage et l'Art des Jardins. — Histoire, théorie et pratique de la composition et de l'ornementation des Parcs, Jardins, Promenades publiques, par le baron A. Ernouf. 3e édition, entièrement refondue, et avec le concours de A. Alphand, *directeur des Travaux de la Ville de Paris, Inspecteur général des Ponts et Chaussées.* — Un volume in-folio, format de *Florence,* orné de 600 gravures environ. (*Sous presse pour paraître en décembre* 1884.)

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 16200




UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 112443186